Undercover

Amaryllis Fox

JC Lattès

Amaryllis Fox

UNDERCOVER

Avoir vingt ans à la CIA

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Dominique Defert

JC Lattès

Titre de l'édition originale
UNDERCOVER
Coming of Age in the CIA
Publiée par Borzoi, un département de Alfred A. Knopf,
une division de Penguin Random House LLC, New York

Les noms, lieux, et détails des événements qui figurent dans ce livre ont été modifiés pour protéger des sources et des méthodes des services de renseignement.

Couverture : Le Petit Atelier
Photo : avec l'aimable autorisation d'Amaryllis Fox
D'après le design de Jenny Carrow

ISBN : 978-2-7096-6270-3

© 2019 by Amaryllis Fox
Tous droits réservés.

© 2020, éditions Jean-Claude Lattès pour la traduction française.

www.editions-jclattes.fr

Ce document numérique a été réalisé par PCA

À ma mère, qui m’a appris
à vivre au grand jour.

1.

Dans la vitre, j’observe l’homme qui me suit. Je l’ai repéré quelques rues plus haut parce que son chemin croise curieusement le mien dans le dédale de Karachi. Nos reflets se mêlent dans la vitrine du tailleur. Un grand type, avec un visage allongé, comme la tête d’un cheval. Quand il marche, ses mains le long de son corps s’ouvrent et se ferment alternativement. « La sécurité du voile », scande une affiche dans la boutique, au-dessus d’un assortiment de burqas et de hijabs.

Le bus que je compte prendre passe devant moi dans une débauche psychédélique de couleurs. Chaque centimètre carré est couvert d’arabesques et autres motifs décoratifs, tel un char de carnaval, un temple dédié au dieu diesel pour le plaisir des yeux. On dirait un grand animal de bât en liberté, un dragon cheminant lentement dans la ville, engoncé dans sa cuirasse majestueuse, emportant des grappes de voyageurs accrochés à ses flancs ou juchés sur son dos. J’adore ces bus pakistanais. Je ne m’en lasse pas. Quand ils apparaissent, au milieu de la poussière, des fumées et des klaxons, c’est toujours une surprise, comme si je distinguais alors le brin de folie sous l’apparence austère d’un inconnu.

Attendre le prochain bus pour la Mohammed Ali Jinnah Road ne me retardera pas beaucoup. Il y en aura un autre dans quelques minutes. M. Tête-de-cheval ne doit pas se dire que j’essaie de le semer. Rien ne paraît plus suspect que de tenter d’échapper à la surveillance de quelqu’un. Cela me fait toujours rire quand je vois au cinéma des scènes avec des agents de la CIA – ces poursuites acrobatiques sur les toits des immeubles, ces duels acharnés à coups de Glock. Dans la vie réelle, une seule escarmouche dans un centre-ville et ma couverture est grillée à vie ! Mieux

vaut leur faire croire qu'ils n'ont pas été repérés, endormir leur vigilance. Marcher tranquillement pour rester en vue. En voiture, s'arrêter aux feux orange. Demeurer bien en évidence quand on change de rue ou que l'on pénètre dans un bâtiment. En d'autres termes, il faut qu'ils s'ennuient à mourir. Et alors seulement on disparaît. Le principe : jouer les James Bond uniquement lorsque leurs sens sont endormis.

En reflet, je vois M. Tête-de-cheval tripoter des ustensiles de cuisine sur l'étal d'un vendeur en attendant que je bouge. Je ne sais pas trop dans quel camp il est. Première hypothèse, la plus évidente : c'est un agent du contre-espionnage local. Mais cela paraît peu probable. Les services de renseignement pakistanais sont plutôt bons. Quand ils filent quelqu'un, ils envoient une équipe de six ou sept personnes, pour pouvoir changer de pisteurs afin de réduire les risques de se faire repérer. Or cet homme est visiblement seul. En outre, il n'a pas l'air d'être un natif. Malgré sa tenue traditionnelle, le long kameez qui recouvre son pantalon, il semble plutôt originaire d'Asie centrale. Un Kazakh ou un Ouzbek. Sans doute me surveille-t-il en prévision de la rencontre de demain. Al-Qaida a eu, dernièrement, de nouvelles recrues en provenance d'Asie. Employer les bleus comme fileurs est un classique. Ça leur permet de se familiariser avec la ville pendant que les cadres évaluent leurs compétences.

Je le regarde se faufiler entre les étalages qui bordent le bazar Jodia. Il tripote des pièces de carburateur, fait mine de les examiner. À le voir faire, je me demande s'il n'appartient pas à la troisième catégorie : un aspirant trafiquant d'armes qui sait que je travaille avec Jakab, le Hongrois qui a accès à tout le surplus militaire soviétique. Bien sûr, reste la quatrième possibilité : qu'il s'agisse juste d'un prédateur sexuel qui vient de repérer une Américaine de vingt-huit ans se promenant seule dans les rues. Après tout, il y a toujours le principe du rasoir d'Ockham : l'explication la plus simple est souvent la bonne.

Espion des services secrets pakistanais ou trafiquant en herbe, peu importe. Quand on est grillé, il faut annuler la mission. À quoi bon rencontrer son contact ou récupérer des documents si l'on est observé. Même le pékin le plus inoffensif peut se révéler dangereux s'il pense être témoin d'un événement digne d'intérêt. Par chance, je ne suis pas en opération. Ce sera pour demain. Aujourd'hui, c'est juste de la reconnaissance.

Jakab m’a dit « au carrefour de Abdullah Haroon et Sarwar Shadeed ». C’est tout ce qu’il sait. Et déjà, il n’était pas censé être au courant. Il a tiré les vers du nez de ses acheteurs, prétextant qu’il cherchait à leur vendre la meilleure bombe pour leur projet. S’il connaissait la nature de leur cible, il pourrait déterminer la quantité nécessaire de matériau fissile pour affoler les compteurs Geiger. Parce que c’est ça leur véritable but : attirer l’attention.

Quand le bus suivant arrive, je monte tranquillement à bord. Comment soupçonner que je m’apprête à visiter la cible d’un prochain attentat terroriste cette fois avec une charge nucléaire. Tête-de-cheval grimpe sur le toit, tandis que je m’installe dans le compartiment réservé aux femmes. Dehors, l’après-midi tire à sa fin et les deux roues ont déjà allumé leurs phares. C’est la meilleure heure, malgré les embouteillages, pour admirer la ville. La plupart des bâtiments sont plus anciens que le pays lui-même ; des monuments datant d’une époque où l’Inde et le Pakistan étaient un seul et même pays, le jouet du Raj, l’empire colonial anglais. Cela réveille mon vieux patriotisme yankee – quand mes ancêtres avaient mis fin au joug britannique. J’imagine ces hommes et ces femmes qui m’entourent jetant des caisses de thé dans l’océan avec leurs kameezes et leurs châles multicolores. Nous sommes un pays rebelle, eux comme nous. Si seulement nos révoltes n’avaient pas fait couler tant de sang.

J’aperçois le carrefour au bout du flot de voitures et de charrettes, au-delà des toiles tendues entre les bâtiments pour faire de l’ombre. Sur un côté se dresse la banque nationale du Pakistan, qui pourrait être un objectif de choix. Après tout, les mollahs ont bien validé les tours du Word Trade Center comme cible militaire, puisque selon eux les Américains tuent autant de musulmans avec leur économie, en paupérisant des innocents, qu’avec les chenilles de leurs chars. Mais je n’y crois pas. La banque est un cube de béton disgracieux, une pure horreur datant d’après-guerre, quand il fallait reconstruire au plus vite. Ce bâtiment peut difficilement passer pour un symbole de l’outrance décadente de l’Occident.

J’attends que le chauffeur ralentisse pour sauter du marchepied et retrouver la poussière de la ville. Tête-de-cheval descend par l’arrière du bus. Je traverse tranquillement la rue Abdullah Haroon, pour lui laisser le temps de me suivre, et quand j’atteins le trottoir de l’autre côté, la lumière se fait dans mon esprit. Légèrement en retrait des grilles cadenassées, j’ai devant moi un château miniature, une forteresse de pierre lilliputienne

plantée au milieu des nuées de rickshaws et de pigeons : le Club de la presse de Karachi, le bastion de la libre parole et du journalisme indépendant, le haut lieu de la protestation et des débats, et le seul endroit du pays où le bar sert de l'alcool. Voilà leur cible ! J'en mets ma main à couper. Quoi de mieux que de frapper au cœur du péché. Le slogan est tout trouvé : une bombe pour les infidèles qui « font la bombe ».

À en croire Jakab, cet attentat doit être un avertissement. Effectivement, ce sera un coup de semonce pour tous les pays où la presse est aussi libre que la consommation d'alcool. Le message sera clair : d'abord on fait le ménage chez nous au Pakistan, puis ce sera le tour des mécréants d'ailleurs. C'est une posture élégante, mais à la vérité il est plus facile de mener une attaque ici plutôt qu'à Times Square. Al-Qaida cherche à se procurer l'arme atomique depuis 1992, quand Ben Laden a envoyé ses premiers émissaires en Tchétchénie à la recherche de matériaux fissiles qui auraient pu être oubliés par les Soviétiques au moment de l'effondrement de l'URSS. Mais les têtes nucléaires perdues sont rares et chères, des divas imprévisibles. Rien d'étonnant à ce qu'ils tentent un coup d'essai à deux pas de chez eux.

Cela signifie que je dois penser à deux théâtres d'opérations en même temps : d'abord, une attaque possible ici, à quelques mètres de moi, et puis une autre, conséquence de la première, sur le sol américain. Experts et intellectuels des quatre coins du globe viennent faire des conférences au Club de la presse de Karachi, y compris nombre de personnalités américaines. Une bombe nucléaire de dix kilotonnes vaporiserait tous les bâtiments et les gens à un kilomètre à la ronde. Si la même bombe explosait dans le siège du *New York Times* à Manhattan, l'engin réduirait en cendres Times Square, Penn Station, Bryant Park, et la bibliothèque de New York, sans compter les immeubles d'habitation, les bars, les écoles, les taxis, dans une boule de feu plus brûlante que le soleil. Et comme la lumière voyage plus vite que le son, les cinq cent mille victimes du premier cercle seraient pyrolysées avant même d'entendre le moindre boum. Pour le kilomètre suivant, la population, à cause des radiations, mourrait dans les jours suivants. Ensuite, les cancers feraient des ravages dans les quartiers les plus éloignés pendant des années.

Le terrorisme est un jeu psychologique fondé sur l'aggravation du danger. Ce n'est pas la dernière attaque qui fait peur aux gens. Mais la prochaine.

Les attentats contre nos ambassades, comme celle du Kenya ou de Tanzanie en 1998, étaient effrayants. Mais deux ans plus tard, c'est l'un de nos navires de guerre, le USS *Cole* qui est attaqué dans le golfe d'Aden ! Une cible militaire. On ne peut pas faire plus inquiétant, non ? Et quelques mois plus tard, c'est une tuerie de masse, sur notre propre sol, une apocalypse qui s'abat sur deux tours par une belle matinée ensoleillée.

La problématique pour Al-Qaida après le 11 Septembre est la suivante : comment monter le niveau de menace encore d'un cran ? Qu'est-ce qui pourrait frapper plus l'imaginaire que deux avions de ligne percutant des gratte-ciel ? Quelle opération pourrait faire plus que trois mille morts en un seul mardi matin ? Finalement, le coup suivant ne peut être qu'un grand nuage en forme de champignon. Une explosion si puissante, si aveuglante, que les rares à pouvoir raconter ce qu'ils auront vu en demeureront hantés jusqu'à la fin de leurs jours.

Tête-de-cheval regarde une jeune femme franchir les grilles du Club de la presse. Elle a la tête couverte d'un foulard à motifs imprimés comme un carré Pucci des années 1970. Le bas de son kameez est décoré de fleurs. L'ensemble est discret, et islamique bon ton, avec une infime touche d'originalité comme dans la série Partridge Family. À côté des portes, un homme vend des bouquets de fleurs. Il harangue les voitures, vantant ses prix qui défient toute concurrence. Derrière lui, une enseigne s'agite sous le vent, annonçant l'échoppe d'un dentiste pour enfant.

Je sens mon sang tourner en glace. L'éviscération des corps. Le gâchis. La destruction inutile de ces vies, de ces esprits. J'ai envie de faire volte-face, de foncer sur Tête-de-cheval, de le secouer et lui demander comment il peut oser tuer une femme qui coud des fleurs au bas de ses vêtements ? Comment il peut vouloir tuer cinq cent mille autres êtres humains comme elle. Mais il n'est qu'une petite main, de la piétaille. J'aurais ma chance demain. Une occasion de dire à Al-Qaida pourquoi ce n'est pas une bonne idée de faire exploser une bombe atomique au cœur d'une grande ville. Une seule chance, un face-à-face avec le groupe qui veut mettre ce pays à genoux.

Autant oublier cette ombre qui me suit.

C'est alors que Tête-de-cheval sort son téléphone et me regarde fixement au moment de composer un numéro.

2.

Mon père est comme un tableur Excel : logique, débordant de données et capable de traiter toutes les informations qu'on lui donne. Il est américain, né à Franklinville dans l'État de New York, une bourgade si petite et isolée qu'il a été l'un des rares à la sortie du lycée à poursuivre ses études. Il est allé à l'université de Chicago et est devenu le plus jeune professeur d'économie qu'ait connu le pays. Quand mon frère aîné, Ben, et moi-même arrivons sur cette terre, mon père fait du conseil auprès de pays étrangers pour les questions d'énergie. Il voyage aux quatre coins du monde et lorsque nous le voyons c'est toujours entre deux avions.

À cette époque, ma mère est une peinture impressionniste : magnifique, élégante, et destinée un jour – pas tout de suite, mais dans quelque temps – à sortir du carcan académique pour explorer une vérité intérieure plus conceptuelle. Elle est la couleur dans nos livres de coloriage, la pétulance de nos matins, de nos midis, de nos soirs. Elle est anglaise. Et, en bonne Britannique, elle a été élevée pour suivre l'étiquette et toutes les conventions sociales. Dans mes premiers souvenirs d'enfance, elle se soumet encore aux us et coutumes de la vieille Angleterre des lords et des manoirs. Parce qu'elle avait l'âme rebelle et poète dans sa jeunesse, sa propre mère a veillé à la faire rentrer dans le moule, a refréné ses ardeurs et lui a inculqué les convenances. Sa fille aura le parfait langage, la parfaite éducation et la retenue ad hoc, elle sera une fleur prête à croître et s'épanouir dans les eaux mystérieuses de l'aristocratie anglaise. Quand je suis enfant, notre mère hésite à nous transmettre ces règles. Un doute qui sera un don du ciel, pour nous, sa progéniture, qui sommes son centre, son est et son ouest. Parce qu'au fond d'elle-même, elle est toujours une artiste,

elle fait son choix : pour nous ce sera une toile vierge et, avec courage, détermination, elle nous autorise à peindre à notre guise et à déborder du cadre.

Mon frère souffre de troubles de l'apprentissage. Parfois, il ne distingue plus du tout le cadre. Brillant, surdoué, mais ayant des problèmes de concentration et d'élocution, il est la risée des crétins dans notre école à Washington. Ma mère tente de gommer les différences de Ben, parce qu'elle a peur que ses congénères ne soient cruels avec lui, qu'il ne soit vu comme un paria, exclu parce que trop différent.

Comme un sherpa, bien décidé à porter son fardeau jusqu'en haut de l'Everest, maman s'assoit avec Ben à la petite table de notre cuisine, un livre d'arithmétique ouvert, libérant sa mer de chiffres qui, comme il le dit, n'arrêtent pas de bouger sur la page. Ils s'agitent comme des petits lutins, et moi, dans mon placard sous l'évier, je scrute le bord de la table au cas où l'un d'eux viendrait à sauter. Ce placard, c'est ma salle de jeux. J'ai confectionné des nuages sur la paroi avec de la colle blanche. De temps en temps, mon frère arrête de faire semblant de comprendre quand il sait sa cause perdue et contemple ma cachette avec lassitude et désespoir. Je lève la patte de Snowy, notre vieux chien, pour lui lancer un salut compatissant ou alors je sors nos bernard-l'ermite de leur boîte et les fais chanter son nom jusqu'à ce qu'il sourie avec ses grandes dents et que ma mère éclate de rire – ce rire si joli. Alors elle arrête la séance de torture pour aller faire du pop-corn avec ces sachets qui grossissent dans la poêle comme des ventres de femmes enceintes.

Les week-ends, Ben et moi nous promenons au Smithsonian, juste tous les deux. M'man nous dépose à côté de l'Uncle Beazley, le tricératops en fibre de verre, dont les cornes sont toutes décolorées à force que des milliers d'enfants s'y agrippent pour l'escalader. Elle synchronise nos montres, nous rappelle ses consignes de sécurité concernant les voitures, et les inconnus (même s'ils disent qu'ils veulent nous montrer leurs petits chiots), et nous répète combien elle nous aime pendant que nous montons les marches.

Nous regardons le film sur Gilgamesh dans la salle de la Mésopotamie du Muséum d'histoire naturelle. C'est un film d'animation, avec des figurines d'argile qui tressautent quand elles marchent. Au Musée de l'Air et de l'Espace, nous mangeons une glace lyophilisée pour astronautes et assistons

à la projection de *L'Homme sur la lune* qui évoque l'histoire et les guerres et le nouveau point de vue de l'homo sapiens sur son monde maintenant qu'il le regarde depuis le ciel. Un récit, comme le dit mon frère, qui réduit l'épopée de Gilgamesh à une petite coulure de chocolat sur une grosse glace napolitaine.

Quand il fait beau, nous allons au Lincoln Memorial, et récitons tour à tour le discours de Gettysburg en nous coiffant la tête d'un cône de circulation en guise de chapeau haut de forme. Puis, cinq minutes avant que nos montres synchronisées affichent 17 heures, nous fonçons vers la sculpture *Infinity* où nous attend la voiture de maman. Le parking souterrain a été fermé. Pour compliquer la tâche des poseurs de bombes, nous explique-t-elle.

J'entre à l'école et me rends compte que Ben n'est pas comme les autres garçons. Moi, je le trouve super, eux ridicule, et il devient forcément une proie de choix. Il marche en claudiquant, les jambes toutes raides. « Comme Frankenstein », raillent certains. « Comme Gilgamesh », je lui dis. Dans la cour de récréation, il va s'asseoir à l'écart, sous un arbre, et se met à fredonner des bouts étranges de mélodie, entrecoupés de longs silences. Les autres pensent qu'il n'a pas toute sa tête, mais moi je sais ce qu'il fait : il rejoue à sa façon une symphonie que notre père nous a fait écouter la veille. Il reprend la partie de chaque instrument du début à la fin. D'abord les violons, puis les clarinettes, puis les timbales. Il démonte la musique comme un bricoleur le ferait avec un poste radio. Je peux entendre comment toutes ses pièces s'assemblent dans sa tête.

« Il y a toujours un idiot du village ! » ricanent les crétins.

Et toujours des génies incompris.

Les soirs, m'man nous lit des histoires. Celles de Paddington et *Le Lion, la Sorcière blanche et l'Armoire magique*, et *Sylvia et Bonnie au pays des Loups*. Elle interprète toutes les voix, et ne s'interrompt que lorsque nous rions aux éclats ou que ses larmes se mêlent aux nôtres. Puis, tout le monde se reprend, et nous replongeons dans les pages, et les mots dansent et volettent autour de nous, jusqu'à ce que faiblissent nos supplications pour entendre un chapitre de plus parce que le sommeil nous gagne, nous emporte sur des terres exotiques, loin des manuels d'arithmétique, loin des brutes de l'école. « N'oubliez jamais ça, nous souffle-t-elle à l'oreille, vous pouvez voyager où vous voulez, il suffit de fermer les yeux. »

Quand j’ai sept ans, et Ben dix, on collectionne les points sur les couvercles de boîtes de céréales pour obtenir une maison hantée en carton. Lorsqu’elle nous arrive dans un paquet tout plat, avec mon frère, nous la montons au sous-sol, assemblant sans relâche les pièces jusqu’à avoir notre propre château des Carpates, fièrement dressé entre la machine à laver et l’escalier.

Il n’y a pas beaucoup de lumière en bas, le peu de jour qui passe est filtré par les vasistas poussiéreux, alors nous nous servons de mon ver luisant en plastique comme lanterne, ce qui implique que nous sortons régulièrement dans le jardin pour le charger au soleil. De temps en temps, Maman descend remplir le lave-linge, mais autrement, notre royaume est isolé, imperméable au monde extérieur.

Je fais du roller et mon frère édifie des cabanes en Lincoln Logs, ce jeu de construction avec des rondins de plastique. Bien sûr, elles sont minuscules comparées à notre château géant en carton.

— Il faut protéger les villageois, déclare-t-il.

Nous installons alors des sentinelles autour des cabanes mais laissons les chauves-souris vampires de Ben dans le donjon, pour ne pas effrayer la population.

Je le rassure :

— Snowy les défendra, dis-je en caressant les poils de notre vieux chien qui fait la sieste à côté de nous.

Parfois Chester, le vieux nounours de Ben, descend monter la garde, assis tout de travers.

Un jour, alors que nous sommes encore une fois au sous-sol, à repousser une attaque de vaisseaux spatiaux, ma mère descend l’escalier pour nous annoncer que la lettre de Ben est arrivée. C’est son acceptation à Wicken Park, un pensionnat anglais censé être son billet d’entrée à Eton.

Je m’inquiète :

— Et s’il n’aime pas cette école ? S’ils sont méchants avec lui ?

Ma mère s’assoit sur les marches.

— Il lui suffira de nous le dire dans une lettre. Et on viendra le chercher. (Elle se tourne vers Ben.) Toutefois, tes professeurs liront sans doute ton courrier, n’est-ce pas ? Alors nous allons convenir d’un code. Un mot qu’on

n’emploierait pas normalement dans une lettre. Pour que tu ne l’utilises pas par erreur.

C’est bizarre. Pourquoi envoyer Ben dans un endroit d’où il voudrait s’enfuir ? Et pourquoi aurait-il besoin d’un mot secret pour nous le dire ? Je ne sais pas à quoi ressemble cette école. Comment imaginer cet endroit qui va me voler mon frère ? Je jette un regard aux monstres en carton qui montent la garde auprès de notre château. L’un d’eux a une cicatrice au visage, là où le scotch a ôté l’encre. C’est vraiment terrifiant.

— Pourquoi pas « maison hantée » ? dis-je.

— Parfait, répond-elle en nous serrant dans ses bras.

*

Les jours suivants, des jours de canicule, sont pour nous des cadeaux qu’il nous faut savourer, parce que chaque activité partagée peut être la dernière : la dernière fois que j’apporte à Ben des feuilles de mûrier pour ses vers à soie dans notre espoir de faire pousser un parachute ; la dernière fois que nous traversons les écluses en bois des canaux de Georgetown, à jouer les preux marins poussés au supplice de la planche par d’affreux pirates ; la dernière fois qu’on s’installe à l’arrière du break des parents pour se rendre au musée de cire de John Brown, avec ses mousquets, ses combattants pour l’abolition de l’esclavage et le pendu sous sa capuche au bout de sa corde.

Au milieu de ces derniers mois, le ventre de ma mère se met à enfler, comme les sachets de pop-corn dans notre poêle. Nos parents nous annoncent que nous allons avoir une petite sœur.

La nouvelle ne prend réellement corps en nous que lorsque nous avons la varicelle et que m’man doit nous envoyer dormir à l’hôtel pour protéger le bébé à venir. Elle nous manque, nous réclamons qu’elle nous lise des histoires au téléphone, mais ce n’est pas la même chose. Notre père fait de son mieux pour nous distraire. Il nous fait écouter des conférences de Carl Sagan sur le tourne-disque. C’est lorsqu’il prononce le mot « milliard » de sa voix chaude à la profondeur surnaturelle que nous nous intéressons à ce qu’il dit. Mais au bout de trois ou quatre écoutes, c’est beaucoup moins

drôle, alors il nous met Billy Crystal et on beugle « You Look Marvelous », même si nous sommes couverts de pustules.

Une fois écumé toute la collection de disques paternelle, papa sort l'artillerie lourde : il nous apprend à réaliser une bande de Mobius. Faire une boucle avec une bande de papier, y insérer une vrille, coller les deux extrémités et « ta-da ! » lance-t-il, « vous avez fabriqué un morceau d'éternité ». Je le regarde comme s'il avait perdu la tête, mais alors il me dit de tracer une ligne sur une face de cette bande, sans lever mon stylo du papier et de faire comme ça le tour, d'un seul trait continu. Et comme par magie, la ligne passe de l'autre côté.

— Finalement, ça vaut le coup d'avoir la varicelle si c'est pour apprendre à fabriquer de l'éternité, me fait remarquer Ben. Tu ne crois pas ?

Puis ma grand-mère arrive à la rescousse et ce temps volé, délicieux, avec mon père nous est ôté, comme on referme une porte devant le soleil.

Le 4 Juillet, Ben et moi sommes juchés sur un mur de briques branlantes qui domine les quais du Potomac tandis que les feux d'artifice explosent dans le ciel.

— Imagine que c'est le bruit des Anglais qui arrivent, me dit Ben.

Je ferme les yeux et me représente la scène en pensée. Une armée débarque pour massacrer ma famille. À chaque déflagration, elle se rapproche. Je commence à pleurer. Pour la première fois, je prends conscience que les gerbes de feu dans le ciel, ce n'est pas toujours pour rire.

La semaine suivante, Antonia naît. Ce n'est qu'un bébé, et cela ne compense pas le vide que va laisser Ben en partant. M'man prend l'habitude de dormir sous son berceau parce qu'elle hurle toute la nuit. À la fin de l'été, lorsque nous accompagnons Ben dans son école de l'autre côté de l'océan, Antonia est du voyage, dans son body rose.

Nous traversons la campagne anglaise jusqu'à Wicken Park, un manoir imposant qui semble sorti d'un livre de Dickens. Ben et moi, nous nous tenons la main devant le perron pendant que les autres garçons descendent de voiture avec leurs grosses valises et leurs coupes de cheveux de dandy. La main de Ben serre la mienne. Je sens qu'il tremble. L'école ressemble à notre maison hantée. *On a bien choisi notre code secret.* Je le pense très fort, mais je préfère dire :

— On dirait un château pour se protéger des pirates !

Il acquiesce. Il se montre si courageux que j’en ai la gorge serrée. Finalement, les larmes lui viennent.

— Il pleure comme une gonzesse, lance un blondinet. Bouh ! Reste donc à jouer avec ta petite sœur !

Pour le protéger des quolibets, je lâche sa main. Et d’un coup, il n’est plus là. Il est emmené par une surveillante aux manières brusques et poussé manu militari vers les portes. Je sens encore la chaleur de sa paume dans la mienne.

Nous restons là un long moment, à regarder les fenêtres, dans l’espoir d’y voir des doigts s’agiter en guise d’au revoir, mais les vitres ne font que refléter le ciel gris du soir.

*

Dès que nous rentrons chez nous, nos affaires commencent à migrer vers des cartons. Mon père m’explique que nous allons nous aussi en Angleterre. Pas dans la campagne à côté de Ben, mais à Londres, où il doit conseiller Margaret Thatcher pour la reconversion de son industrie du charbon. Par la fenêtre, je regarde maman remettre Snowy à un couple d’inconnus venu dans un van Volkswagen. Je descends au sous-sol, et me réfugie dans ma maison hantée, toute seule.

Quand nous arrivons à Londres, je réquisitionne la chambre au dernier étage, nichée sous les toits. Le plafond est en pente, et je peux sortir par la fenêtre après que ma mère m’a raconté une histoire, fait un bisou et éteint la lumière. J’y passe la plupart des soirs, assise sur les ardoises, les pieds enfouis sous ma chemise de nuit, à écouter sonner 22 heures. Big Ben n’est qu’à quelques pâtés de maisons, son cadran géant flotte dans le ciel telle une lune égarée au milieu des cheminées. Et comme elle, je me sens minuscule et immense à la fois.

Tous les mois, Ben rentre à Londres pour le week-end et nous nous promenons du côté de l’abbaye de Westminster. Nous faisons des frottages au crayon, ou nous nous racontons des histoires sur les poètes et les rois dont les mausolées bordent les murs comme autant de petits appartements glacés. Quand nous rentrons à la maison, le bébé Antonia dort le plus souvent et m’man a laissé un mot sur la porte nous demandant d’être aussi

silencieux que des petites souris. Évidemment, on s'engouffre avec fracas, en poussant nos plus beaux cris de rongeurs effrayés, avant de rire aux éclats.

À la fin de chaque week-end, Ben me fait une petite accolade, comme si cela ne le dérangeait pas de repartir là-bas. Mais je perçois les regrets qu'il s'évertue à cacher. Nous avons un petit échange de paroles qu'il clôt toujours par un regard, un signal qui m'intime de m'arrêter là :

— Comment va Chester ?

— Il a disparu.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé à la tête ?

— Je suis tombé.

— Qui est ton meilleur ami là-bas ?

— La surveillante.

J'aimerais qu'il dise le mot secret. M'man le sortirait alors de cette école et il rentrerait à la maison, et tout redeviendrait comme avant. Mais il ne le prononce jamais. À chacune de ses visites, il est un peu plus silencieux et plus grand, et peu à peu, même quand il est avec nous, il est loin.

Je fais ma rentrée à l'American School de St. John's Wood. Il y a des filles « super-cool », là-bas. Évidemment, je ne fais pas partie du lot. Je trouve refuge avec deux autres parias, Lisa et Laura. Quand les « super-cool » de l'école créent leur club, les Pink Ladies, nous ne sommes pas de la fête, alors nous montons notre propre club, les Concombres Cool, et nous passons les récréations à balayer la cour pour aider le gardien. Quand il pleut, nous construisons des robots avec des cartons. Peter le postier est notre chef-d'œuvre. Il est aussi grand que nous, avec une boîte dans le ventre où nous laissons nos petits mots secrets.

Lisa et moi sommes invitées à dormir chez une Pink Ladies, pour l'anniversaire d'une fille nommée Cassie. Nous nous sentons plus qu'honorées, nous faisons de notre mieux pour nous tenir comme des grandes, mais rapidement nous nous endormons. Nous sommes réveillées au milieu de la nuit et jugées pour avoir dérangé la mère de Cassie. Cassie trône sur une pile d'oreillers et dirige les débats. Et quand ce tribunal de pacotille rend son verdict, la sentence est de passer toute la nuit dans l'armoire de sa chambre. On nous y enferme, parmi les chaussures de

Cassie et ses robes à paillettes jusqu'à ce que nos mères, au matin, viennent nous sortir de notre cachot.

D'une certaine manière, la camaraderie l'aura emporté sur la souffrance, et nous sommes toutes les trois plus proches que jamais. Avec Laura, nous entreprenons de rédiger un dictionnaire qui renfermerait les mots d'une langue secrète avec laquelle nous pourrions nous moquer des Pink Ladies sans qu'elles le sachent. Lisa, elle, me montre comment poser des fils dans toute ma chambre. En y accrochant des clochettes, plus aucun fantôme ne peut s'approcher de moi durant mon sommeil. Pendant trois mois, nous sommes heureuses. Puis, la veille de Noël, ma mère me fait asseoir pour m'annoncer que Laura est décédée. Elle a péri dans l'avion qui la ramenait chez elle, avec toute sa famille, ils sont tous morts, de sa grand-mère à son petit frère encore bébé, sur le vol de la Pan Am que des terroristes libyens ont fait exploser au-dessus de Lockerbie en Écosse. J'ai huit ans.

Pendant de longs moments, je me mure dans le silence. J'ai l'impression d'avoir la tête pleine de coton. J'ai sommeil, Je ne veux pas parler. Je suis tout engourdie. Finalement, mon père me fait lire le *Times* de Londres. « Il faut que tu saches pourquoi des gens ont pris la vie de ton amie. On a toujours moins peur quand on comprend. » Je pense au monstre sans visage sur notre maison hantée et je sais qu'il a raison.

Progressivement, de nouveaux protagonistes viennent s'immiscer dans mon monde : Kadhafi, Thatcher, Reagan, Gorbatchev. Ils ressemblent à des personnages exotiques de conte de fées, des sorciers et des sorcières, des korrigans vivant dans de lointaines forêts enchantées. Mais comme leurs aventures peuvent toucher mon monde réel et emporter mes amies dans le ciel, je dois faire attention.

En juin, sidérée, je vois les photos d'un étudiant faisant face à une colonne de chars sur une grande esplanade appelée la place Tiananmen. D'après l'article, Tiananmen signifie « la porte de la Paix céleste ». Je scrute longuement ces images. Cet homme semble si pacifique. Pacifique et tout-puissant, capable d'arrêter à lui seul tous ces soldats.

D'autres gens ont vu, comme moi, la force de cet étudiant. En novembre, ils font la même chose à Berlin, mais cette fois, ils abattent un mur. Le journal dit qu'ils sont plus de cent à avoir été tués en tentant de le franchir. La première victime a été Ida, quand elle a sauté de la fenêtre de son appartement pour rendre visite à sa sœur qui habitait à l'Ouest. Elles avaient

toujours vécu à proximité l’une de l’autre. Et du jour au lendemain, un mur était apparu entre elles, les empêchant de se voir. Comme ce mur qui s’est dressé entre moi et Laura. Alors, en pensée, je suis avec ces manifestants qui mettent en pièces cette muraille, juchés sur le toit de leurs voitures.

3.

Nous passons les étés chez les parents de ma mère dans la campagne anglaise – une vieille demeure branlante, avec une plomberie capricieuse et des souris dans les placards. Mon grand-père est un homme à l'ancienne, comme à l'époque du Raj britannique, qui travaille en ville ou dans son bureau et qu'on ne voit quasiment jamais même quand il est à la maison. Ma grand-mère est une ex-athlète, clouée dans un fauteuil roulant par la polio à trente-cinq ans. Elle est drôle, intelligente et vive d'esprit. C'est d'ailleurs elle qui écrivait les articles de mon grand-père quand ils se sont rencontrés à l'université d'Édimbourg, et rien ne l'agace plus que les jeunes et jolies secrétaires qui, voyant ses jambes infirmes, parlent d'elle à la troisième personne comme si elle n'était pas là ou qu'elle n'avait plus toute sa tête.

— Elle veut une couverture ? demandent-elles quand elles débarquent à la maison pour prendre les notes que leur dicte mon grand-père.

— Non, réplique ma grand-mère invariablement. Mais *elle* veut bien un gin tonic.

Mes grands-parents ont adopté Christian, un petit Philippin, pour leur tenir compagnie après le départ de tous leurs enfants. Christian et moi sommes du même âge, et ma grand-mère, avec son esprit de compétition toujours intact, prend un malin plaisir à nous imposer toutes sortes de défis. Aller chercher le courrier devient un sprint jusqu'au bout de l'allée bordée d'arbres. Le moindre jeu de cartes se mue en test implacable de mémoire, où il nous faut énumérer les vingt dernières cartes déjà posées, en les citant à rebours, ou classées par famille et grandeur. L'ouverture des cadeaux de

Noël est chaque année retardée tant que nous n'avons pas franchi en apnée toute la longueur de la piscine gelée. Un rite immuable : plonger dans un trou sur la ligne de départ, nager sous la glace jusqu'à l'extrémité du bassin, et ressortir par un autre trou, paniqués et à bout de souffle, sous la houlette de ma grand-mère qui n'arrête son chronomètre que lorsque nous sommes remontés sur la margelle glacée. De même, les vacances d'été sont émaillées de mini-marathons. Christian et moi devons suivre les adultes à bord de leur vieux break diesel et courir ainsi sur les petites routes de campagne jusqu'à la ville.

À la moindre occasion, nous filons à l'anglaise, souvent au fond de la propriété, là où les jardiniers n'ont pas débroussaillé, pour pouvoir jouer tranquillement hors de vue des adultes. Nous construisons des mondes au secret des buissons, accomplissant de nobles quêtes et des aventures dignes de romans épiques. Quand il pleut, nous devons nous cacher dans la maison, la plupart du temps au grenier pour fouiller parmi les trésors que mon grand-père a rapportés de ses voyages. Le jeu de mah-jong est une merveille, avec ses tuiles d'ivoire décorées de dragons et de symboles mystérieux. Dans un coin, trône un bureau avec une machine à écrire et un poste de radioamateur. C'est notre endroit préféré. Notre sanctuaire. Nous passons des heures à écouter le bruit de fond des ondes, à la manière des Bohémiens scrutant les feuilles de thé, dans l'espoir de percevoir un message lointain au milieu des parasites. Parfois, nous saisissons un mot. Parfois une phrase. Et nous tentons aussitôt de répondre, impatients de lancer notre salut dans le flot électromagnétique.

— Ici l'Angleterre ! À vous.

Bruit parasite.

— Vous me recevez ? À vous.

D'ordinaire, le bruit de fond reste le même. Mais de temps en temps, une voix se fait entendre de l'autre bout du monde.

— L'Angleterre ? Bonjour l'Angleterre ! Ici Pretoria.

Ou São Paulo. Ou Bombay.

Nous travaillons par roulements, l'un scanne les fréquences tandis que l'autre prend des notes à la machine à écrire, une feuille que l'on dépose avec cérémonie, à chaque fin de séance, sur la pile de nos rapports d'écoute des jours précédents. Nous découpons des articles de journaux concernant

les lieux avec lesquels nous avons eu un contact et les scotchons dans nos rapports. Pour la première fois, je m'aperçois que je peux communiquer avec des endroits dont parle le journal de mon père. Pour la première fois, les personnages des contes sont à portée de main. C'est excitant de savoir que le monde extérieur ne fait pas seulement qu'entrer chez nous, mais que nous pouvons en faire autant. C'est réconfortant aussi de savoir que nous ne sommes pas seuls, en particulier quand les adultes nous appellent du rez-de-chaussée pour nous lancer de nouveaux défis.

Qui fera le plus de pompes ? Qui pourra manger le plus de saucisses ? Christian déteste les saucisses. Il les jette les unes après les autres dans la cheminée derrière nous, pendant que nous faisons mine de nous goinfrer. Mais ma grand-mère, avec son œil de lynx, repère le petit mouvement de main sous la table et nous ordonne d'aller récupérer les saucisses et de les manger, même si elles sont couvertes de cendres.

Les seules fois où grand-mère nous laisse tranquilles, c'est pendant nos promenades de l'après-midi, quand elle échange son fauteuil roulant habituel contre une version motorisée énorme et orange, que nous avons surnommée « le Buggy ». Ça ressemble aux engins que les astronautes utilisent dans le film que j'ai vu avec Ben au musée de l'Air et de l'Espace. Avec son joystick, comme sur une machine Pac-Man, et ses petites roues à pneus, on dirait vraiment un rover lunaire. Tous les jours, après le déjeuner et avant les cocktails du soir, les adultes vont s'équiper dans le vestibule pour notre promenade digestive. Ma grand-mère ouvre le chemin, le porte-drapeau de notre défilé, sur son destrier orange, m'man marche à côté, en donnant du pain aux canards ou cueillant des fleurs sur les branches les plus basses. Selon qui est présent ce jour-là à la maison, des oncles et des tantes sont de la partie, suivis par nous, les enfants, Ben et Christian et d'autres cousins, accompagnés d'une ribambelle de golden retrievers que nous feignons de prendre pour des lions affamés.

Nous traversons les prés, longeons la rivière, ramassons des têtards dans des pots de confiture que nous donnons à grand-mère pour qu'elle les transporte sur son engin. Il y a une ligne de chemin de fer au pied de la colline et quand un train passe, nous nous arrêtons tous pour faire de grands gestes aux voyageurs des wagons qui filent vers Londres. Parfois nous croisons Trevor, le gardien qui ramasse des feuilles pour les faire brûler. Nous nous approchons si près du feu, Christian et moi, que nous sentons

nos joues cuire. À notre retour à la maison, nos cheveux empestent encore la fumée. Ma grand-mère ne nous demande jamais de faire la course, de réciter quelque chose ou autres compétitions pendant ces promenades. Dans l'air vif de la campagne, elle est heureuse. Et elle nous laisse l'être aussi.

*

Christian et moi sommes au grenier, à tripoter le bouton des fréquences radio, quand nous remarquons le curieux silence qui règne dans la maison. Personne ne nous a appelés depuis des heures. C'est plutôt tentant de rester dans notre cachette, mais ce silence est aussi le signal d'un accès libre au réfrigérateur où se trouvent les glaces. Alors que nous descendons l'escalier à pas de loup, nous découvrons les adultes rassemblés devant la télévision ; ils regardent un reportage sur la Maison Blanche. Mais ce n'est pas la Maison Blanche de Washington. C'en est une autre. À Moscou. Et elle est entourée par des chars.

D'un coup je comprends. Mon père est à Moscou ! C'est pour cela que tout le monde est si silencieux, pour cela qu'ils ne quittent pas l'écran des yeux, comme s'ils espéraient l'apercevoir dans la foule. Il travaille là-bas depuis quelques mois, afin d'essayer de changer la loi pour que les gens puissent avoir leurs propres boutiques.

— Le gouvernement veut remettre ses magasins ? demandé-je, tandis que les adultes nous font signe de partir.

Nous restons quand même, tapis dans un coin de la pièce, pour regarder nous aussi.

Comme tous les bons reportages TV, il y a les bons et les méchants. Le héros, c'est Mikhaïl Gorbatchev. Il est enfermé dans sa datcha en Crimée tandis que le vilain Guennadi Ianaïev essaie de lui voler le pouvoir. Gorbatchev donne des libertés au peuple et papa l'aide. Ianaïev veut leur reprendre tout ça. Les boutiques ? L'argent. Et le pays tout entier.

Ma mère essaie de joindre l'hôtel de mon père, mais la ligne ne répond pas.

De notre cachette, nous regardons les chars de Ianaïev converger vers le centre-ville. Le monde extérieur s'insinue à nouveau dans le mien. La dernière fois que c'est arrivé, Laura est morte. Je veux crier sur la

télévision, monter au grenier et lancer une alerte par radio. Tout plutôt que cela finisse pareil.

Puis soudain, en direct à la télé, les gens se mettent à envahir les rues. Ils sortent leurs carrioles de fruits, placent leurs rames de tramway en travers de la chaussée. Ils veulent bloquer les chars de Ianaïev. Comme l'homme de la place Tiananmen. Ils se tiennent par la main, telle une chaîne humaine, afin de protéger Gorbatchev, leurs magasins, leur droit, et mon père. Ils tiennent bon. Et les blindés s'arrêtent.

Quand papa rentre à la maison, je le presse de questions, je veux entendre son combat héroïque pour la liberté.

— Les héros, ce sont les gens ! réplique-t-il en riant. Moi, j'étais juste confiné dans ma chambre d'hôtel. Le plus compliqué pour moi a été de supporter le papier hygiénique soviétique. Il est temps d'ouvrir ce marché à Johnson & Johnson ! (Il s'interrompt et me sourit.) Puisque ça t'intéresse tant que ça, tu pourrais m'accompagner un de ces jours. Qu'en dis-tu ?

Une invitation à entrer dans les pages de son journal ! Mon cœur bondit de joie.

— C'est vrai ?

— Pourquoi pas ?

Et un an plus tard, alors que j'ai douze ans, Ben et moi partons comme mineurs non accompagnés sur Aeroflot, la vieille compagnie aérienne soviétique, avec sa faucille et son marteau ailés imprimés sur la cloison capitonnée de l'avion. Ça fait longtemps que nous n'avons pas partagé une grande aventure lui et moi.

Quand nous atterrissons à Moscou, il pleut et le ciel est gris. Papa nous attend aux portes et nous conduit à la douane des VIP.

— Pourquoi on a droit à ce privilège ? m'enquiers-je. Qu'est-ce que tu as fait pour ça ?

Mon père se frotte les doigts, le signe universel qui désigne l'argent. Pendant le vol, Ben m'a expliqué les fondamentaux de l'économie soviétique et les pots-de-vin semblent bien loin de l'éthique de la faucille et du marteau, mais l'attente dans les files des passagers ordinaires dure des heures, et j'ai grand besoin d'un bain, alors je ne pose pas trop de questions.

Il s’avère que c’est l’usage dans toute la Russie. Si l’on veut manger quelque chose qu’on ne peut trouver au supermarché, il faut aller dans le restaurant d’un grand hôtel, si l’on veut visiter une église, il faut faire un don au parti communiste. Et si l’on veut couper les files d’attente pour voir le tombeau de Lénine, il faut engager un guide privé. Lénine se révèle plus petit que je ne le pensais, chétif et fragile. À l’inverse des bâtiments géants et des statues monumentales. Il paraît faible, si humain, magnifique.

— À mon avis, il serait drôlement surpris de voir comment tout ça a fini, dis-je à Ben alors que nous retrouvons la bruine qui tombe sur la place Rouge.

Des groupes de femmes marchent vers les marchés, courbés sous le crachin. Elles semblent toutes si vieilles.

— Mais ce n’est peut-être pas encore fini, ajoute Ben.

Je réfléchis un moment, puis acquiesce. Comme dit maman : on ne juge pas un livre quand on en est au milieu.

Nous apprenons vite les codes de ce nouveau monde. En bons gamins des rues que nous sommes, en un rien de temps, nous sommes aussi à l’aise à Moscou et Saint-Pétersbourg qu’à Washington ou Londres. Nous allons jouer à chat au Goum, l’ancien grand magasin de l’ère soviétique, un dédale de boutiques closes et de couloirs vides, semblable au squelette d’un grand dinosaure livré au vent. Nous fabriquons des bateaux avec des morceaux de bois et un bout de parapluie en guise de voile pour les faire naviguer sur les bassins du Palais d’été. Nous pourchassons les chats errants dans les jardins de l’Ermitage et nous apprenons où le change est le meilleur au marché noir.

De temps en temps, papa nous accompagne dans nos escapades, mais nous le voyons surtout le soir dans son appartement. Il a emménagé ici parce qu’il en avait assez d’être à l’hôtel, mais il n’a guère meublé, hormis ses bibliothèques qui couvrent tous les murs. Assis autour de la petite table pliante où nous prenons le thé, nous lui décrivons nos aventures. Puis il nous raconte à son tour des anecdotes sur les lieux que nous avons visités ou les scènes que nous avons vues. Toutefois, il nous semble différent. Il n’est pas le même qu’à la maison. Ses mots n’ont pas la même force. Quand je parle d’aider les gens à retrouver la liberté, il change de sujet. Quand je dis que je veux voir la Maison Blanche, là où les gens ont bloqué les chars avec leurs carrioles, il me fait taire et jette un regard circulaire.

— Narnia, articule-t-il.

Et je comprends ce que ça signifie. Il fait allusion à la partie où Tumnus a peur d’être entendu par les espions de la sorcière blanche. « Les arbres sont de son côté. » L’avertissement du faune, avec la voix de ma mère quand elle nous faisait la lecture, me revient en mémoire. Je regarde le feuillage pressé contre les vitres de la fenêtre et je me tais.

— Qui veut une glace ? lance-t-il gaiement. Et nous fonçons vers le réfrigérateur.

4.

À l’automne, nous rentrons tous à Washington, notre camp de base pendant que mon père fait des allers-retours en Russie. Nous emménageons dans une maison de brique au sommet d’une colline près de la National Cathedral. Et je préempte la chambre du sous-sol, avec son bureau encastré pour mon nouvel ordinateur et son modem pour accéder à AOL.

J’adore la petite musique futuriste du modem quand il se connecte, on dirait un duo entre C-3PO et les parasites sur le poste de radioamateur de mon grand-père. À la longue, ce son suscite chez moi un réflexe salivaire pavlovien : mon accès imminent aux forums et aux bulletins d’information des quatre coins de la planète. C’est comme lorsque je sortais sur le toit de ma chambre à Westminster, sauf qu’au lieu de voir Big Ben c’est le monde entier qui s’offre à moi.

Il y a des articles de Londres, de Moscou, de Rome, d’Agadir. Des endroits où je suis allée et qui, après mon départ, ne semblent soudain plus figés dans le passé, mais continuent à vivre dans des réalités parallèles à la mienne. Je reste éveillée longtemps après que la maison est plongée dans l’obscurité, étourdie par la multitude d’histoires humaines qui se jouent ailleurs, à l’instant même où je suis assise devant mon écran vert.

La journée, l’aventure est moins palpitante. Je suis entrée en quatrième à l’école pour filles de la National Cathedral School, un carcan de bonnes manières qui me semblent insupportables après les terres sauvages de mon enfance. J’ai l’impression d’être Mowgli coincé dans un corset à baleines. Je vais me cacher dans la bibliothèque pendant la pause déjeuner ou derrière les buissons au fond du parc de la cathédrale.

Dans cet étau étouffant, il y a deux lumières : mon professeur d'anglais, Mme Buchanan, qui me fait découvrir Anne Frank, Harriet Tubman et les grandes figures féminines de la lutte contre la tyrannie. Et mon professeur d'informatique, Mme Schopenhuer, qui m'apprend à communiquer avec les machines. Les deux apprentissages se mêlent dans mon esprit. Une femme armée d'un ordinateur, me dis-je, doit pouvoir tenir la dragée haute à un tyran armé d'un fusil. Je commence à écrire un roman ; ma première tentative. C'est l'histoire d'une bande de femmes pirates qui utilisent l'informatique pour coordonner leurs attaques sur de vilains seigneurs de la guerre et libérer les enfants qu'ils gardent en otages.

Un soir, au dîner, je raconte à ma mère l'argument de mon chef-d'œuvre, pendant que nous mangeons des spaghettis. Elle m'écoute avec attention, en hochant la tête. Et puis, soudain, elle a le regard ailleurs. Elle se lève, va dans la cuisine et décroche le téléphone.

Un peu plus tôt, elle a reçu un appel troublant ; une société qui lui a parlé d'une facture impayée. Mon père étant à Londres, elle a consulté son relevé bancaire et a découvert des paiements réguliers concernant la location d'un coffre dans une banque. Tombant des nues, elle a téléphoné à papa pour lui demander des explications. Et il lui a expliqué que c'était pour garder à l'abri les passeports des enfants au cas où il y aurait le feu. Mais elle a constaté que nos passeports étaient tous chez nous, sur l'étagère.

— On est mercredi, a-t-il répondu. Je rentre vendredi. Si ça te tracasse tant que ça, viens me chercher à l'aéroport et nous irons ensemble à la banque. On ouvrira le coffre et tu verras qu'il est vide. Et tu te sentiras toute sotte d'avoir fait un tel ramdam avec ça.

Elle n'avait pas épilogué et avait préparé le dîner.

Mais tout à coup, en plein milieu de mon récit sur le combat de mes pirates contre les méchants seigneurs de la guerre et le sauvetage des enfants grâce aux messages codés sur les ordinateurs, ma mère se lève pour appeler la British Airways. Je l'entends donner le nom de papa d'un ton détaché, comme si elle voulait juste confirmer le voyage de son mari. Et dans le silence qui suit, je vois son univers s'écrouler.

Papa a réservé de nouveaux vols : un Londres-Paris, le Concorde Paris-New York, la navette pour Washington, sans doute pour vider le contenu du coffre, et un Washington-Londres pour attraper à Heathrow l'avion qui devait, initialement, le ramener à la maison.

Le mauvais pressentiment qui a étreint ma mère à table s'est vérifié. Passé le choc, elle prend aussitôt les choses en main, et contre-attaque avec une détermination féroce. Elle nous emmène chez les voisins, puis file à l'aéroport de Dulles pour le prendre la main dans le sac.

Nous ne saurons jamais ce qu'il y avait dans ce coffre, pas même ma mère. Mon père ne nie pas avoir traversé l'Atlantique pour le vider. Mais il refuse de révéler son contenu. Il demande à maman de lui pardonner. Et comme elle vient de découvrir qu'elle est enceinte, elle y consent.

*

Même si la fin est inéluctable, mes parents s'efforcent de sauver les apparences, et nous ramènent en Angleterre – leurs trois filles : Antonia, le bébé Catherine et moi. Londres reste bien loin de Moscou, là où travaille mon père, et ma mère, pendant que je fais mes devoirs, passe la plupart de ses soirées allongée par terre dans ma chambre, à écouter en boucle « Everybody Hurts » de R.E.M et à pleurer. Lorsque je découvre un collier de perles dans le tiroir de la commode de mon père, je le jette dans les toilettes, sachant qu'il n'est pas à maman. Je voudrais tant qu'ils restent ensemble. J'en suis la première surprise. Après tout, papa a toujours été très absent pendant mon enfance. Un jour, il balance contre le mur tout le plat de pâtes. Et la tache rouge reste là toute l'année, tel un test de Rorschach. Je veux tellement aider maman que j'en ai mal partout.

J'entre en classe de seconde à l'American School et trouve refuge auprès de ma tribu. Nous sommes tous une bande de bohémiens, des rejetons de diplomates ou d'hommes d'affaires à l'international, nous changeons de pays chaque année. Nous sommes si habitués à aller et venir que l'oisiveté ne nous convient pas.

Je suis donc des cours après l'école : j'ai choisi sanskrit et physique théorique. Je fume ma première cigarette et expérimente le pelotage avec Vandad Kashefi. Il porte en pendentif une corde de guitare. Il dit qu'il l'a fait fondre en jouant « Stairway to Heaven ». Bien sûr, il ment, mais comparé aux vantardises des autres garçons concernant leurs exploits en salle de muscu, Vandad fait preuve d'une certaine originalité.

Une nuit, des pleurs me réveillent. Mais cette fois, ce n’est pas ma mère. Les sanglots sont plus étouffés, plus désespérés. Je m’assois sur les marches et, pour la première fois de ma vie, j’entends mon père pleurer. Et ma maman qui le réconforte.

Au matin, j’apprends que sa sœur est partie en voiture pour visiter un parc national. En chemin, elle s’est arrêtée dans un supermarché pour acheter une pomme, une bouteille de vin et un tuyau d’arrosage. Elle s’est garée sur le parking d’un site historique et a suivi le circuit touristique. Puis au soir, elle a pris la route des crêtes, s’est arrêtée sur un belvédère pour contempler le coucher du soleil, et s’est préparé un petit pique-nique. Elle a mangé sa pomme, bu son vin, avant de fixer le tuyau d’arrosage à la sortie d’échappement de la voiture, de remonter en voiture et de s’asphyxier. C’était la petite sœur de mon père, la benjamine. Son alter ego.

— J’étais trop occupé à dire à tout le monde que j’allais bien, marmonne mon père plus pour lui-même. J’en ai oublié que les autres aussi pouvaient aller mal…

*

Juste après avoir fêté mes quinze ans, nous quittons Londres pour le Maroc puis à nouveau pour Washington. Papa n’est pas du voyage. C’est comme si un rideau de fer était tombé sur le passé. Son nom est rarement prononcé. Il laisse un message sur le répondeur pour dire qu’il va épouser sa traductrice. Maman panse ses plaies, et commence à sortir.

Je suis de retour à la National Cathedral School pour mes deux dernières années de lycée. Dans ma classe d’anglais trône une grande cheminée dont le linteau porte l’inscription suivante : « Noblesse oblige. » Je me souviens quand mon père nous a montré la ferme de son enfance : « De bons Américains qui travaillent dur, a-t-il dit en regardant les ouvriers agricoles. Voilà la vraie noblesse. » J’en ai eu la chair de poule quand il a dit ça. Mais dans ma nouvelle école, cette noblesse est d’une nature différente. Elle a un aspect sinistre. Comme si ce rang n’était pas mérité, mais acheté.

Les élèves en vogue, pour maintenir leur statut en classe, appliquent la même recette que leurs parents en politique : dépenser sans compter et

suivre les dernières tendances. Une semaine, ils disent qu'il faut porter ceci et penser cela, et la semaine suivante ils ont changé d'avis, sur les deux. C'est la loi des urnes. Aucun moyen de savoir ce qu'ils sont au fond d'eux-mêmes, derrière leur gangue de sable. Quelle forme a la pierre dessous ?

Quand je lui fais part de ma confusion, mon professeur d'histoire, M. Woods, acquiesce avec solennité.

— Essaie ça, dit-il en me tendant *Walden ou la vie dans les bois*, de Thoreau.

Je me cache au bout du parc avant d'ouvrir les premières pages. Ça parle de dignité : celle du dur labeur, et celle de suivre sa conscience, même si la société s'y oppose. J'aspire ces mots comme un nageur au bord de la noyade à qui l'on donne une goulée d'air. Dans ce monde de mondanités, de clans à la cantine, chacune avec son sac de grand couturier, avoir ce livre entre les mains paraît déjà un acte de sédition.

Lorsque je termine ma lecture, je serre l'ouvrage entre mes mains. Comme pour ressentir son pouvoir. L'absorber. Telle une relique sacrée. Puis je fonce à la bibliothèque pour connaître les autres œuvres de cet homme. Je trouve alors *La Désobéissance civile* et le dévore tout aussi vite. J'en écris des extraits sur les murs de ma chambre. Cette idée qu'il nous faut suivre non pas la loi mais ce qui nous semble juste m'emplit de paix, d'espoir et d'une grande humilité. Je vois les assaillants du mur de Berlin, et l'homme de la place Tiananmen. Les vendeurs russes poussant leurs carrioles de fruits pour barrer le chemin aux chars.

Faire son devoir d'homme… Et quand je pense à ça, les moments de tranquillité que je vole dans la nef de la cathédrale, sous la lumière multicolore qui filtre des vitraux, se parent d'une nouvelle urgence. Je me découvre un nouvel intérêt pour l'étude comparée des religions, un cours qui figure à mon cursus. Je lis les descriptions de Huston Smith qui détaille les diverses traditions sur la planète comme une novice espérant décrypter la pierre de Rosette, comparant les idées, cherchant les similitudes dans les différentes langues pour tenter d'y trouver une clé originelle et universelle.

Un jour, j'apprends que M. Smith va donner une conférence au Smithsonian. Je sais qu'il souffre d'un cancer. C'est peut-être la dernière fois qu'il vient parler à Washington. Je sèche les cours, prends le métro jusqu'au Mall. Je me tiens au fond de la salle, en baskets. Nous sommes tous un, dit-il. C'est notre lien commun. Après avoir passé sa vie à étudier

les religions dans tous les recoins du globe, à l'aube de sa propre mort, c'est la leçon qu'il retient de ses recherches. Christianisme, bouddhisme, jusqu'aux traditions shamaniques des tribus indigènes, tous les cultes explorent la même vérité universelle. Et ses paroles me pénètrent au plus profond.

Quand je reviens à l'école, j'ai été bien sûr portée absente. Je me rends au bureau du directeur pour avoir ma colle du vendredi. Mais entendre cet homme et ses paroles empreintes de sagesse vaut toutes les punitions.

Le lendemain, mon professeur de géographie m'apprend que j'ai raté la distribution des sujets pour les exposés de fin d'année. Comme j'étais absente, elle m'a attribué celui que personne n'a voulu prendre : Aung San Suu Kyi et la situation politique en Birmanie.

J'en ai des sueurs froides. Le seul fait de retenir le nom de cette femme est déjà un exploit ! Mais, ainsi que le dit mon père, il ne faut pas juger les gens à cause de leur nom ou parce qu'ils portent des vêtements bizarres. C'est comme un filtre sur une photographie. Ça ne change pas la personne qu'il y a en dessous.

Alors je répète son nom, encore et encore, jusqu'à l'avoir naturellement en bouche. *Ang-Sone-Sou-Tchi*. Son peuple l'appelle Daw Suu. Son père, Aung San, est considéré comme le fondateur de la nation birmane. Il a unifié les multiples minorités ethniques du pays, négocié l'indépendance avec les Britanniques, et a été assassiné en 1947, six mois avant que le régime colonial soit officiellement aboli. Suu Kyi a alors deux ans. Quinze années plus tard, les militaires font un coup d'État et depuis des décennies ils imposent leur joug. La junte interdit à la famille de Suu Kyi, exilée en Inde, de rentrer au pays. Là-bas, sur cette terre étrangère où sa mère est ambassadrice, Suu se fait le serment de revenir un jour chez elle et de finir l'œuvre de son père, chasser les chars des rues et libérer son peuple. Elle part faire ses études à Oxford, travaille à l'ONU, se marie, en prévenant son époux qu'un jour, quand les étoiles seront alignées, elle retournera à Rangoon. Quand cela se produit, ils ont eu deux fils, Alexander et Kim. Fidèle à sa parole, elle revient en Birmanie, au moment de la révolte des étudiants en 1988. Elle fait un discours devant un demi-million de personnes à la pagode Shwedagon et leur demande d'aller aux quatre coins du pays pour réclamer la démocratie. En quelques jours, il y a des milliers de morts. Dans toutes les grandes villes, l'armée tire sur la foule désarmée.

Caniveaux et fossés sont jonchés de cadavres, et la pluie qui ruisselle dans les rues est rouge sang.

Les militaires arrêtent Daw Suu. Ils lui donnent le choix : rentrer en Angleterre et retrouver sa famille ou passer sa vie en prison. Partout autour d'elle brûlent les bûchers funéraires des étudiants tombés sous les balles des soldats. Elle choisit de rester.

Elle reçoit le prix Nobel de la paix en 1991. Mais en 1998, alors que je termine mon année au lycée, elle est toujours à Rangoon, assignée à résidence.

Je scotche une photo d'elle dans ma chambre et la contemple souvent. Son regard est dur comme l'acier… et, en même temps, elle porte une fleur dans ses cheveux. Une amazone de la paix ! Elle est unique. Un mélange de douceur et de force. Une conscience inébranlable qui a mis toute une armée à ses genoux. Je voudrais ressentir ce même appel, avoir ce même chemin devant moi, aussi lumineux. Je cherche à entendre cette petite voix en moi. Dans la nature, le long du canal, autour de Roosevelt Island. Et dans notre église, ce grand sanctuaire jaune à l'angle de Potomac Street et O Street.

La messe du dimanche, une tradition familiale, est désormais moins un rituel social qu'une chasse au trésor – un jeu de piste qui pourrait me donner le sésame d'un caveau, celui de la connaissance, à condition d'en décrypter le code. J'ai l'impression que je pourrais alors trouver la force de suivre ma conscience un jour. Ou, du moins, d'entendre ce qu'elle me dit.

Pour l'heure, l'énigme la plus urgente à déchiffrer concerne le choix de mes études. C'est le premier carrefour important sur ma route. Comment faire le grand saut, le saut de la foi, sans savoir ce qu'il y a de l'autre côté ? Je suis admise à l'U. S Naval Academy pour étudier l'aérospatiale et à Oxford pour étudier le droit et la théologie. D'un côté, une vie dédiée à son pays et à l'aventure avec en prime, peut-être, un ticket d'entrée à la NASA. Et de l'autre, une exploration en eaux profondes, dans les abysses des livres, des questionnements et des idées.

Je vais chercher mon diplôme, vêtue d'une robe blanche immaculée. La cérémonie a lieu sur les pelouses de la cathédrale, sous les cliquetis du drapeau flottant sous un immense ciel bleu. Je choisis Oxford, mais décide de prendre une année sabbatique. Au lieu d'entrer à l'université, je m'engage comme bénévole dans un camp de réfugiés sur la frontière birmane pour aider ceux qui fuient l'oppression militaire de Rangoon. Et

avec l’argent initialement prévu pour payer ma tenue du bal de promo, je file dans une agence de voyages m’acheter un billet pour la Thaïlande.

5.

La vie dans les camps est d'une richesse que les plus fortunés ne peuvent pas connaître. Les familles qui dorment sur les nattes à côté de moi se fichent des mille-pattes géants qui se faufilent dans nos vêtements la nuit. Ils sont bien trop heureux d'être enfin en sécurité après avoir vécu dans la terreur. Je n'ai jamais vu l'un d'eux refuser les rations de survie qu'on leur distribue, même si elles ne sont pas toutes de la première fraîcheur. Ils débordent d'inventivité pour concocter des repas avec rien. Les pluies de la mousson et les livres scolaires humides ne suffisent pas à étancher leur soif de connaissance. Tous les adultes dans les camps veulent que leurs enfants aillent à l'université, qu'ils transcendent la touffeur de leur petite école sur pilotis.

Je rédige de petits articles sur la vie de ces réfugiés et les envoie aux journaux locaux. Quelques-uns sont publiés sur des blogs d'expats. Et je commence à me prendre pour un grand reporter.

Je m'intéresse plus particulièrement à Min Zin, un dissident birman, qui vient au camp distribuer ses articles politiques et donner aux activistes les dernières nouvelles du pays glanées sur les marchés frontaliers.

Min Zin était adolescent pendant les événements du 8/8/88. Il organisait le mouvement étudiant en Birmanie avant que plusieurs dizaines de ses camarades ne soient blessées ou tués. Quand son nom est sorti sur la liste noire de la junte, il est allé se cacher dans un grenier à Rangoon. Neuf ans plus tard, en 1997, il s'enfuit en Thaïlande. Il déniche une vieille miméo et, avec quelques autres militants, ils commencent à imprimer *L'Irrawaddy*, un journal dissident prodémocratie en Birmanie. De temps en temps, il apporte

des exemplaires au camp ou les dissimule sur les marchés qui parsèment les berges du fleuve. Il a une vingtaine d'années quand je fais sa connaissance. Il est grand, mince, avec des lunettes. On croirait qu'il débarque d'une autre planète : un étudiant qui fuit l'armée et veut libérer son peuple avec ses mots.

Lorsque enfin je trouve le courage de l'aborder, je lui demande si je peux écrire un article sur ses activités pour une gazette locale. Il me regarde avec un sourire.

— Finalement, tu as une langue !

Il va m'emmener là où ils fabriquent leur journal. Mais je devrai avoir un bandeau sur les yeux jusqu'à ce que l'on soit arrivés à destination. Il s'excuse d'avance. Après des années de clandestinité, il ne veut pas qu'on sache où est son refuge. Je lui réponds que c'est normal et je ris parce que tout ça est si bizarre, et aussi parce qu'il est si sérieux.

Sur la moto, je m'accroche à lui, je ferme les yeux sous le bandeau qu'il a noué autour de mon crâne. Sous mes mains, je le sens respirer. La route est défoncée. À en juger par les ombres, les odeurs, les sons, nous sommes dans la jungle. Et il se met à pleuvoir.

Nous arrivons enfin et quand je peux retirer mon bandeau, nous sommes tous les deux constellés de boue. Mes cheveux trempés sont plaqués sur mon visage et mon cou. Nous sommes dans un hameau, au bord d'une piste rouge, sous la canopée. Je suis Min Zin jusqu'à une échelle qui mène à une terrasse de bambous. Puis il disparaît dans une ouverture de la maison sur pilotis. Je l'imite. Et je me retrouve dans une pièce sombre. J'ai l'impression d'entrer dans un autre monde. Le sol est couvert de machines à écrire et de cendriers. Dans un coin il y a une antique presse à imprimer par miméographie. Et partout, absolument partout, des livres : Alexis de Tocqueville et Václav Havel. Démocratie, philosophie, logique et éthique. On se croirait à la bibliothèque d'Oxford, mais là les ouvrages, cornés, biffés et surlignés sont entassés pêle-mêle sur dix épaisseurs dans cette cabane au milieu de la jungle.

Je fais la connaissance de Ko Moe Thee, un combattant rebelle. Il est assis en tailleur sur sa natte, une cigarette au clou de girofle à la bouche, et un chat endormi sur ses cuisses. Je rencontre aussi Ko Ma, un ancien prisonnier politique. Il a les joues creusées et me montre des photos de son épouse. Il en a toute une collection. Elle est morte en prison, enceinte de

son fils. Chaque histoire est violente. Mais combattre un mal aussi puissant a quelque chose d'électrisant. Je reviens la semaine suivante. Et la semaine d'après encore. Finalement, j'y passe quasiment tous mes après-midi, à plier les feuilles du journal ou à chercher des passages intéressants dans les livres.

Min Zin m'emmène chaque fois, à l'aller comme au retour, et en chemin, on s'arrête pour voir des militants ou déposer des liasses de la dernière édition. Il ne me met plus le bandeau, mais je continue de m'agripper à lui quand la route est trop mauvaise. Un jour, il glisse sa main dans la mienne.

Ce contact me fait plus d'effet que tous les pelotages au lycée. C'est à la fois tendre et érotique, profond et interdit. Il se présentera aux élections un jour. C'est évident. Il veut rendre la démocratie à la Birmanie et assurer un avenir meilleur à son peuple. Une liaison avec une Américaine ne fait pas partie de son plan de carrière. Mais son baiser est doux sous la pluie, à l'entrée du camp, alors que l'eau ruisselle sur nos cheveux.

— On se voit demain ? demande-t-il.

Et j'acquiesce.

À la cabane, on ne se touche jamais. La journée, nous travaillons avec les autres. Mais au crépuscule, sa main s'attarde dans la mienne alors que nous marchons dans la jungle. Un baiser par soir. C'est notre ration.

Quelques mois après mon arrivée dans le groupe, Min Zin et Ko Moe Thee rassemblent tout le monde. Il y a des manifestations en vue : c'est pour le 9/9/99. Un rappel du massacre du 8/8/88. Depuis des semaines, nous avons marqué la date sur des billets de banque birmans, en utilisant des pommes de terre en guise de tampon encreur, puis nous faisons passer les billets sur les marchés frontaliers pour diffuser discrètement la nouvelle. Aujourd'hui Ko Moe Thee s'inquiète : et si les militaires tirent à nouveau sur la foule ? En 1988, il n'y avait eu aucun journaliste pour témoigner de la tuerie. Aucune photo choc comme à Tiananmen. Si ça tourne mal, dit-il, il faut que le reste du monde soit au courant. Il faut quelqu'un là-bas, sur place. Un témoin.

Min Zin me regarde. Il sait que je veux y aller. Il m'implore de ne pas le faire, mais veut me signifier qu'il est également fier de moi. Il y a tout ça dans son regard. Les autres perçoivent notre discussion silencieuse et, sans autre préambule, Ko Moe Thee me demande :

— Et le visa ? Comment comptes-tu t'en procurer un ?

C'est une bonne question. L'ambassade de Birmanie en Thaïlande a cessé de délivrer des visas d'étudiants et de tourisme suite aux sanctions internationales contre le pays. Mais la junte a besoin d'argent, et obtenir un visa d'affaires est encore possible si on peut prouver l'existence d'un travail légal. Ko Moe Thee esquisse un sourire.

— Aurais-tu un travail à Rangoon ? Un travail dont tu ne nous aurais pas parlé ?

— Non. Mais je connais peut-être quelqu'un qui en a un.

Daryl est un Anglais d'une trentaine d'années, réalisateur de films à ses heures. J'ai fait sa connaissance à une conférence pour la liberté en Birmanie quand j'effectuais des recherches pour mon exposé au lycée. Il travaille pour une banque d'investissement nippone qui fait des affaires en Birmanie. Il m'a expliqué que, faute de plan B, il ne peut démissionner, mais il déteste l'idée d'enrichir les généraux birmans. Alors il fait des films pour le mouvement démocratique en Birmanie. Une façon d'expier ses péchés. Nous n'avons parlé qu'une petite heure. Et cela date de plus d'un an. Mais cela vaut le coup d'essayer.

Min Zin me conduit à une cabine téléphonique à Mae Sot, une petite ville à la lisière de la jungle. J'appelle Daryl en PCV. Contre toute attente, il accepte de payer la communication.

— Ça vous dirait de prendre deux semaines de congé avec moi ? lui dis-je après lui avoir rappelé qui j'étais. Vous me rejoignez en Thaïlande et vous faites semblant d'être mon mari pour que nous puissions entrer en Birmanie grâce à votre visa affaires. Une fois là-bas, on filme la junte en action. Vous êtes partant ?

Montrant encore une fois sa grandeur d'âme, Daryl accepte.

Avec tous les autres à la cabane, nous préparons des sacoches spéciales pour pouvoir filmer quand on sera à vélo et achetons un tas de stylos Bic que nous pourrons démonter pour y cacher les bandes. Nous récupérons Daryl à l'aéroport de Bangkok et filons aussitôt à Khao San Road où, pour quelques dollars, on peut s'acheter n'importe quels faux papiers. Nous récupérons un certificat de mariage et allons à l'ambassade de Birmanie demander un visa. Au bureau, nous faisons semblant de nous disputer.

— Tu vas passer notre lune de miel à travailler ! Bravo !

— Il faut bien payer les factures !

L’employé nous regarde tour à tour, puis il paraît soudain très las.

— Allez à l’autre guichet, marmonne-t-il, en tamponnant notre formulaire. Demande acceptée.

Min Zin nous met dans l’avion le 1er septembre. Toute la souffrance qu’il a endurée là-bas lui revient. Je le vois dans ses yeux. Nous faisons nos adieux publics, mais je sens sa main qui presse discrètement mon dos.

— L’ABC Café, tu te souviendras ? insiste-t-il. Si ça tourne mal, passe aux toilettes de l’ABC Café.

Daryl et moi prenons place dans l’avion. Je suis la seule femme à bord, et la seule Occidentale, à l’exception de Daryl. Le steward nous observe du bout de l’allée. Je pense à mon amoureux, le vrai, et feuillette un magazine sans le lire.

Lorsque les portes de l’appareil s’ouvrent une heure plus tard, le premier choc, c’est l’odeur. Une odeur rance et humide. Comme une mise en garde, comme si quelque chose en décomposition se trouvait sous la surface. Ça nous prend à la gorge dès notre descente d’avion, et nous suit quand nous nous dirigeons vers le terminal, flanqués par les gardes en tenue militaire. Brusquement, je prends conscience que ma mère ignore où je suis. Que personne ne le sait sauf Min Zin et les gars de *L’Irrawaddy*, qui fument leurs cigarettes au cœur de la jungle. Je saisis la main de Daryl.

Les bureaux des douanes sont dans le même bâtiment – des pupitres couverts de registres, plus épais que des bibles, où figurent les noms de tous les gens qui sont déjà entrés dans le pays.

L’odeur de pourriture est toujours là.

— Comme ça, vous êtes mariés ? s’enquiert le soldat quand arrive notre tour.

D’un coup, je me rends compte que je ne sais quasiment rien de Daryl.

— Oui, réponds-je en déposant un petit baiser sur la joue de mon faux mari.

Le militaire fronce les sourcils. Il a dans les mains nos passeports, ouverts à la page des visas. Il sort un stylo à plume et consigne nos noms dans le registre, et autres informations qu’il écrit en caractères birmans, des arabesques indéchiffrables. La pointe d’acier crisse sur la page. Au guichet

voisin, un homme d’affaires remet son passeport à un autre soldat. J’aperçois une liasse de billets glissée à l’intérieur.

— Restez avec votre guide, déclare notre douanier.

Nous acquiesçons. Daryl tend la main pour récupérer nos documents d’identité.

— On vous les rendra quand vous partirez, annonce le militaire en glissant nos précieux talismans dans une chemise à sa droite.

Nous sommes déconcertés : nous voilà devenus des « sans-papiers ».

— À moins que vous ne décidiez de repartir tout de suite, ajoute le douanier.

— Non, non, pas de problème. Merci, dis-je. Comme ça, ils seront en sécurité. Cela nous fera un souci de moins, pas vrai, chéri ?

Tandis que nous rejoignons le grand hall, parsemé de vieux pèse-bagages et de cendriers, Daryl s’inquiète :

— On aurait dû demander un reçu.

— Et on l’aurait montré à qui ? réponds-je en riant.

Un homme se dirige vers nous. C’est un Birman. Il me fait penser à un centaure. Pour la moitié supérieure, il arbore une veste et une chemise à l’occidentale, et pour la partie inférieure, il est habillé à l’orientale, avec un longhi drapé qui lui descend jusqu’aux sandales. Il se présente. Il sera notre guide – autrement dit, notre surveillant.

Nous passons les portes coulissantes et suivons notre guide jusqu’à une voiture. À l’arrière, des rideaux occultent toutes les fenêtres. Ce que nous apercevons de la ville par-delà le pare-brise, c’est une rue encombrée de cyclomoteurs et de camions de l’armée. Un grand panneau rouge délivre son message :

LA VOLONTÉ DU PEUPLE :

- S’opposer à ceux qui se laissent influencer par la propagande extérieure et sèment des pensées négatives.
- S’opposer à ceux qui veulent mettre en péril la stabilité de l’État.
- S’opposer aux pays étrangers qui interfèrent dans les affaires intérieures de l’État.

• Détruire toutes les forces d’opposition intérieures ou extérieures qui sont notre ennemi commun.

Partout, sur les trottoirs, sous les auvents de tôles ondulées, il y a des enfants. Ils se cachent derrière leurs parents, derrière les portes et les rideaux des fenêtres. Ils ressemblent à des petits faons apeurés, qui regardent passer les chasseurs.

Nous arrivons à l’Hôtel d’État. Notre guide nous indique notre chambre. Du teck sculpté, un jeté de lit cousu de fils dorés. C’est à ça que ressemblent les maisons des généraux, dans ce pays où le riz manque ? Et toujours cette odeur, de moisi, de cave. L’odeur de la décadence.

Tout en nous comportant en vrais touristes, nous espérons secrètement que les manifestants vont envahir les rues le 9 septembre. Nous visitons la pagode Shwedagon où, dit-on, sont conservés huit cheveux de Bouddha. C’est d’ici que Daw Suu s’est adressée aux manifestants avant que ceux-ci ne soient fauchés par les balles de l’armée. J’observe les moines allumer de l’encens dans leurs robes safran. Le temps semble s’écouler autrement ici. Le 8 août 1988, ce lieu était envahi de clameurs. La cacophonie d’étudiants fanfaronnant, vibrant de jeunesse et d’espoir. Deux semaines plus tard, la liesse s’était muée en pleurs. Des milliers de familles brûlaient leurs morts. Deux semaines plus tard encore, le silence était tombé sur ces mêmes pierres vénérables, et la pagode était cernée par les 4 × 4 et les camions de soldats. Les véhicules du Conseil d’État pour la restauration de la loi et de l’ordre. Le SLORC, comme on l’appelle à l’international. Ce nom m’évoque le Jabberwock, la créature sanguinaire de Lewis Carroll. Le SLORC et le Jabberwock, deux monstres surréalistes, sauf que l’un est bien réel. Et ici, sur cette esplanade, il a sorti ses griffes.

Les moines sont assis en tailleur, le dos bien droit, apparemment insensibles aux échos de bruits et de fureur du passé, et s’abreuvent à une source que le SLORC ne pourra jamais tarir. Leurs visages restent hermétiques au vacarme des convois de l’armée. Et je connais leur secret, du moins en partie. À la manière d’un parfum qui ravive les images du passé, mes après-midi dans la nef de la cathédrale me reviennent en mémoire, quand je trouvais la paix sous la lumière mordorée des vitraux.

Le soir, de retour à notre hôtel, ce sentiment m’habite encore. Les dalles au sol sont recouvertes d’une pellicule de crasse. Dans un coin, sous le lavabo, une araignée dévore un mille-pattes. Ce n’est pas un endroit où l’on

pourrait s’attendre à trouver Dieu. Et pourtant, cela m’apparaît telle une évidence, irrépressible : Il est là.

Daryl revient d’une expédition à la réception.

— Notre aimable chaperon demande si on veut aller dîner quelque part en ville.

Plus ça va, plus j’apprécie Daryl. Il est drôle, honnête, et courageux. Le monde ne compte pas beaucoup de financiers qui, pour compenser les choix immoraux de leurs employeurs, entreprennent une quête personnelle animée par le sens de l’équité et l’amour de son prochain.

— Si c’est proposé gentiment…, réponds-je. À l’ABC Café ?

Il esquisse un sourire.

— Évidemment !

J’ai hâte de laisser un mot pour Min Zin. Nous sommes ici pour quelques jours et il est temps de vérifier si le système de communication fonctionne.

L’ABC Café se trouve sur Maha Bandula Street, à quelques pâtés de maisons de la pagode Sule et du fameux Traders Hotel, où les militaires birmans rencontrent les narcotrafiquants chinois, en s’envoyant des singapore sling. Le restaurant a des airs de saloon du Far West. Tout de suite, je m’y sens bien.

Aussitôt, je préviens Daryl :

— Je vais aux toilettes.

Il hoche la tête et s’avance dans la salle pour nous trouver une table. Aux dires de Min Zin, il faut laisser nos messages dans la cuve de toilettes. Je tire une feuille de papier hygiénique et écris quelques lignes – rien d’important ni de révélateur si d’aventure le message est intercepté. Juste pour confirmer que nous sommes bien arrivés et demander un accusé de réception pour m’assurer que le réseau fonctionne toujours. Mais mes inquiétudes sont inutiles. Lorsque je soulève le couvercle de faïence, je trouve, scotché à la paroi, un mot, avec une fleur d’amaryllis dessinée dessus. Je l’ouvre et lis :

« Les frites sont excellentes ! »

C’est comme de la téléportation, avoir Min Zin ici avec moi, à travers les jolies courbes de son écriture. Son humour. Jamais, il ne se prend au sérieux. Même au milieu d’une révolution.

Nous commandons des frites, comme conseillé. Elles arrivent, accompagnées de baguettes et d'une sauce épicée. Le serveur nous regarde tour à tour.

— Soyez les bienvenus, dit-il.

Et pour la première fois depuis que nous avons atterri, je sais que nous le sommes vraiment. J'imagine Min Zin ici, à l'abri avec ses camarades de lutte. Son grenier – sa cachette pendant toutes ces années – se trouve à quelques rues de là. Une fois condamné à la clandestinité, ça devait être rassurant pour lui de savoir son QG si proche.

Nous mangeons tranquillement, ignorant notre guide-espion qui passe régulièrement la tête à la porte pour vérifier que nous ne lui avons pas faussé compagnie. Une chanteuse monte sur scène et se met à brailler « Take Me Home, Country Roads ». Sans que je sache vraiment pourquoi, les larmes me montent aux yeux. Aucun endroit au monde ne m'a paru aussi isolé et étouffant que cette ville tenue en otage par les militaires.

Des petits groupes chuchotent aux tables voisines. La musique couvre leurs conversations interdites. Daryl les observe, comme moi. Évidemment, nous nous posons les mêmes questions : discutent-ils de la manifestation à venir du 9 septembre ? Et seront-ils encore en vie le 10 pour en parler ?

Nous quittons les lumières du restaurant pour retrouver l'obscurité des rues de Rangoon. Nous montons dans la voiture de notre chaperon et rentrons à l'hôtel.

Je passe mon doigt sur le miroir de la coiffeuse, feignant de vouloir me recoiffer. Min Zin m'a prévenue que s'il n'y a pas d'espace entre mon ongle et son reflet, c'est qu'il s'agit d'une glace sans tain. Celui-ci me semble être un miroir normal. Mais je me tourne vers Daryl avec une pointe de malice.

— Je suppose qu'ils s'attendent à ce qu'on s'envoie en l'air. Nous sommes de jeunes mariés, non ?

Daryl lâche un rire.

— Pas même en rêve, ma petite ! lance-t-il en me jetant un oreiller à la figure.

Je suis soulagée d'avoir abordé le sujet. Nous allons devoir passer plusieurs nuits dans ce lit. Maintenant que l'abcès est crevé, j'enfile mon pyjama et m'endors au côté de Daryl. Il sera le gardien de mes nuits.

Nous devons quitter la capitale avant les manifestations pour ne pas éveiller les soupçons quant aux véritables raisons de notre séjour ici. Les touristes vont souvent visiter Mandalay au nord, célèbre pour son ancienne forteresse avant que la junte n'en interdise l'accès, sauf aux privilégiés qui ont un visa d'affaires. Ce sera la diversion parfaite. Le lendemain matin, donc, nous montons dans un train pour une nuit de voyage jusqu'à ces vieilles pierres rouges.

Nous achetons des places pour un compartiment couchettes, où les fauteuils sont censés glisser sur des rails coulissants pour se transformer en couchage. Nos sièges se révèlent cassés, coincés à jamais en position assise. Mais avant même que les toits de Rangoon ne disparaissent de notre vue, notre gardien s'endort, calé entre le dossier et la fenêtre. C'est la première fois que j'ai l'occasion d'étudier vraiment son visage. Il paraît fatigué, même dans son sommeil. Qui est-il ? Quelle est sa famille ? Quels sont ses démons, les choix qu'il a dû faire et qui le hantent la nuit ? Ma rancœur à son égard diminue. Et moi, me serais-je insurgée contre les militaires dans mon propre pays ? Ou aurais-je opté pour la survie, une fois convaincue que résister signifiait la mort ou des horreurs pires encore pour ma mère, mes sœurs, mon père et mon frère ? Dans la pénombre de ce wagon, je m'aperçois que je n'ai pas la réponse. Nous sommes pleins de certitudes quand on connaît la liberté, et qu'on peut la respirer à pleins poumons, mais c'est une autre affaire ici, dans cette atmosphère suffocante. Comment être sûr qu'on aurait tous pris les armes ? Au début, peut-être, quand la victoire paraît possible et que notre seule vie est en jeu. Mais une fois que les serres de la bête se referment sur la gorge de nos proches ? Comment savoir ? Et dans la touffeur du train, je perçois le désespoir de notre guide, qui a dû choisir entre la mort ou l'esclavage.

La fenêtre est aussi noire que si on l'avait badigeonnée de goudron. Le train roule en direction du nord, mais seules les secousses dans nos sièges l'indiquent. Dehors, il n'y a aucune lumière, pas même de quoi sentir les ombres défiler.

— Voilà la modernité selon le SLORC ! lance Daryl.

Mais ni l'un ni l'autre ne rions. Les ténèbres nimbent ce pays, un trou noir sur les cartes, privé d'électricité par les généraux qui boivent de grands crus sous les lustres du Traders Hotel. Heure après heure, nous contemplons l'obscurité derrière nos reflets dans la vitre. Kilomètres après kilomètres,

nous imaginons derrière ce néant noir les enfants terminant leurs devoirs, les mères faisant la cuisine.

Nous nous réveillons baignés par les rayons du soleil. Des enfants jouent en bordure de rails. Les mères proposent de la nourriture aux fenêtres des wagons. Des plats cuisinés, des brochettes d'insectes. Des jus de fruits dans des sachets en plastique noués et percés d'une paille. Une petite fille, plus âgée que les autres, peut-être onze ou douze ans, s'occupe de ses petits frères et sœurs. J'ai l'impression qu'elle leur raconte une histoire. Je la regarde jusqu'à ce qu'elle disparaisse de ma vue. Cette adolescente est une lueur d'espoir. Le premier signe d'un avenir possible depuis notre arrivée.

Sur l'autre voie, un train passe. Un wagon plat est arrimé devant la locomotive en guise de pare-mines, pour éviter que tout le convoi déraille au cas où l'une exploserait. Sur la plateforme, il y a des gens. Des familles. Des parents serrant leurs enfants et leurs bagages. Prêts à braver la mort pour échapper à la guerre civile au nord. Où la junte continue de mener des combats contre cinq ou six minorités ethniques qui résistent encore. Ils ont incendié des villages, empoisonné des rizières.

Bientôt, la gare de Mandalay émerge des fumées de la ville : encore un patchwork de pagodes et de brique blanches, comme à l'approche de Rangoon. Encore de la rouille et de la suie partout. Pourtant, alors que les passagers descendent des wagons dans la brume du matin, il règne une nouvelle sérénité sur ce quai. Je me demande s'ils savent, ici, ce qui va se passer au sud, s'ils vont prendre le risque d'un nouveau massacre comme en 1988 lorsque le fleuve charriait du sang.

6.

Mandalay est conforme aux poèmes de Kipling, sauf que cette fois les colons sont birmans et conduisent des chars. Les bâtiments ont gardé leur indifférence impériale. Aujourd'hui, ces constructions abritent les bureaux de la junte, qui ne se soucie pas plus des besoins du peuple que les Anglais. Il fait plus frais ici qu'à Rangoon, mais l'odeur nauséeuse est la même. L'air rance d'un pays mis aux fers. Les rues sont encombrées de barbelés, disposés en gros boudins autour des barrières rouges et noires.

Cette fois, notre hôtel se trouve au centre-ville. Notre chambre est un bon poste pour observer les gens dans la rue, qui vont et viennent sans se douter qu'il y a des intrus au-dessus de leurs têtes. Les fourneaux brûlent de l'aube au soir, crachant des fumées de charbon qui dérivent vers nous en nappes noires. Sur les marches de la tour de l'horloge, solitaire au milieu de son rond-point, les enfants regardent passer les convois de soldats. En face, se dresse l'université, déserte. Tous les campus ont été fermés après le soulèvement de 1988. Une nation privée de toute une génération de médecins et d'avocats, parce que les généraux ont peur de leur jeunesse rebelle.

Pendant les jours suivants, nous suivons sagement notre guide qui nous emmène faire le tour des lieux touristiques. Nous attendons le bon moment pour rentrer à Rangoon pour voir, nous l'espérons, les manifestants fracasser définitivement cette chape de plomb. La veille de notre retour, notre guide nous fait monter dans un petit bateau pour traverser l'Irrawaddy, le fleuve qui a donné son nom au journal d'opposition de Min Zin.

— Une petite excursion, annonce-t-il.

Daryl et moi échangeons un regard. Une excursion ? Où ça ? Au fond de l'eau ? Cette virée n'est pas au programme, et dans cette société lugubre digne de *1984*, la disparition de deux jeunes mariés occidentaux pourrait être une éventualité plausible. Ce ne serait pas la première fois que des activistes se volatilisent pendant un voyage organisé par l'État. L'un d'eux a été retrouvé mort dans les geôles de Rangoon, et il ne doit pas être le seul. Ce bateau, toutefois, paraît bien inoffensif. Nous n'avons pas d'autre choix que de monter à bord, et de rester vigilants.

Il s'agit d'une embarcation traditionnelle, avec de la place pour trois ou quatre passagers, pilotée par un seul homme muni d'une perche. Nous quittons la berge. L'homme remonte le courant, son visage est serein et impassible sous le soleil. Sur ce petit îlot flottant, pourtant à bonne distance des rives, la présence de la junte est encore prégnante et personne ne parle à bord. La perche, avec régularité et douceur, crève la surface, en émettant de petits bruits d'eau. Nous dépassons un pêcheur qui chantonne. Notre guide rompt le silence seulement lorsque le pilote pousse sur sa gaule pour faire obliquer sa barque vers la berge.

— Village traditionnel ! explique-t-il en prenant pied sur le ponton.

Au-dessus de nous, des personnes en tenue traditionnelle nous attendent, alignées comme des figurants à la parade. J'ai l'impression de me retrouver dans le parc Epcot de Disney que j'ai visité enfant, avec ses décors de pacotille censés représenter diverses nations du monde. Derrière ces gens, un faux village de carte postale. Aucune trace d'activité quotidienne, pas de bétail, pas de détritus, juste une table couverte de victuailles. Dans un autre pays, cela aurait été une reconstitution risible pour touristes. Mais ici, la connotation est plus sombre. À quelques centaines de kilomètres, commence la piste funeste des villages incendiés qui ressemblaient autrefois à celui-ci, avant que l'armée ne vienne écraser les ethnies rebelles. Les peuples Karen, Kachin, Karenni, Shan. D'anciennes tribus qui ont refusé le joug du SLORC et qui l'ont payé cher. Les militaires leur ont tout pris. Maisons, femmes et enfants. Les toits de chaume devant nous sont les fantômes de ceux que les soldats ont brûlés. Les bols de riz sont des stèles en mémoire des rizières lardées de mines antipersonnel. Le silence est le rappel des enfants arrachés à leurs foyers – les filles kidnappées pour le « confort » des troupes, les garçons enrôlés pour se battre et tuer. Cette réplique intacte est fidèle dans tous les détails, hormis un seul : les habitants

sourient. Comme dans les images de propagande de la Corée du Nord. Et aujourd'hui, la duperie nous est destinée.

Nous nous attablons tandis que le guide énumère les plats. Qui sont ces gens ? Où vivent-ils ? À quel moment retirent-ils leurs costumes et rentrent-ils chez eux ? Les femmes me regardent, mais baissent la tête quand je lève les yeux vers elles. Leurs joues sont couvertes de thanaka, une pâte faite à partir d'écorce d'arbre pour protéger la peau du soleil. Elles en ont toutes, chacune avec des motifs différents. Des points, des cercles, des spirales. Un langage visuel tracé sur leurs visages. À Mandalay comme à Rangoon, les gens mettent du thanaka. C'est le seul élément de ce village qui paraisse réel, la seule relique de leur véritable personne. Mais, comme un signe du destin, les décorations sur la femme en face de moi se détachent de sa peau.

Sur le chemin du retour, le batelier remarque le soleil sur ma figure. Il sort un peu de thanaka, s'agenouille devant moi, en dépose une portion en travers de mon front, et se sert de l'excédent pour me protéger le nez et dessiner des arabesques sur mes joues. Ça ressemble à un rite initiatique, un onguent magique, une cérémonie de bienvenue. Le guide le laisse terminer tandis que le fleuve baigné de lumière nous ramène vers Mandalay.

*

Le lendemain matin, nous sommes dans le train pour Rangoon, la même ligne de chemin de fer, et je me demande si des familles sont installées sur le wagon de tête, devant notre locomotive, priant pour qu'il n'y ait aucune mine sur les voies. Demain, nous serons le 9, le jour J, le jour où les étudiants vont se lever et marcher.

Nous voulons dîner à l'ABC Café pour prendre la température. Mais à notre arrivée, les portes saloon sont bloquées et un écriteau annonce « fermé ». Nous rentrons à notre hôtel par des rues aussi vides que nos estomacs. Ce n'est pas encore l'heure du couvre-feu, mais la ville est plus sombre que de coutume. Aux fenêtres des maisons, les rideaux sont tirés. Des soldats déchargent des barrières des camions, alors que les allées qu'ils bloquent sont déjà désertes.

— Ils savent ! me souffle Daryl à l'oreille alors que nous descendons de la voiture pour rejoindre notre chambre.

Nous mangeons un sachet de crackers rassis et nous nous endormons en silence.

Le lendemain matin, les rues sont toujours barrées, mais quand notre guide nous ramène en ville à midi pour déjeuner, les trottoirs ont retrouvé leur activité ordinaire et l'ABC Café, quoique vide et silencieux, a rouvert. J'oblique tout de suite vers les toilettes.

« C'est terminé avant d'avoir commencé ! » m'informe le message dans la cuve. Des centaines d'arrestations hier. Une frappe préventive. Efficace. » Ce n'est pas l'écriture de Min Zin, mais le ton et la familiarité me rassurent. Cette missive est écrite par un ami. « Ton voyage peut être encore utile. ASSK veut te voir. Une voiture passera te prendre le 15 à l'aube. » ASSK, c'est Aung San Suu Kyi, et le 15, c'est dans six jours. Une éternité ! Je replie le mot et le remets à sa place pour que Daryl puisse le lire quand je nous commanderai des frites.

Nous sommes venus rendre compte de la façon dont la junte traite les dissidents. Mais comment montrer la répression d'une révolution quand elle a été écrasée dans l'œuf ? Il n'y a rien à filmer, rien à enregistrer hormis le silence.

*

L'aurore du 15 septembre pare de reflets dorés le lac Kandagwy sur sa rive orientale. Nous attendons devant notre hôtel, conformément aux instructions trouvées dans les toilettes. À 5 heures, notre guide-gardien n'est pas là. Il est trop tôt. Ni Daryl ni moi ne savons qui doit venir nous chercher.

— Peut-être ont-ils été arrêtés aussi ? dis-je en contemplant la rue toujours déserte. Peut-être que le SLORC est au courant pour nous, comme il l'était pour le mouvement ?

Cette seule idée me fait frissonner. Mais une voiture émerge de la poussière et stoppe devant nous. Au moment où nous montons, je vois le directeur de l'hôtel décrocher son téléphone.

Nous faisons l'inventaire. Nous avons nos caméras et les stylos Bic pour cacher le film. Nous avons nos carnets avec nos pense-bêtes cryptiques pour les questions que nous voulons poser. Nous avons nos outils de

reporter. Mais c’est tout. Nos passeports sont toujours à l’aéroport. Nos bagages dans notre chambre. C’est terrifiant de défier la loi dans un régime voyou, sans aucune protection, à l’exception de nos caméras et nos stylos. Pourtant, nous sommes bel et bien dans cette voiture. Nous avons franchi le Rubicon. C’est le saut dans l’inconnu. Il n’y a plus de marche arrière possible.

La rencontre a lieu au siège du parti de Suu Kyi, le seul endroit où elle est autorisée à se rendre. Comment imaginer que cette façade anodine de brique rouge abrite le cœur de la résistance birmane ? Seul le drapeau, avec sa silhouette de paon, trahit la véritable activité au sein de ce bâtiment. Le paon combattant, symbole de la démocratie birmane : un oiseau doré, plein de colère, sur un fond rouge, sa patte griffue levée, prêt au combat. L’étendard est suspendu aux fenêtres du premier étage, juste en face du poste d’observation de l’armée, telle la cape du matador excitant son taureau.

Mais, apparemment, les soldats dorment encore. Il n’y a aucun mouvement chez eux quand nous arrivons. Leurs poêles à charbon sont éteints. Notre voiture se gare dans une allée et nous sortons dans le jour naissant. L’odeur de moisi est là, mais une brise brasse la touffeur.

— Par ici, annonce notre chauffeur en indiquant une porte sur le côté.

Derrière nous, la rue est toujours aussi calme. Nous ne sommes guère habitués à parcourir cette ville sans notre chaperon. Et c’est moins confortable que je ne l’imaginais. Lorsque notre guide nous accompagne, la menace a une forme définie. Sans lui, elle devient nébuleuse, omnipotente et insaisissable ; elle est tapie dans l’ombre, sous les porches, dans tous les recoins.

En arrivant devant la porte, je tourne la poignée et le battant s’ouvre. Les serrures ne sont là que pour la forme. Du pur décor, comme le reste. Les soldats peuvent aller et venir ici à leur guise. Je suis admirative. Le parti de Suu Kyi n’entre pas dans ce petit jeu des faux-semblants.

Le rez-de-chaussée est un vaste espace sans meuble, donnant sur un balcon bringuebalant. Au mur, une photo de Suu Kyi, à ce même balcon, s’adressant à un groupe de journalistes. Mais aujourd’hui, il n’y a que Daryl et moi.

— Je vous en prie, dit notre chauffeur en montrant l’escalier.

À l’étage, nous débouchons sur un étroit couloir. L’homme nous conduit à une autre porte. Il frappe. Une seconde plus tard, celle-ci s’ouvre.

Elle est plus petite que je ne l’imaginais. Et n’a ni escorte, ni gardes. Elle se tient sur le seuil de bois. Sa main dans la mienne est comme celle d’un enfant.

— Je vous en prie, entrez.

Elle a un accent anglais, avec ce phrasé un peu suranné du Raj, tel qu’on l’enseigne encore dans les écoles privées de Bombay. Sa posture est hiératique, tout chez elle est mesuré, discipliné, contrôlé, à l’instar des soldats qui la surveillent de l’autre côté de la rue. Elle a des fleurs dans ses cheveux, comme sur la photo que j’avais dans ma chambre de lycéenne. Et comme sur cette photo, elle a un regard d’acier. Elle est là, en chair et en os, et derrière cette apparente inflexibilité, je discerne l’amour.

— Je vous remercie infiniment de nous recevoir, articule Daryl.

— Les amis de Min Zin sont mes amis.

Elle sourit, et c’est toute la pièce qui s’éclaire.

Nous nous asseyons à la longue table et préparons notre matériel. Je remarque les barreaux aux fenêtres.

— Si vous parvenez à sortir d’ici cette interview, dit-elle, demandez aux médias de la diffuser en Birmanie sur ondes courtes, comme ça les militaires ne pourront pas la bloquer. Nous avons gagné les élections voilà près de dix ans, mais il m’est toujours impossible de m’adresser aux gens hors de Rangoon.

Pendant l’heure qui suit, elle parle d’économie, de droits de l’homme, s’insurge contre l’épuration ethnique qui est en cours. Elle condamne le travail forcé sur les gazoducs de l’État et le commerce de la drogue qui enrichit les élites. Des années plus tard, on lui reprochera d’avoir abandonné ces mêmes minorités ethniques, mais dans cette pièce, à cet instant, sa détermination est ardente, absolue.

Elle explique que la Birmanie était autrefois le bol de riz de l’Asie, avant que Ne Win, le chef de la junte, ne décide que neuf était son nombre fétiche. Du jour au lendemain, il a mis fin au cours légal de tous les billets qui ne sont pas divisibles par neuf. Sans système bancaire, les familles gardaient leurs économies en coupure de cent kyats chez eux. La richesse

de la Birmanie est donc partie en fumée. Après avoir été l'un des pays les plus prospères de l'Asie du Sud-Est, la Birmanie s'est retrouvée en queue de peloton.

Ne Win avait l'habitude de prendre des bains de sang de dauphin pour rester jeune et écoutait scrupuleusement les conseils de ses devins. Une nuit, il a ordonné la fermeture de la plus grande route de Rangoon pour pouvoir traverser un pont en marchant à reculons, habillé en empereur. En coulisses, il assurait son pouvoir en versant aux généraux des millions de dollars via des comptes en Suisse, grâce aux profits dégagés avec les camps de travail et le trafic de drogue.

Quand les étudiants se sont révoltés contre le pillage de leur pays, Ne Win a ordonné à ces mêmes généraux de tirer sur la foule, de Rangoon à Mandalay. C'était le fameux soulèvement des quatre 8, quand Suu Kyi a repris, après son père, le flambeau de la contestation et que Min Zin a dû aller se cacher dans un grenier. Il y a eu des milliers de morts et Suu Kyi a été assignée à résidence. Onze années plus tard, elle n'a toujours pas le droit de quitter sa maison, sauf pour se rendre dans ce bâtiment, le siège de son parti, surveillé par un bataillon de soldats de l'autre côté de la rue.

Avant de clore l'interview, elle évoque les villageois réduits en esclavage, obligés de travailler sur les gazoducs qui font la fortune de la junte. Des avocats américains – qui ont retrouvé une loi datant d'un siècle, autorisant les États-Unis à poursuivre les pirates pour leurs crimes, même hors de leurs eaux territoriales – pensent pouvoir attaquer sur cette base la compagnie pétrolière californienne à qui appartient le gazoduc. Et peut-être les généraux aussi. Ils vont porter l'affaire devant la Cour suprême et tenter de défendre ainsi les villageois birmans depuis l'autre extrémité du monde.

Je suis sous le charme, à écouter ce petit bout de femme m'expliquer les voies de la non-violence et la toute-puissance de la justice qui pourrait mettre à genoux ces brutes de militaires. Mais, pour le moment, elle est encore en résidence surveillée. La junte est toujours debout.

Pour que sa parole soit entendue au-delà de ces murs, il nous faut cacher les bandes. Pendant que nous démontons nos cassettes, Suu Kyi nous parle de son mari, Michael, un professeur d'Oxford, expert du Tibet, mort du cancer il y a quelques mois. Désormais, ses deux garçons, encore à l'école, sont sans parents. Les militaires sont prêts à la laisser quitter la Birmanie si elle le souhaite. Elle aurait pu se rendre au chevet de son mari mourant. Elle

pourrait aujourd’hui encore rejoindre ses enfants endeuillés. Mais si elle quitte le pays, elle ne pourra plus jamais y revenir. J’imagine ses fils dans la paisible campagne anglaise, découpant des articles de presse sur leur mère pour compenser le manque. Sont-ils fiers ou en colère contre elle ? Je songe à mon propre père en Russie, et à son siège vide lors la remise de mon diplôme.

Une fois les bandes sorties de leurs boîtiers de plastique, je commence à les enrouler à l’intérieur des stylos Bic. Suu Kyi pose sa main sur la mienne.

— C’est parfait comme appât, dit-elle. Les miettes qu’il faut qu’ils trouvent pour croire qu’ils ont récupéré le tout.

Puis d’une voix douce et affectueuse, elle ajoute :

— Mais pour la partie importante, ce que vous voulez vraiment sauvegarder, la nature vous a donné une cachette bien meilleure.

Elle roule la bande où est enregistrée l’interview jusqu’à en faire un cylindre plus petit qu’un tampon et l’enferme dans un sachet de plastique.

— Les toilettes sont au bout du couloir à gauche.

Lorsque nous sortons du bâtiment, un quart d’heure plus tard, les soldats sont réveillés et à leur poste dans leur guérite. Nous entendons le cliquetis d’un appareil photo immortalisant notre départ. Daryl, comme moi, fait mine de n’avoir rien remarqué. Nous marchons vers la grande rue, là où Suu Kyi nous a dit qu’on pourrait trouver un taxi si les militaires nous laissent partir.

L’enregistrement caché en moi contient bien plus que de simples considérations sur l’économie et la guerre civile. Ce que nous transportons c’est un cri de ralliement au peuple birman, une exhortation à ne pas renoncer, un appel à la révolte. Ce sont les paroles les plus séditieuses que Suu Kyi a prononcées depuis longtemps, parce qu’il y a eu toutes ces arrestations préventives la semaine dernière. Et maintenant, ce message doit être délivré. C’est notre mission.

— Il y a un taxi, me prévient Daryl.

Mais nous n’avons pas le temps de le rejoindre. Un pick-up de l’armée s’immobilise à notre hauteur.

— Montez ! nous ordonne un soldat, mitraillette au poing.

Min Zin nous avait prévenus. Si les militaires nous arrêtent, nous devons nous montrer dociles et coopératifs. Pas de résistance, pas de juste courroux.

— Votre victoire sera de sortir du pays, si possible avec le film, a-t-il expliqué. C'est la priorité. Ne faites rien qui pourrait compromettre cette issue, même s'il est très tentant de leur cracher dessus.

Nous montons à l'arrière du véhicule et les soldats referment la bâche sur nous. Je sens mon sang pulser jusqu'au bout de mes doigts et le temps ralentit brusquement, comme juste avant un accident de voiture.

Même si nous sommes seuls à l'arrière, par réflexe, nous ne disons rien. J'essaie de compter les virages, mais au bout d'un moment, j'abandonne.

Quand le voyage prend fin et que le chauffeur coupe le moteur, nous percevons encore la rumeur de la circulation. Ils ne nous ont pas emmenés très loin. Du moins pas assez pour que ce soit la prison Insein, ou un autre centre de détention de Rangoon. Une bouffée de soulagement m'envahit. Toute ma peau commence à me picoter comme si j'étais sous la pluie.

Nous entendons les soldats sortir de la cabine. Une minute plus tard, la bâche s'ouvre.

Devant nous, se dresse un bâtiment que nous ne connaissons pas.

— Prenez vos affaires, ordonne le plus grand des soldats.

— Ce n'est pas notre hôtel, répond Daryl.

Les deux militaires s'entretiennent un moment, en birman. Ils rabaissent la bâche et retournent vers le chauffeur qui attend au volant. Le pick-up repart. À quoi jouent-ils ? Est-ce pour gagner du temps ou se sont-ils vraiment trompés ? Que va-t-il se passer lorsque nous aurons récupéré nos affaires ? Daryl croise mon regard. Il me dit de ne pas m'inquiéter.

Nous dépassons les clochettes de la pagode Sule. Puis les harangues des marchands au marché Bogyoke Aung San. Deux semaines plus tôt, je ne connaissais rien de cette ville. Maintenant, je parviens à m'y repérer uniquement grâce aux sons. Derrière la bâche, il y a des moines et des colporteurs, des militaires et des mères. Tous victimes d'un seul fou armé. Sans trop savoir pourquoi, je commence à les aimer tous. Je me demande si les enfants devant les étals de thés regardent passer notre pick-up.

Nouvel arrêt. La bâche se soulève ; je reconnais l'allée de notre hôtel. Daryl leur adresse son sourire d'Anglais, mi-figue, mi-raisin.

— Vous montez avec nous ? demande-t-il.

Le grand hoche la tête. Il n'apprécie guère l'air pince-sans-rire de Daryl. Mais cette pointe d'humour me fait du bien. Je serre la main de mon compagnon pendant qu'il conduit les militaires à notre chambre.

Leur premier mouvement, c'est de récupérer tout l'argent qu'ils trouvent. Puis ils nous demandent si on en a ailleurs. Nous sortons de nos poches quelques billets chiffonnés. Le plus petit réunit tous les billets en une petite liasse, sans les compter.

— Taxe de sortie du territoire ! annonce-t-il.

Je me représente les stylos Bic contenant notre leurre glissés dans la poche de mon sac. Et je sens le petit cylindre, contenant notre trésor, à l'intérieur de moi. Vont-ils nous fouiller ? Non. Ils nous font remonter dans le pick-up et lancent nos valises à côté de nous. J'attends de reconnaître les sons de la pagode Shwedagon et du parc du lac Inya qui sont sur la route de l'aéroport. Ils sont bien là, et chaque jalon est en soi un réconfort. Toutefois, lorsque la bâche se soulève à nouveau, nous ne sommes pas au terminal des départs.

Les pistes sont proches, mais la prison d'Insein l'est aussi. Le bâtiment qui se dresse devant nous est comme une croix entre les deux : une sorte de hangar à avions cerné de barbelés. Ma sérénité s'évapore d'un coup. J'essaie de me dire qu'ils nous mettent peut-être dans un charter, qu'ils nous font embarquer à l'écart des voyageurs ordinaires pour éviter que l'on fasse un esclandre. Mais un prisonnier est sorti d'un fourgon garé à côté de notre pick-up. Il est emmené à l'intérieur avec un bandeau sur les yeux et les mains attachées. L'un de ses bras pend curieusement à son épaule, comme si seule la peau le retenait encore au buste. Je cherche la main de Daryl, mais il est devant moi. Les soldats l'entraînent déjà vers la porte.

L'homme à côté de moi me pousse pour me faire avancer. À l'intérieur, il y a une table, très haute, autour de laquelle quelques officiers sont installés. Une dizaine d'enfants, en tenue militaire attendent assis sur le sol en ciment. Le prisonnier n'est pas dans la pièce. Je remarque une porte en métal au fond ; on a dû l'emmener par là. Où sommes-nous ? Allons-nous sortir de là un jour ?

Les militaires nous désignent deux tabourets en plastique. Le petit s'assoit en tailleur entre nous, pendant que le grand va à la table s'allumer une cigarette.

Nous allons rester des heures ici. J'observe les enfants-soldats qui jouent aux osselets. Ils n'ont pas plus de neuf ou dix ans, vêtus d'uniformes miniatures, avec de minuscules épaulettes. L'un d'entre eux fume un cheroot, un petit cigare birman qu'on trouve à chaque coin de rue. Il fait tomber sa cendre dans une bouteille de soda. Ils ont tous un fusil, posé contre le mur ou coincé entre leurs jambes, des armes plus grandes qu'eux, munies de baïonnettes.

Les officiers vont et viennent. Parfois, ils aboient un ordre. Mais le plus souvent, ils feuillettent leurs papiers. L'un d'eux amène un nouveau prisonnier. Ils traversent la pièce et disparaissent par la porte du fond. De temps en temps, une plainte résonne derrière cette porte. Après un cri de douleur particulièrement puissant, un soldat se tourne vers nous avec un grand sourire.

— Ils viennent de sortir la batterie de voiture, explique-t-il.

Je ne sais pas si c'est vrai. Mais je me souviens de mon oncle qui, un jour, avait mal attaché les câbles de démarrage. Je revois les étincelles qui avaient jailli. Quel effet cela fait de recevoir cette décharge électrique ? Vais-je crier, moi aussi ?

Quelques heures plus tard, on nous fait franchir à notre tour cette porte. Nous débouchons dans un couloir carrelé. Nous sommes séparés, conduits dans des pièces différentes, et enfermés. Cela s'est passé si vite. En un instant, je me retrouve seule au monde.

L'endroit est vide, à l'exception d'une chaise et d'un seau d'aisances. Pas de lit, pas de paillasse. Apparemment, cette pièce n'est pas destinée à garder des prisonniers à long terme. Pendant un moment, je tourne en rond. Puis je m'assois par terre et ferme les yeux. J'essaie de dire à ma famille où je suis, de dire à Min Zin que je vais bien. Je prie Dieu, aussi, pour qu'on ne me viole pas.

De temps à autre, un cri résonne dans le silence – un véritable cri ou un simulacre pour nous tourmenter ? Comment savoir ?

Après une attente qui m'a paru durer des jours (mais j'apprendrai plus tard que cela n'avait pas dépassé vingt-quatre heures), un soldat ouvre la

porte et se plante sur le seuil, jusqu'à ce que je comprenne : je suis censée le suivre. Nous revenons dans la grande pièce. Daryl est là, ainsi que nos passeports. Le contenu de nos bagages est posé en tas sur le sol. Les Bic ont disparu. Les doublures de tous nos sacs ont été lacérées. Un officier que je n'ai jamais vu griffonne quelque chose sur nos visas, puis nous rend nos passeports. Ma vue se trouble un instant. Je ravale mes larmes. Des larmes de soulagement. Et aussi de regrets pour tous les prisonniers que je laisse derrière moi.

Dehors, ce sont les dernières minutes de nuit qui précèdent l'aube. Il y a beaucoup de camions de l'armée garés. Ils ont déchargé leur cargaison de prisonniers et il ne reste plus que des mitraillettes à bord, abandonnées comme des jouets. Les images s'impriment en moi. Les camions, les fusils, les barrages de barbelés. Toute cette violence, toute cette puissance pour faire taire des étudiants et baisser leurs banderoles. Cette débauche de moyens pour empêcher une femme de révéler sa vérité. Les paroles de Suu Kyi sont toujours en moi : les soldats ont loupé leur coup.

*

Quand nous atterrissons à Bangkok, Min Zin nous attend, avec Ko Ma et quelques autres de la cabane. Je vois leurs yeux briller dans la foule quand nous descendons de l'avion. Il y a de l'électricité dans l'air. Nous avons repoussé les ténèbres ! Min Zin nous emmène dans un restaurant, avec une terrasse où les arbres ont poussé entre les dalles. Nous buvons des cocktails aux couleurs fluo, pendant qu'ils nous assaillent de questions, sur notre entretien avec Suu Kyi, sur les soldats et à propos du hangar aux fils barbelés. Tour à tour, nous racontons notre histoire, alternant entre excitation et désespoir.

Le lendemain matin, nous nous apprêtons à tenir la promesse que nous avons faite à Suu Kyi : nous frappons à la porte de la BBC à Bangkok et leur demandons de diffuser l'interview en Birmanie sur ondes courtes. Pendant une minute, ils sont sur la défensive, sentant chez nous un mélange d'orgueil et de bonnes intentions.

— D'accord, dit finalement un Australien. On peut tenter le coup.

Avec l’aide de leurs techniciens, nous reconstituons l’enregistrement, la première interview de Suu Kyi depuis près d’un an.

Peu de temps après la diffusion de ce document par la BBC, CNN m’appelle pour m’interviewer. Ils veulent que je leur explique de quelle manière les paroles de Suu Kyi boostent le moral de la résistance à Rangoon. Min Zin m’a raconté son année à se cacher des autorités et comment les paroles de Suu Kyi ont chaque fois ravivé sa flamme. C’est la preuve que la résistance est encore là, au-delà des murs de sa propre prison. Je me représente ces combattants de l’ombre, terrés dans des greniers, des caves et des arrière-salles, à quelques centaines de kilomètres de la frontière. Et l’énergie que peut leur donner cette diffusion. Pour la première fois de ma vie, je ne suis pas une simple observatrice du monde, mais un artisan de sa mutation – et c’est très excitant. Je voudrais que cette sensation dure à jamais. Mais septembre approche. C’est bientôt la rentrée à Oxford. Et ma mère se fait un sang d’encre, depuis qu’elle a appris mon séjour dans les geôles birmanes. Je n’ai pas d’autre choix que de rentrer à la maison.

Min Zin m’embrasse à l’aéroport. Je regarde ma jungle tant aimée disparaître sous les ailes de mon avion et, avec elle, la première esquisse de moi-même qui m’a paru être si proche de l’original.

7.

Je débarque à Oxford, vêtue d’un longhi et chaussée de tongs birmanes. Je suis une incongruité dans ce bastion de la rigueur britannique et je garde pour moi mes pensées pour Min Zin et Tocqueville. Je me cache dans mon dortoir pour parler aux rédacteurs à CNN.

J’ai choisi Oxford pour la renommée de leur programme de droit international, parce que je voulais suivre les pas de Suu Kyi et de Min Zin, et un jour apporter ma pierre à la lutte contre la tyrannie. Mais en suivant les cours pontifiants, j’ai davantage l’impression d’être dans un salon mondain que dans une pépinière de futurs combattants pour la liberté. Chaque semaine, je rédige le pensum que l’on me demande et vais à reculons à mon *tutorial* – une séance en tête à tête avec un professeur brillant et excentrique, où l’on me propose un verre de xérès, voire une prise de tabac, et qui se termine pour moi avec la désagréable sensation que tout ce dont nous avons parlé ne s’applique pas au monde réel. Le soir, j’enfile ma tenue réglementaire et me rends au réfectoire, une grande salle aux allures de cathédrale, décorée de tableaux de maîtres et de vitraux maculés par la pluie. Je me sens seule au milieu de ce luxe et regrette les petits tabourets birmans devant les étals de thé et les repas improvisés sur un petit réchaud dans la cabane de Min Zin.

Après quelques mois de cette hibernation, un étudiant plus âgé vient frapper à ma porte et se présente. Il s’appelle Emmett Fitzgerald, il sera mon « grand-père » de l’école. Par tradition, les étudiants de troisième année doivent servir de guides aux nouveaux pour les aider à maîtriser les us et coutumes complexes de cette noble institution. Emmett est irlandais et très beau garçon, et il possède un sourire qui pimente d’érotisme la plus

anodine plaisanterie, tout comme l'air sublime les arômes du vin. À l'évidence, dans le diagramme de Venn représentant les diverses familles d'Oxford, nos cercles ne risquaient guère d'avoir une intersection commune. Mais on finit par passer nos soirées dans ma chambre, à s'adonner aux débats philosophiques qui animent tous les dortoirs d'Oxford : les plantes ont-elles une conscience ? Si on avait le choix entre sauver notre sœur ou mille personnes, que ferions-nous ? Et si notre monde n'était qu'une vaste simulation ? Dans ma chambre, nous sommes égaux. Au-delà de ma porte, Emmett est un rameur émérite en aviron, et moi je ne suis personne. Il sort avec de jolies filles et moi je ne quitte pas ma chambre.

Nos soirées passées à rire et à refaire le monde finissent par percer ma cuirasse. Il est peut-être temps de me faire des amis ? Je fais la connaissance d'Anthony. Il est sud-africain, son père a un magasin d'ours en peluche et sa mère est enseignante. Il est doux et drôle, et détonne à Oxford. Comme moi. Nous passons une nuit ensemble, puis deux, puis trois, et sans que je m'en rende compte, nous voilà inséparables. Il n'est pas Min Zin, mais il ne cherche pas à l'être non plus, et dans ce monde reclus, fait de tours et de vieilles pierres, nous tissons notre cocon.

Ensemble, nous allons boire un verre au Pimm's pendant les courses d'aviron, et danser aux bals costumés, mais la Birmanie me hante. Loin de m'apporter du réconfort, ces souvenirs m'emplissent de consternation. Comment peut-on faire la fête quand la junte birmane massacre ses étudiants ? Anthony tente de me faire rire. Il m'emmène au bar de la faculté, où la bêtise des jeux à boire me plonge dans le plus profond désarroi. Puis un soir, je bois trop de whisky – une bouteille qu'il a laissée dans ma chambre – et je lui écris une lettre pour lui expliquer que j'ai trop mal, que c'est trop douloureux d'avoir conscience du monde autour. Et je me tranche les veines.

Ça saigne beaucoup plus que je ne m'y attendais. Le sang s'échappe de mon poignet et macule mes devoirs. Je regarde ce flot rouge s'étendre sur les pages de mon manuel de droit. Je pense à Min Zin et à ses années de réclusion dans son grenier pour échapper à la mort et continuer le combat pour libérer son peuple. Et d'un coup, je mesure ma bêtise.

J'attrape une serviette, l'enroule à mon poignet, me rue dans l'escalier et sors du bâtiment pour trouver de l'aide. Quand je rentre au dortoir, une fois

recousue, je trouve Anthony dans ma chambre. Le lendemain matin, il me raconte qu'en découvrant ma lettre couverte de sang où, l'esprit embrumé par l'alcool, je disais que la douleur de vivre me frappait comme un train lancé à pleine vitesse, il a cru que je comptais me jeter sous l'un d'entre eux. Il a alors appelé la police pour leur demander de faire rouler au pas tous les trains de l'Oxfordshire.

Emmett vient me rendre visite. Il contemple ma lettre maculée de sang séché de ses yeux turquoise d'Irlandais, puis il se tourne vers moi :

— Tu sais, Petit Scarabée, tu devrais faire du kung-fu. Tu sens la souffrance du monde et ça te fout par terre, pas vrai ? Bam ! Un grand coup sur la tête. Et ça te fait plus mal que les autres. Tu ne pourras pas encaisser ça toute ta vie. Chaque fois, ça va te démolir un peu plus. Mais pense à ce que font les maîtres de kung-fu. Ils détournent la force du coup et augmentent ainsi la puissance de leur contre-attaque. Plus l'ennemi frappe fort, plus tu gagnes en force. Fais du kung-fu et tu auras des superpouvoirs.

La semaine suivante, en traversant la cour, je tombe sur une affichette d'Amnesty International. J'arrache l'une des languettes portant le numéro de téléphone et la glisse dans ma poche. À la fin de l'année, je suis à fond : j'écris des articles pour les droits de l'homme dans le journal de la faculté, j'organise des débats au sein de l'Oxford Union, lance des campagnes d'information avec le bureau des étudiants, lève des fonds pour les prisonniers d'opinion. Peu à peu, je ne suis plus une éponge qui s'imprègne des horreurs du monde jusqu'à s'y noyer. Je commence à me voir comme une sorte de convertisseur, une pompe à douleur, qui transforme la souffrance en action.

*

Durant ma seconde année, je trouve un mot dans ma boîte aux lettres me demandant de rencontrer un professeur au Fuggle & Firkin, un pub dans le centre d'Oxford. Nous nous installons à l'étage sur les banquettes de velours vert, lui, moi et deux de ses anciens étudiants – des gars d'une vingtaine d'années qui me posent des questions sur mes voyages en Thaïlande, mon expérience avec la junte en Birmanie. Apparemment, tu veux rendre le monde meilleur, me disent-ils. As-tu entendu parler d'Al-Qaida ? Je connais ce nom, leur réponds-je, à cause des attentats en Afrique

et de l’attaque sur l’USS *Cole*. Et les talibans ? Oui, j’ai vu leur étrange communiqué de presse avant qu’ils ne fassent sauter les grands Bouddhas. J’ai été surprise par la jeunesse de ces gens… Dans une autre vie, ils auraient pu être étudiants ici, à Oxford. Je leur explique que j’ai essayé de sonder leur regard derrière l’écran de télévision, de savoir ce qu’ils pensaient vraiment. Les deux gars échangent un regard entendu et sourient.

Ils me demandent si j’ai réfléchi à ce que je voulais faire après mes études. En fait, oui, je sais. On m’a proposé de travailler dans un camp de réfugiés en Asie du Sud-Est. Ils hochent la tête poliment. Serais-je prête à envisager une autre option ? Ils m’expliquent qu’ils ont besoin de personnes comme moi, pour les aider à en savoir plus sur les talibans, sur Al-Qaida, sur les menaces que représentent ces extrémistes. Ils précisent que les gens n’imaginent pas la rapidité avec laquelle une société civile peut s’écrouler. Mais toi tu le sais, non ? Tu étais « là-bas » – par « là-bas », ils veulent dire dans un territoire où l’on ne connaît pas la fourchette. Plus ils me parlent, moins je les apprécie. Est-ce que ça m’intéresserait de les aider ? Je me suis déjà introduite illégalement dans des pays étrangers, après tout, je pourrais recommencer pour eux. Ils insistent sur l’importance des secrets, et je pense au coffre de mon père et à ma mère en pleurs, allongée par terre dans ma chambre écoutant « Everybody Hurts ».

— Je ne crois pas à ces trucs d’espions, leur réponds-je. Merci pour la pinte.

Je n’ai plus de nouvelles d’eux. Je ne saurai jamais de quelle maison ils étaient : le MI5, le MI6, le GCHQ. De temps à autre, j’aperçois le professeur à la grande table dans notre réfectoire.

Au printemps, l’Oxford Union, la prestigieuse société de débats de l’université, me demande d’être hôtesse pour eux. Il s’agit d’accueillir les invités à leur descente d’avion ou à la gare, de les emmener à leur hôtel, de les conduire au restaurant et d’être leur guide pour la journée de conférences du lendemain. J’adore le rythme effréné des débats, la passion des intervenants, et ce principe d’équité du temps de parole entre les divers camps, et le respect que l’on montre aux invités sur scène, quels que soient leurs parcours, leurs antécédents, pour peu que leurs idées soient dignes d’intérêt. C’est l’esprit jeffersonien dans ce qu’il a de plus noble, le genre de chose que Min Zin aurait surligné dans ses livres au fond de sa cabane dans la jungle. De la même manière, je trouve que la campagne pour la

présidence de l'Union est un modèle de démocratie, jusqu'à ce qu'Anthony brigue le poste de trésorier. Alors la noblesse à la Jefferson cède la place aux marchandages et tractations d'épiciers. Je découvre les multiples façons d'utiliser les règles et autres points de règlement écrits en tout petits caractères pour faire fi du choix des votants. Dans ce creuset d'orgueil et de pouvoir, aspirants politiciens et avocats en herbe soulèvent toutes sortes de vices de procédure et autres rappels au règlement pour s'assurer qu'un vague avantage stratégique soit accordé à leurs candidats. C'est le règne du faux-semblant et des postures. Et quand la partie est finie, le prochain combat se prépare déjà, avec son nouveau lot de prétendants fourbissant déjà leurs armes autour d'une pinte au pub du coin. Entre ces rounds, il n'y a pas de place pour la gouvernance. Le véritable travail est effectué par d'obscurs employés dans les bureaux et par de jeunes étudiantes nouant leurs cheveux avec un crayon.

Anthony et moi fuyons ces jeux de pouvoir pour passer l'été 2001 en Bosnie. Nous nous occupons d'enfants, devenus orphelins après le massacre de Srebrenica. J'ai vingt ans et c'est la première fois que je découvre les conséquences immédiates d'une guerre, la première fois que je vois comment la violence s'imprime dans les jeunes esprits. Les enfants se chamaillent. C'est à celui qui aura l'histoire la plus horrible à raconter sur la façon dont leur père a été tué, de la même manière que les petits Américains se disputent pour savoir lequel de leur père a eu les meilleures places à un match de football. « Mon père a eu les yeux arrachés avec une cuillère », me déclare fièrement un garçon. Ils apportent des couteaux à l'école. Ils lancent des pierres à une enfant croate, une petite fille de six ans. Mais, malgré tout ça, ils me rappellent mes sœurs, aujourd'hui âgées de six et treize ans, et j'ai mal rien qu'à l'idée de ce qu'ils ont vu. Le dernier soir, nous organisons une veillée dans le gymnase du centre et empilons des couvertures et des oreillers sous les paniers de basket. La petite Croate grimpe sur mes genoux et s'endort, pendant qu'un des grands me confie qu'il a peur d'avoir hérité de la violence de son père. Dans le train qui nous ramène en Angleterre, j'écris au camp de réfugiés en Thaïlande et accepte leur poste après ma sortie d'Oxford.

*

Je rends visite à ma mère et mes sœurs à Washington, avant ma dernière année à Oxford, au début de l'automne 2001.

Je suis assise sur le perron de notre maison à Georgetown, un café dans les mains, et regarde maman promener Sam, notre golden retriever, dans le parc de l'autre côté de la rue. Notre voisin s'arrête au panneau Stop. Il a baissé la capote de sa Golf. Son visage est blanc comme un linge.

— Regardez les infos ! lance-t-il.

Et j'allume la télévision juste avant que le deuxième avion ne frappe.

Mes sœurs sont à l'école à la National Cathedral. Dès que le vol 77 heurte le Pentagone, le campus est évacué. Maman et moi faisons monter Sam dans notre Jeep et nous frayons un chemin entre les barrages pour aller les chercher, pendant que la radio annonce que nous sommes en guerre. Plus loin sur le Potomac, une colonne de fumée noire s'élève dans le ciel. Dès que nous avons récupéré les petites, je suggère :

— Il faut quitter la ville, en attendant de savoir ce qui se passe.

Nous partons nous réfugier dans un Denny's de banlieue, le seul endroit encore ouvert, et nous regardons les infos sur leur télévision. J'en ai le tournis. Oui, c'est la guerre ! Je contemple mes petites sœurs dans leur uniforme d'écolière, avec leurs nattes, et je me souviens du gamin en Bosnie et de son père, de la cuillère et de ses yeux arrachés.

Lisa, mon amie d'enfance de Londres, vit à Washington aujourd'hui. Le lendemain, nous filons à New York, juste toutes les deux dans son vieux pick-up. Nous n'avons aucune raison d'aller là-bas. Juste un réflexe, comme de presser son doigt sur une plaie. Dès la bretelle d'accès à l'autoroute du New Jersey, nous apercevons la fumée. À notre arrivée au péage d'entrée du Holland Tunnel, Lisa se rend compte qu'elle a oublié de prendre son portefeuille. Elle craque et fond en larmes. La femme dans la guérite pleure aussi. Et nous fait signe de passer.

De l'autre côté du fleuve, les rues sont grises de poussière, comme sur les photos d'Hiroshima dans mon manuel d'histoire. Les lampadaires, les murs sont couverts d'affichettes avec des portraits et le mot DISPARU écrit en grosses lettres, tel un cri, une prière vaine. Nous mettons cap au sud, à travers les cendres.

À quelques pâtés de maisons de Ground Zero, la rue est bloquée. Nous ne pouvons pas aller plus loin. Nous n'avons pas échangé un mot depuis

plusieurs heures. Nous nous regardons en silence, puis je m'adresse au pompier posté à la barrière : « On veut aider. Qu'est-ce qu'on peut faire ? » Il désigne un camion avec des tas de bouteilles d'eau attendant d'être déballés. Tour à tour, le personnel de secours arrive, en tenue d'intervention, avec leur bouteille d'oxygène sur le dos, et l'horreur dans leurs yeux. L'un d'entre eux tient une basket rouge à la main, il la regarde fixement, pendant que ses collègues s'affairent autour de lui.

Une fois rentrée à Oxford, je me réveillerai longtemps en sursaut, persuadée de sentir encore cette odeur de fumée.

*

En janvier, le journaliste Danny Pearl est kidnappé à Karachi.

Depuis deux ans, Danny est pour moi une figure héroïque. Je le connais à peine, mais nos chemins se sont croisés quelquefois : à Washington, quand j'étais au lycée, alors qu'il venait d'entrer au *Wall Street Journal*, et plus tard, en Asie du Sud-Est, quand j'écrivais mes premiers articles. Il m'a alors donné de précieux conseils. Sa force tranquille m'a toujours impressionnée. Danny Pearl est un reporter israélo-américain qui a écrit des analyses pleines d'empathie pour le peuple pakistanais. Et aujourd'hui, il est menotté, un pistolet pointé sur la nuque, tandis que ses collègues et sa femme, enceinte de leur premier enfant, remuent ciel et terre pour le faire libérer.

Il était en train d'écrire un article sur Richard Reid, un Anglais qui a bourré ses chaussures d'explosifs et embarqué sur un vol American Airlines de Paris à Miami, trois jours avant Noël. Danny avait une piste. Un chef islamiste proche de Reid avait accepté de le rencontrer dans un restaurant de Karachi. À l'arrivée de Danny, il apprend que le rendez-vous a été déplacé pour des raisons de sécurité. Puis on le fait monter dans une voiture qui disparaît dans la nuit.

Ensuite, les images arrivent : Danny, des chaînes aux poignets, tenant des journaux où figurent des dates récentes.

Il est le chef du bureau du *Wall Street Journal* pour l'Asie du Sud, et je suis certaine que tout le monde au journal œuvre en coulisses pour monnayer sa libération. Ces photos d'otage semblent tout droit sorties de

ces romans à suspense où, après le versement de la rançon, le héros rentre chez lui juste à temps pour la naissance de ses enfants. Mais les jours deviennent des semaines. Et pas un mot, pas une rumeur, quant à une possible libération.

Un mois après la publication de la première image, je me rends dans notre bar d'étudiants en sous-sol. Comme j'ai attrapé un rhume, je demande à Len, le barman, de me servir un grog. Sur le petit téléviseur surmonté de ses deux antennes semblables à des oreilles de lapin, le présentateur annonce la décapitation de Danny. J'en ai le souffle coupé, j'ai l'impression d'avoir reçu un coup de poing dans le ventre.

Durant les jours qui suivent, les médias sortent des extraits de la vidéo montrant le supplice de Danny. Les experts cherchent à savoir si celui qui lui a tranché la gorge est un membre d'Al-Qaida. Sur la vidéo, Danny récite un texte, évidemment sous la contrainte, des paroles si loin de sa vision humaniste du monde. Je suis incapable de regarder ça. À l'aube, je vais marcher dans le parc près des berges, comme l'ont fait avant moi J.R.R Tolkien et C. S Lewis quand ils devisaient sur la chrétienté. À haute voix, je demande à Dieu de m'aider à comprendre ce qui se passe et de me dire ce que je peux faire pour arrêter ça.

En Thaïlande, je pourrai retrouver mes marques, et prétendre que le monde n'est pas tout entier emporté par cette nouvelle sorte de guerre. Mais plus je marche, plus il m'apparaît que faire l'autruche ne m'aidera pas. J'aurais peur de ce qui arrive tant que je n'aurais pas compris pourquoi on en est arrivé là.

Je postule alors pour un master en conflits et terrorisme à la School of Foreign Service de Georgetown. Une fois acceptée, j'appelle l'ONG thaï et annonce au directeur que je ne viendrai pas.

*

Dès mon arrivée à Georgetown, je pose sur mon bureau une petite chauve-souris en plastique pour me souvenir du jour où mon père m'a aidée à démonter la figurine de vampire de mon frère afin que je comprenne comment le jouet fonctionnait. Mes pleurs avaient réveillé mes parents en pleine nuit parce que j'avais fait un cauchemar avec cette chauve-souris

suceuse de sang. Mon père s’est assis par terre avec moi et avait ouvert le ventre du monstre. Nous avons alors sorti ses composants : les piles qui faisaient briller ses yeux dans le noir et le petit rectangle de feutrine rouge qui se tortillait dans sa gueule de plastique pour imiter le sang qu’elle avalait. Après ça, je n’ai plus jamais eu peur de ce jouet.

Quand vient le moment de choisir mon sujet de mémoire, je décide d’appliquer au terrorisme le même procédé de dissection, démonter ses entrailles pièce par pièce et les étaler sur une planche. J’entreprends alors d’exhumer deux cents années de données concernant tous les attentats, dans le pays ou à l’international, pour découvrir des indices, un lien de causalité qui serait passé inaperçu, en analysant des statistiques aussi diverses que le nombre de bars à narguilés ou d’écoles coraniques d’un territoire donné, ou encore le pourcentage de douaniers payés en dessous du minimum vital. Je pondère chaque facteur selon son incidence dans les précédents attentats et les associe les uns aux autres dans un algorithme général. Pour une région donnée, il suffit alors d’entrer toutes ces données et, *tada !*, le programme annonce si la région en question deviendra, malgré elle, un nouveau nid pour le terrorisme.

Il se trouve que Georgetown a en résidence un officier de la CIA, un type avec une tête de père Noël nommé Dallas Jones. Mon algorithme ayant piqué sa curiosité, il me demande si je veux bien parler à ses collègues. Cette fois-ci, sans doute à cause de son regard bienveillant, ou parce que je perçois chez lui un réel désir de comprendre les humains, j’accepte. J’apprécie le groupe de personnes qu’il me présente. À l’inverse des gars d’Oxford, eux se montrent curieux et humbles, et paraissent vouloir se poser les bonnes questions.

Ils me demandent où j’ai trouvé les données que j’ai utilisées, et je leur montre mes notes. Ils me demandent aussi si je pense avoir entré dans mes équations tous les facteurs. Je leur réponds que non, bien sûr. Il me manque le plus déterminant de tous : pouvoir prendre tranquillement le thé avec quelqu’un et que cette personne ait suffisamment confiance en moi pour m’expliquer pourquoi elle veut envoyer un avion se crasher contre un immeuble.

— Voilà ce que j’aimerais vraiment savoir.

— Nous aussi, répondent-ils.

Ils me donnent l'adresse d'un hôtel à Arlington avec le jour et l'heure d'un rendez-vous. Et c'est ainsi que commence un long processus d'évaluation : compréhension et analyse des enjeux géopolitiques, tests de motivation, compétences et aptitudes linguistiques, sans compter une myriade de séances avec un bataillon de psys et de polygraphes détecteurs de mensonges. Finalement, à vingt-deux ans, on m'offre un poste à l'essai à la Central Intelligence Agency. Si j'accepte, me précise-t-on, il faudra que j'obtienne l'habilitation « secret-défense », et au vu de mon parcours à l'étranger, tout le monde m'assure que ce sera une simple formalité.

Durant cette période, je ne dois parler à personne de cette formation, à l'exception de Jim, un ami de Georgetown qui lui aussi présente sa candidature à la CIA. Ensemble, nous scellons, d'un coup de langue, les enveloppes contenant nos formulaires de demande d'habilitation. « Voilà, maintenant ils ont notre ADN ! » et nous rions de bon cœur. Tandis que nous parlons de l'éthique de ce microcosme dans lequel nous nous apprêtons à entrer, nous nous faisons une promesse : rester toujours honnête l'un envers l'autre. Il me donne une petite médaille où il est inscrit : « Dire la vérité au pouvoir. » Je la pose sur mon bureau, à côté de la chauve-souris.

Pour l'été, pendant que les recruteurs planchent sur nos dossiers, nous décidons de faire un long voyage en Asie du Sud-Est. Nous faisons d'abord halte à Londres pour que je puisse rendre visite à Anthony. Depuis un an, nous nous efforçons d'entretenir une relation à distance, mais en tant qu'étranger il ne doit pas savoir que je compte travailler pour la CIA. Les retrouvailles sont tendues. Il sent qu'il y a du secret dans l'air et il croit que Jim et moi sommes amants. Je lui affirme que ce n'est pas le cas, tente de combler les silences et de faire diversion chaque fois que la conversation oblique trop vers mon avenir immédiat, mais il ne croit à aucune de mes paroles et nous nous quittons en larmes.

— En mensonge, tu es nulle ! raille Jim. Il va falloir corriger ça.

Au Cambodge, nous montons à bord d'un bateau de pêche qui descend le Mékong. Nous sympathisons avec les jeunes sur la plage, et embarquons de nuit en Thaïlande pour rejoindre le Penang en Malaisie. Nous arrivons dans le Timor oriental le premier jour de l'indépendance officielle de l'Indonésie. Comme le gouvernement n'a pas eu le temps de fabriquer de nouveaux tampons pour les visas, les douanes écrivent à la main sur nos passeports « *Hari Merdeka Timor Leste* », jour de l'indépendance, Timor oriental.

Mais nous restons sur un porte-conteneurs au port, parce que les combats à Dili n'ont laissé aucun hôtel debout. Le palais présidentiel a perdu un étage et les vaches paissent sur la pelouse devant le perron. Lorsque nous interrogeons le garde sur le programme de reconstruction, celui-ci nous montre fièrement le plan représentant la nouvelle résidence du président, où figurent tous les détails jusqu'aux infrastructures de sécurité.

— C'est fou ce que les gens sont prêts à révéler à deux clampins avec un sac sur le dos, lâche Jim alors que nous nous éloignons.

Cette nuit-là, nous nous installons sur le quai à côté d'un groupe électrogène pétaradant, les jambes pendantes au-dessus de l'eau, avec des bières vides entre nous.

— Ce garde nous a pris pour d'inoffensifs touristes, fais-je remarquer. Sans se poser de questions. Pour Anthony, nous sommes des amants maudits. Pour Washington, nous sommes déjà des espions aguerris. Pour nos parents, de simples ados qui laissent encore leur linge sale par terre. Et toi, tu ne t'es jamais demandé ce que nous sommes au juste ?

Nous demeurons silencieux un moment, puis Jim ramasse nos canettes vides et me répond avec un clin d'œil :

— Deux personnes qui ont grand besoin d'une autre bière !

La semaine de notre retour à Washington, ma grand-mère meurt. Ma mère essaie de venir jusque chez Jim pour me prévenir. En vain. Submergée par la douleur, elle reste coincée derrière le volant de sa Jeep, le visage ruisselant de larmes, articulant des mots inintelligibles. Je prends un avion pour l'Europe avec elle afin d'assister aux funérailles, et me tiens à côté d'elle quand on présente son corps mis en bière – une relique miniature et raide, si pâle dans sa boîte, sur un présentoir tendu de crêpe noir. Ensuite, Christian et moi allons fumer derrière le garage.

— Tu sais, je n'étais pas le gamin qu'elle avait choisi quand elle a signé les papiers d'adoption, articule-t-il. Mais elle a apprécié que je la laisse dire que c'était le cas.

En rentrant à la maison, je trouve un mystérieux message sur mon répondeur, provenant d'un numéro inconnu. Quand je rappelle, j'apprends que mon évaluation est terminée. J'ai désormais l'habilitation secret-défense, avec un accès privilégié aux informations sensibles – autrement dit

je pénètre dans un cercle très fermé. Même les hauts cadres des agences de renseignement n'ont pas accès à cette *terra interdicta*. Je dois me présenter la semaine prochaine au siège de la CIA, sur la route 123 à Langley en Virginie, et en attendant, je dois annoncer à tous ceux qui connaissent mon projet que j'ai échoué.

Je retrouve Jim pour boire un verre et, le regardant droit dans les yeux, je lui mens.

— Toi, recalée ? C'est ce qu'ils t'ont dit de me dire, je parie !

Les larmes me montent aux yeux.

— Non, malheureusement.

Il semble pris de court. Il ne m'a jamais vue pleurer. Il me console. Il me croit. Mais ce n'est pas pour cela que je pleure. Je pleure parce que je viens de perdre le dernier ami qui sait la vérité.

8.

À partir de maintenant, tous ceux que j’aime – ma mère, ma famille, mes amis – pensent que je fais du consulting pour une multinationale, grâce à mon algorithme qui permet à ses dirigeants d’ouvrir de nouvelles routes du commerce malgré les tempêtes qui secouent le monde. Il s’agit d’une couverture temporaire, qui devra être remplacée par quelque chose de plus pérenne si je parviens à surmonter les épreuves qui m’attendent durant les mois à venir. Officiellement, je travaille pour un petit cabinet à la périphérie de Washington en attendant de terminer mon master à Georgetown. Ce travail explique ma distraction en cours, mon emploi du temps serré, mes absences. Et c’est un poste suffisamment rasoir pour que personne ne m’assaille de questions.

Quand, la semaine suivante, je me rends au siège de la CIA, à Langley, le HQS comme on dit entre nous, je caresse la portion du mur de Berlin qui a été dressé sur le parking. Devant les portes, je m’arrête pour lire l’inscription sous la statue de Nathan Hale : « Je n’ai qu’un regret : n’avoir eu qu’une seule vie à donner à mon pays. » À l’intérieur, je traverse un grand espace dallé de marbre et m’arrête devant le Memorial Wall, où figure une étoile pour chaque agent tombé en mission. Je trouve celle de celui qui était sur le même vol Pan Am que Laura. De l’autre côté du hall, entre deux drapeaux, il est écrit : « Et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous rendra libres. »

Je me présente à l’officier à l’accueil, une femme d’une cinquantaine d’années portant un gilet de laine sur son uniforme. Elle me dévisage avec un petit air espiègle. Il y a deux piles de chemises devant elle. Des bleues, avec des noms écrits dessus, et des noires, sans aucune annotation.

— C’est pour le Clandestine Service ? demande-t-elle.

— Le quoi ?

Elle esquisse un sourire.

— J’en déduis que non.

Et elle sort mon dossier. Il est bleu.

J’observe la pile noire, comme le ver qui sait qu’il ne touchera jamais le ciel.

— C’est donc ça les chemises noires ?

— Si on veut, répond-elle. Vous avez vu la taille du parking dehors ? Tous ces milliers de gens entrent dans ce bâtiment pour une seule raison : aider nos agents sur le terrain. (Elle tapote la pile de chemises noires.) Soit pour les envoyer en sécurité aux quatre coins du monde, soit pour éviter qu’ils ne se fassent tuer pendant qu’ils sont au front. Ils sont le fer de lance. Nous, nous ne sommes que la hampe de bois.

Elle laisse échapper un rire et me conduit dans le grand patio qui s’ouvre derrière les parois vitrées. Des drapeaux du bloc de l’Est décorent les murs, arrachés par les manifestants dans leurs combats pour la liberté. Au bout d’un couloir, une voiture est en exposition derrière un cordon, coupé en deux pour révéler la cache secrète qui permettait aux dissidents de passer le mur de Berlin.

Nous empruntons d’autres couloirs, décorés de photographies présentant des scènes de guerre, de liesse populaire et autres moments historiques. Tous les trente mètres, il y a une grosse porte de métal équipée d’une serrure à combinaison. Finalement, nous nous arrêtons devant l’une d’entre elles.

— Terminus, Jeune Pousse. Division Asie du Sud-Est. Je vous laisse aux bons soins de votre responsable.

Elle ouvre la porte et je me retrouve dans une grande pièce à l’allure de coffre-fort géant, avec une collection de bureaux d’où s’élève le cliquetis des claviers d’ordinateurs. Mon nouveau patron m’attend – un barbu, l’air gentil et intelligent, portant un pantalon de velours côtelé. Il semble près de la retraite. Il m’explique que nous sommes dans un SCIF, pour *Sensitive Compartmented Information Facility,* un lieu sécurisé d’où rien ne peut sortir sans autorisation spéciale.

— Et cela inclut la cafétéria, précise-t-il. Souvenez-vous bien de ça : ce n'est pas parce que les autres ont aussi une habilitation secret-défense qu'ils peuvent avoir vos infos et inversement. Si vous déjeunez à la cafétéria, il est préférable de limiter les sujets de conversation à votre vie amoureuse – vie amoureuse, soit dit en passant, qui n'est qu'un doux rêve, parce que personne n'a le temps d'en avoir une. C'est pour cela qu'il est beaucoup plus simple de manger ici, sur place.

On me demande de surveiller la Jemaah Islamiyah, une organisation islamiste d'Indonésie affiliée à Al-Qaida. Tous les jours, je dois lire des centaines de dépêches confidentielles émanant de gouvernements étrangers, de diplomates américains, ainsi que de nos agents de terrain, et en faire des synthèses exploitables pour le congrès et le Président. C'est un travail d'analyste difficile et délicat. Et j'adore ça. Mais les horaires sont interminables. Je n'ai quasiment aucun moment pour moi. L'officier de liaison du Président quittant Langley pour la Maison Blanche tous les matins avant l'aube, je traverse le Key Bridge avec ma vieille Jeep, à 3 h 30, pour lui faire mon rapport sur la situation en Asie du Sud-Est. Puis je sors du bâtiment, le temps de regarder le soleil se lever avant que la chaleur du jour ne s'abatte sur la ville.

Je tente de concilier mon travail avec mes études à Georgetown, de l'autre côté du Potomac. Je reste à la bibliothèque du campus tard la nuit et rejoins mon bureau à Langley tôt le matin, luttant contre le manque de sommeil à coups de café. La fatigue devient une médaille du mérite. Partout au HQS, on trouve des kits de toilettes usagés et des lits de camp. Mon patron a un écriteau de la Lufthansa accroché à sa porte : « Réveillez-moi pour les repas. »

Je prends vite ma place dans le microcosme de l'Agence. Nous parlons par cryptonymes, les « crypts », et par acronymes de trois lettres. Nous portons le monde sur nos épaules et en sentons le poids constant. Nous sommes convoqués à toute heure du jour ou de la nuit pour gérer telle ou telle crise. À force, on a l'impression que tout ce qui se passe sur la planète est de notre responsabilité, que toutes nos actions sont cruciales et que nous-mêmes sommes des pièces maîtresses de l'échiquier. Et c'est addictif.

Les menaces en Asie du Sud-Est me touchent particulièrement. Jim et moi avons traversé l'île de Bali après le double attentat de 2002, et nous avons écouté les marchands nous décrire les scènes d'horreur, les membres

déchiquetés des victimes qui s'étaient retrouvés projetés devant leur boutique par le souffle de l'explosion. À l'époque, j'avais pensé à Laura. Son corps avait-il subi le même sort quand il était retombé sur le sol d'Écosse ? C'est tout ce qui m'était venu à l'esprit. Mais aujourd'hui, je peux empêcher la prochaine attaque. Un an après ces deux attentats, je m'assois à mon bureau tous les matins, entre sur le clavier le numéro de code donné par le jeton cryptographique que je porte autour du cou, et ouvre ma liste des dépêches, chacune renseignant une éventuelle nouvelle attaque terroriste. Je les étudie une à une, et les classe par niveau d'urgence, avec toujours à l'esprit que la moindre erreur de jugement peut avoir de graves conséquences. Négliger une menace crédible, et des membres arrachés joncheront à nouveau un trottoir. Classer un dossier trop tôt et c'est perdre une chance d'arrêter les têtes pensantes. Si, par ma faute, un innocent est blessé, je ne vaux pas mieux que ceux que je traque. C'est aussi excitant qu'épuisant, un mélange quotidien d'adrénaline et de caféine qui atteint son paroxysme à 9 heures du matin, pour la réunion générale où nous exposons les menaces les plus imminentes pour que le Clandestine Service y mette fin avant qu'elles ne prennent trop d'ampleur.

Les gars de la pile de chemises noires, le fer de lance, ne viennent jamais en personne. Ils envoient des représentants qui, eux, doivent avoir droit à des chemises grises : ils ont un look d'espions, le jargon, mais ils sont coincés ici au HQS alors qu'ils devraient être sur le terrain. Certains ont essayé et se sont ramassés. D'autres sont toujours en formation. Les pires, ce sont les *has been* : d'anciens officiers opérationnels ayant posé leurs valises à Langley, soit pour expier leur faute, soit pour suivre une cure de désintoxication. Des stars de série B qui brassent plus d'air que des acteurs ! Ils sont fébriles, imprévisibles. Des gens qui ont quelque chose à prouver.

Dans une salle de réunion parfaitement quelconque, nous détaillons chacun notre tour les dangers les plus pressants après avoir épluché les dépêches du matin. Pour chaque attaque potentielle, nous dressons la liste des infos qui nous manquent pour pouvoir faire un rapport complet au Président. Les chemises grises, tranquilles, prennent des notes qui deviendront des objectifs de mission pour leurs équipes sur le terrain. Comme si, par magie, les réponses à nos questions étaient déjà là, dans les tuyaux, et qu'il suffisait de demander pour les avoir le lendemain matin.

J’imagine assez bien comment les questions se transforment en réponses : les agents de terrain contactent leurs sources clandestines, des taupes dans les groupes terroristes ou des gouvernements étrangers, et leur réclament des éclaircissements au cours d’entretiens tard la nuit, en voiture ou lors de promenades dans des ruelles discrètes. Mais cet aspect film de James Bond est bien loin du travail d’analyse que nous accomplissons dans nos petits cubes à Langley. Ici, nous nous attachons à recouper les infos de toutes ces différentes sources pour tenter de renseigner au mieux les données fondamentales – qui, quand, quoi, où et comment – pour que le Président puisse déployer les forces nécessaires et déjouer un attentat imminent.

Pour l’Indonésie, la plus grande menace vient de la Jemaah Islamiyah, dont le chef, un certain Hambali, a revendiqué deux attaques à Bali – Hambali est un vieux camarade du cerveau du 11 Septembre, Khalid Cheikh Mohammed (KSM pour la CIA anglophone). Ce lien avec KSM a propulsé la Jemaah Islamiyah en tête de liste des ennemis des États-Unis, pour des raisons plus anciennes que la destruction des Twin Towers. Le neveu de KSM, Ramzi Yousef, est aujourd’hui à l’ombre, à l’ADX Florence, la prison la plus sûre des États-Unis, après avoir organisé l’attentat à la bombe contre le World Trade Center en 1993. Il a été arrêté alors qu’il tentait de s’enfuir aux Philippines, mais il avait néanmoins eu le temps de planifier une autre attaque de masse : le détournement simultané de onze avions de ligne, et dont l’un devait s’écraser dans un gratte-ciel de Manille, pour tuer le pape alors en visite officielle, et un autre sur notre siège de Langley en Virginie.

L’opération est mort-née parce qu’il y a eu un incendie dans son appartement et que les pompiers ont découvert par hasard les plans préparatoires de l’attaque. Mais l’idée d’utiliser des avions de ligne comme missiles n’est pas tombée dans l’oreille d’un sourd – en tout cas elle a retenu l’attention de tonton KSM. En s’inspirant de ce *modus operandi*, il sera responsable de 2 996 morts le 11 Septembre, et peut-être d’un de plus quelques mois plus tard, car la forme des veines et les taches de rousseur, sur la main qui a décapité Danny, ont été identifiées. C’est celle de KSM.

Au fil des jours, ces trois lettres deviennent pour nous l’incarnation du mal. Et l’implication de KSM avec la Jemaah Islamiyah fait de mon bureau le seul lieu où je veux être. La nécessité d’une réparation, le besoin de

justice, me pénètre jusqu'au tréfonds – pour Danny, pour Laura, pour tous les disparus du 11 Septembre. Alors je mets un soin infini à analyser dépêches et rapports, parce que si je me pose les bonnes questions je pourrai peut-être éviter un autre attentat, une autre décapitation, un autre mardi matin dans un Manhattan noyé sous les cendres des corps.

Quand les officiers de terrain sont incapables d'apporter des réponses à mes questions, je reste en arrêt devant leurs messages d'échec, les doigts en suspens sur les touches de mon clavier. Pendant ces moments, je me sens tellement impuissante : je perçois la menace, je peux l'identifier, énumérer les données qui me manquent pour l'éradiquer, mais je ne peux pas sauter dans un avion pour aller chercher moi-même les réponses. Est-ce cela qu'ont ressenti certains analystes, des années plus tôt, quand la rumeur d'un 11 septembre a enflé mais que des données tangibles faisaient défaut ? Vais-je voir moi aussi, sur un écran en haute définition, de simples conjectures devenir tout à coup bien réelles ? Vais-je connaître à mon tour la douleur du doute, et me demander si j'en ai assez fait, parce que j'étais ici, dans mon cocon climatisé de Virginie. Serais-je capable de discerner *la* véritable menace parmi toutes les informations qui déferlent quotidiennement sur mon écran ?

Je décroche mon diplôme à Georgetown. On me le remet solennellement dans la touffeur d'un gymnase alors que la pluie martèle les fenêtres au-dehors et trempe les chaises vides abandonnées autour du drapeau. J'ai même les félicitations du jury. Mais, finalement, alors que je contemple les statues et les lustres qui décorent les couloirs, je m'aperçois que je ne sais rien de ce lieu. J'y suis venue comme une banlieusarde se rend à son bureau. Je faisais ce qu'on attendait de moi, mais, j'avais la tête ailleurs, je ne cessais de penser aux dépêches confidentielles que je lisais au HQS. À aucun moment, je n'étais vraiment là, ni dans ces murs vénérables, ni derrière sa mascotte de bouledogue bleu et gris. J'observe les autres étudiants assis à côté de moi et me demande combien d'entre eux embrassent la même carrière que moi, dans d'autres SCIF au secret d'autres bâtiments ? Combien d'entre nous ne se sont jamais sentis chez eux ici, combien ne se sentiront jamais chez eux nulle part.

Quelques semaines après ma sortie de Georgetown, mon patron me tend une lettre. Il me regarde avec un mélange curieux de fierté paternelle et de tristesse.

— Le Clandestine Service te réclame. (Je repense à la pile de chemises noires.) Ces salopards attendaient juste que tu aies terminé tes études.

Une bouffée d'adrénaline m'envahit. C'est l'invitation la plus terrible qu'on m'ait adressée et en même temps celle que je désirais le plus. C'est pour comprendre qui sont ces gens qui nous attaquent, pour les arrêter, que je fais ce métier. Avec cette simple lettre, je vais avoir l'occasion de voir nos ennemis en face.

J'éprouve soudain une sensation aigre-douce, à quitter le monde des analyses, des rapports de synthèses et des réunions. De ma place, je pouvais entrevoir le monde dans son ensemble. À présent, je ne le verrai plus dans son entier, je ne saurai plus comment chaque pièce du puzzle s'emboîte. Mais, je pourrai enfin tenter d'obtenir des réponses par moi-même. Fini d'envoyer des questions dans l'éther, et d'espérer, impuissante, que des retours, me permettant d'empêcher une prochaine attaque, s'affichent sur mon écran au matin.

*

La semaine suivante, comme l'exige ma convocation, je me présente au grand auditorium de Langley, une structure excentrique en forme de dôme, construite au milieu des années 1950 et surnommée la Bulle.

— Numéro d'identification ? s'enquiert le garde à l'entrée.

Je récite mon immatriculation à sept chiffres, il fouille dans la pile de dossiers sur la table devant lui et me tend une chemise noire.

— Bienvenue au Clandestine Service, mademoiselle Tanner.

Je manque de me retourner pour voir à qui il s'adresse. Il s'agit de mon nom d'agent en formation. Ainsi, même dans notre promo, nous ne connaîtrons pas nos véritables identités – une autre mesure de sécurité au cas où l'un d'entre nous se retrouverait en mauvaise posture sur le terrain. Nous allons être entraînés pour résister à la captivité et à la torture, mais ne pas savoir une information est le meilleur moyen de la protéger.

Je pousse les portes battantes et pénètre dans la salle. Seuls les premiers rangs sont occupés. Pas plus de cinquante personnes, tous avec leurs petites chemises noires sur les genoux.

— Je vous souhaite la bienvenue, Classe 17, lance un homme sur scène. (Nous sommes si peu. Je n'en reviens pas.) On vous a sûrement dit que vous étiez la crème de la crème, les plus intelligents, les plus brillants. Je n'épiloguerai pas là-dessus, sinon pour remettre les pendules à l'heure : n'allez pas imaginer qu'on va prendre des gants avec vous. Dehors, nous avons affaire à une hydre monstrueuse, et la nation a plus que jamais besoin de vous. La bataille s'annonce ardue, mais nous comptons bien l'emporter. Alors j'espère que vous êtes prêts à vous mettre au boulot.

Quelques enthousiastes lancent des vivats, ou des grognements tels de bons Marines. Mais la plupart restent silencieux. Un ou deux tripotent leur dossier, mal à l'aise. J'observe la rangée de part et d'autre de moi. Les nouveaux semblent avoir moins de trente-cinq ans, mais hormis cette jeunesse générale, le groupe est plutôt hétéroclite. Il y a plus d'hommes que de femmes, plus de Caucasiens que d'autres ethnies, mais ça se joue à pas grand-chose. Certains ont le bras passé négligemment sur le dossier de leur siège, aussi détendus que des étudiants d'écoles huppées. D'autres ont des chaussures usées, des vêtements rapiécés. Il y a des sportifs et des abrutis, des poètes et des mathématiciens. Comment sont-ils tous arrivés là ? Par quel chemin tortueux ? Toutefois, dans ce méli-mélo disparate, je perçois un lien commun. Et curieusement, je me sens à ma place.

L'orateur poursuit son laïus, debout entre le drapeau américain et le sceau de la CIA. Pendant un an, le Clandestine Service forme ses jeunes recrues aux techniques sur le terrain, explique-t-il. La majeure partie de l'entraînement aura lieu sur une base militaire appelée la Ferme. Mais d'abord, précise-t-il, nous devons faire nos classes dans un QG, pour apprendre comment fonctionne la direction des opérations et leur montrer de quoi nous sommes capables. Puis il nous demande d'ouvrir nos dossiers.

Retenant mon souffle, je tourne la page de codes, pour voir où je vais passer les six prochains mois. Quand je découvre mon affectation, je pousse un soupir. Le CTC/Irak ! Le bureau irakien du contre-terrorisme, c'est au cœur de la bataille, là où Abou Moussab al-Zarkaoui, le chef d'Al-Qaida, a commencé d'étrangler Bagdad et la province d'Al-Anbâr.

— Bonne nouvelle ? s'enquiert mon voisin.

— Si les attentats à la voiture piégée et les bombes dans les avions sont de bonnes nouvelles, alors oui, je suis servie.

— Au moins, tu es où là il faut être, répond-il dans un sourire. Moi, j'ai droit à l'Afrique de l'Ouest.

La proximité avec la mort est un curieux étalon de mesure. Cependant, plus nous sommes proches de celle-ci, plus nous avons de chance de la contrecarrer. Et à cette aune, le CTC/Irak, c'est du premier choix.

Le poste est éprouvant émotionnellement. Mon premier travail est de regarder la même vidéo de décapitation des centaines de fois d'affilée, et d'analyser une parcelle différente de l'image à chaque visionnage dans l'espoir de repérer un détail, passé inaperçu, pouvant révéler le lieu du crime.

J'écoute des centaines d'heures de témoignages et de débriefings vidéo. J'établis un diagramme, grand comme mon bureau, représentant les échanges téléphoniques entre les lieutenants de Zarkaoui. Je commence à les connaître mieux que la plupart de mes amis, à comprendre ce qui les hante depuis leur enfance, pourquoi certains nombres ont une portée symbolique pour eux, et pour quelles raisons ils trouvent chaque jour la force de se battre.

Plusieurs fois par semaine, nous avons des réunions avec d'autres membres du programme d'entraînement, histoire de renforcer la dynamique de groupe, de se construire un refuge au sein du grand vaisseau mère qui va guider nos pas quand nous serons en mission. Entre ces réunions, nous nous envoyons des e-mails – pour partager des blagues, des ragots et préparer nos sorties du week-end. On se voit pour déjeuner, ou pour s'acquitter de corvées administratives dans le dédale des sous-sols du HQS.

Tout au fond du labyrinthe, dans un des couloirs, il y a une fenêtre solitaire derrière laquelle Ruth, une vieille secrétaire acariâtre, concocte les codes pour les nouvelles opérations. À la longue, nous prenons l'habitude de descendre la voir dans son bunker, en lui agitant sous le nez nos ordres de mission tout neufs, nos billets pour une grande aventure n'ayant pas encore de nom. Notre sésame disparaît dans les mains de Ruth et le rideau se ferme ; quelques instants plus tard, le rideau s'ouvre à nouveau et elle nous tend, avec un petit sourire, le nom de code qui désignera la prochaine mission. En théorie, les noms sont générés au hasard. Mais comme l'apprennent vite les nouvelles recrues, leur complexité dépend si Ruth nous a ou non à la bonne.

— J’ai dû débarquer au moment de sa pause déjeuner, me lance un jour mon collègue en me montrant une fiche Bristol où était écrit en lettres capitales OPÉRATION VENTRE AFFAMÉ.

En remontant de l’antre de la vieille chouette, nous nous arrêtons à la machine à hot-dog. De sources concordantes, la machine était déjà dans les sous-sols de Langley à l’époque des dinosaures. Personne ne sait qui l’a mise là. Et personne n’a jamais découvert qui l’approvisionnait. Mais elle est fidèle au poste, au croisement de deux couloirs mornes, loin sous terre, à distribuer des hot-dogs brûlants pour des générations d’espions en manque de sommeil.

— Cela me rappelle la machine Zoltar dans le film *Big*, dis-je tandis que le mécanisme se met en branle pour fabriquer ce qui sera mon repas.

— Tiens, voilà sa prédiction, raille un de mes camarades en sortant une carte de sa poche.

Il la plaque sur la vitre de la machine. Elle provient d’un des jeux que le CTC donne à ses agents pour mémo – les cibles prioritaires de la CIA, une carte par terroriste qu’il faut éliminer.

— Hadji al-Yemeni ? lis-je.

Il acquiesce avant de poursuivre :

— Un gros méchant. C’est notre gibier. La dernière fois qu’on l’a vu, c’est en Algérie.

La machine à hot-dog tressaute, tandis qu’elle s’applique à me rendre ma collation.

— Tu sais que ce n’est pas son vrai nom, dis-je en contemplant la machine qui lâche des gémissements métalliques. C’est une marque de respect, un titre honorifique, comme si on l’appelait « M. le professeur ». Ça signifie juste qu’il a fait le pèlerinage à La Mecque et qu’il vient du Yémen. La plupart des Yéménites sont musulmans, et tous les musulmans sont censés faire le hadj. Par conséquent Hadji al-Yemeni n’est pas une seule personne, ça désigne quasiment la moitié de la population du Yémen.

La machine émet un *ding !* et me présente mon hot-dog avec une sorte de soupir d’aise.

— N’empêche qu’il fait partie du Top 5 de mes Panini, insiste-t-il en me tendant la carte plastifiée.

De retour à la surface, j’entre le nom dans l’ordinateur central. Il a raison, il y a un énorme dossier sur ce type.

Les dépêches arrivant à la CIA sont des anachronismes aussi étonnants que la machine à hot-dogs. Écrites tout en majuscules, flanquées d’une série de codes aussi mystérieux que les anciennes cartes perforées du début de l’informatique, elles arrivent par milliers chaque jour à Langley, traitant des sujets les plus divers – des plus anodines questions administratives aux renseignements top-secret concernant des attaques imminentes. Parmi les symboles cryptiques qui émaillent le texte, je remarque une paire de doubles crochets autour du nom de famille. Une instruction demandant au système informatique de copier cette dépêche dans le fichier central concernant cette personne. Autrement dit, tout courrier émanant de n’importe quel bureau de la CIA, partout dans le monde, et contenant le nom HADJI [[AL-YEMENI]], sera copié dans un gros fichier de référence. Et le système n’a pas chômé !

Il y a déjà plus de cent rapports différents décrivant les méfaits que s’apprête à commettre ce fantôme. Ils proviennent d’une dizaine de pays sur trois continents – et dans aucun on n’y parle arabe ! Dans la frénésie de la nouvelle Guerre contre le terrorisme et sa course aux scalps, tous les bureaux de l’Agence, de Reykjavik à Rio, relaient chaque info venant de leurs taupes locales qui ont vite compris que ce genre de renseignements était une mine d’or – qu’ils soient vérifiés ou non. Et lorsque ni les informateurs ni les agents ne parlent arabe, les messages d’alerte concernant tous les « M. le professeur » affluent à vitesse grand « V ».

Je fais signe à ma chef de service quand elle passe devant mon poste de travail alors qu’elle revient du sixième étage, là où tous les cadres ont leur bureau.

— Il n’y a pas des garde-fous pour empêcher ça ?

Elle secoue la tête.

— Ils utilisent tant de noms, répond-elle, comme si elle décrivait une particularité anatomique d’un alien.

— Non, réponds-je. Enfin, oui, ils en ont beaucoup. Mais là, c’est différent. L’erreur vient de chez nous. C’est comme si on listait tous les crimes commis par des Américains ayant passé une licence et qu’on s’en serve pour arrêter tous ceux qui ont fait trois ans d’études après le lycée.

— Personne n’a prétendu que ce serait facile.

Elle me lance un regard en coin, comme si je n’avais pas encore mesuré toute la complexité de notre mission.

— Non, ce n’est pas ça. Je ne dis pas que c’est compliqué. Je dis que nous nous trompons. Des gens innocents vont se faire tuer.

D’un mouvement de tête, elle désigne la photo au mur représentant les Twin Towers.

— C’est déjà fait.

Je suis prise du même vertige que si l’on m’avait bandé les yeux et fait tourner sur moi-même. Des innocents sont morts. C’est pour ça que nous sommes tous ici, dans cette pièce beige aux airs de chambre forte, à tenter d’éviter que cette horreur ne recommence. Cela justifie-t-il de tuer tous les Yéménites ayant fait leur hadj ? D’un point de vue prosaïque, tuer des innocents engendre de futurs ennemis. Et d’un point de vue moral, ça rend notre combat inique.

Je me mets à chercher les autres titres honorifiques courant, en me servant de mon petit niveau d’arabe appris au lycée. Je découvre une dépêche émanant d’un *black site* en Afghanistan (une prison secrète – nom de code : Salt Pit), informant qu’un dénommé Khaled al-Masri y était détenu. La dépêche ne précise pas que « al-Masri » signifie « qui vient d’Égypte », que Khaled est le troisième prénom le plus utilisé en Égypte, et qu’il y a plus d’un million de Khaled al-Masri dans le monde. Elle annonce simplement que Khaled al-Masri leur a été remis par les autorités macédoniennes, lorsque son nom a été trouvé dans la liste des personnes les plus recherchées. À la fin, la note explique que Salt Pit a désormais établi que les Macédoniens se sont trompés de personne. Ils vont cesser les investigations et relâcher Khaled al-Masri, sans toutefois reconnaître officiellement leur erreur.

C’est seulement des années plus tard que je mesurerai toute l’ampleur du drame humain qui se cache derrière cette dépêche. En lisant dans la presse les effets du *Patriot Act*, je découvre que ce al-Masri s’apprêtait à rentrer chez lui pour rejoindre sa femme et ses deux enfants quand les agents de la douane macédonienne ont remarqué que son nom apparaissait dans la liste noire des États-Unis. C’étaient les fêtes de Noël et les récompenses versées par les USA aux fonctionnaires locaux étaient particulièrement la bienvenue

à cette période de l’année. Ils ont enfermé al-Masri dans un hôtel et appelé le bureau de la CIA à Skopje. Le responsable a contacté le CTC à Langley qui, sans autre preuve que ce nom générique, a envoyé un groupe de commandos cagoulés. Ceux-ci ont aussitôt plaqué au sol Khaled, totalement paniqué, qui voulait savoir qui ils étaient, s’il pouvait appeler sa femme. Mais personne n’a répondu à ses questions. En silence, ils ont déchiqueté ses vêtements, lui ont enfilé de force une couche, une combinaison et noué un bandeau sur les yeux. Ils lui ont injecté un puissant sédatif. Et l’ont mis dans un avion pour l’Afghanistan.

À son réveil, on lui a annoncé qu’il était désormais un « détenu fantôme » et qu’il n’était plus protégé par la convention de Genève. Il a été battu, électrocuté, privé de nourriture. Toutes les semaines, un homme qu’il prenait pour un médecin venait lui faire un prélèvement de sang et d’urine. Pendant toute sa détention, Khaled al-Masri n’a cessé de clamer son innocence. Finalement, il a commencé une grève de la faim. Ils l’ont sanglé et lui ont enfoncé une sonde dans le nez pour le nourrir de force.

Quatre mois plus tard, un bureaucrate de Salt Pit, assis dans une pièce voisine de celle où al-Masri était attaché et alimenté contre sa volonté, a rédigé ce message laconique qui est apparu sur mon écran en Virginie. NOUS SOMMES DÉSORMAIS CERTAINS QUE LE DÉTENU N’EST PAS NOTRE HOMME.

Khaled a été relâché sur une petite route en Albanie, avec pour instruction de marcher et de ne pas se retourner. L’homme a la colonne vertébrale endommagée à vie. Il a perdu trente kilos. Il ne le sait pas encore, mais sa femme, pensant qu’il a abandonné sa famille, a divorcé. Et chaque fois qu’un tube fluorescent s’allumera au plafond et se mettra à bourdonner, il sera pris de tremblements.

Et personne ne lui a présenté d’excuses.

Bien sûr, je ne sais encore rien de tout ça. Je ne suis qu’une jeune recrue, qui mange un hot-dog à son bureau. Je regarde fixement cette dépêche de Salt Pit sur mon écran, et ce nom, KHALED [[AL-MASRI]], tout en capitales, avec ses doubles crochets, cité dans ce message plein d’assurance rédigé par un agent zélé et très mal informé.

Je vais trouver ma responsable.

— On a un problème avec les titres honorifiques, dis-je.

— Ça ne va pas recommencer.

Elle agite la main pour me faire signe de m'en aller, sans même lever les yeux de son ordinateur.

— Cela ne se limite pas à Hadji al-Yemeni. La même chose se produit avec les Khaled al-Masri. (Elle reconnaît ce nom, mais ne s'arrête pas pour autant de tapoter sur son clavier.) On en a vingt, peut-être trente. Et encore ce ne sont que ceux qu'on a dans nos fichiers. Du moins ceux auxquels j'ai accès.

— C'est bon, lâche-t-elle les yeux toujours rivés à son écran. Vous avez le feu vert pour rectifier ce bug.

J'en reste muette. C'est ma première année de formation. Comment vais-je pouvoir régler ça ?

Pendant quelques secondes, j'écoute le pianotage de ses doigts sur les touches.

— D'accord, réponds-je finalement. Mais, en attendant, il faut cesser toutes ces détentions illégales.

Maintenant, j'ai toute son attention.

— Vous plaisantez ?

— Nous kidnappons des gens au hasard, des innocents qui…

— Allez raconter ça au Congrès, jeune fille, m'interrompt-elle. S'il vient un nouveau 11 septembre, je préfère dire qu'on a arrêté cent barbus innocents plutôt que d'avoir relâché un seul putain de terroriste !

— Je crois que c'est l'inverse.

— Quoi ?

— La citation. C'est de Benjamin Franklin et c'est l'inverse : je préfère libérer cent coupables plutôt que de faire souffrir un seul innocent.

Elle me fusille du regard.

— Sauf que là, il parlait d'Américains.

9.

Je rends ma première visite à un détenu – Mahmoud. J’arrive la tête couverte d’un hijab et lui d’une capuche. Il la retire aussitôt. Moi je garde mon foulard. Nous parlons de Kafka. Il est surpris quand je cite le Coran. Et moi, quand il cite Malcolm X.

Je lui demande s’il a une fenêtre dans sa cellule. Il répond que oui, une petite, mais la nuit il peut voir la constellation d’Orion. Il aime bien cet amas d’étoiles parce que c’est le rappel que tous les humains voient la même chose mais leur donnent des noms différents. En Occident, nous appelons ce groupe d’astres la Ceinture d’Orion, en hommage au chasseur de la mythologie grecque. Chez les Arabes, ces mêmes étoiles s’appellent le Collier de perles, en hommage à la sagesse qui naît de la souffrance. Je ne m’attendais pas à entendre de telles paroles de la part de cet homme quand il est entré dans la pièce, le visage dissimulé sous une capuche.

Après mon départ, si nous sommes toujours des adversaires militaires, nous sommes malgré tout devenus un peu amis. Mahmoud me raconte ce qu’il sait sur les réserves d’un magasin de meubles, où des djihadistes cachent des explosifs pour un Franken-Truck – le jargon de l’Agence pour désigner un camion bourré d’explosifs, avec une bombe humaine au volant, et souvent une deuxième sur le toit. Il n’est pas d’accord sur la cible. Trop de civils tués. Et ce n’est pas avec la torture de la planche ou les interrogatoires musclés que l’on peut espérer découvrir où se trouvent ces clous et ces explosifs, mais par un long travail d’approche et de respect mutuel. À la manière des petites briques Tetris qui doivent s’emboîter parfaitement.

*

Plus les heures s’accumulent à Langley, moins j’ai de temps pour parler au téléphone avec Anthony. La solution la plus sage serait de se séparer. Mais au lieu de ça, il m’annonce son arrivée aux États-Unis. Ici, en Virginie. Pour vivre dans mon studio, avec son évier empli de vaisselle sale.

Anthony est étranger. Et je n’ai pas le droit d’embrasser un étranger, et encore moins de vivre avec lui ! La seule façon de lever cette interdiction est d’être officiellement fiancée, la direction peut alors consentir à faire une exception. Mais Anthony ne sait pas où je travaille, alors il m’est difficile de lui expliquer la nécessité d’un mariage. Lorsque je lui suggère que cela pourrait lui permettre d’obtenir un visa plus long, il éclate de rire.

— Je vois qu’on devient sentimentale, Indy !

Une référence à Indiana Jones. Et non, je ne deviens pas sentimentale. En réalité, sa venue me terrifie. Mais à chaque croisée des chemins, l’idée de rompre me terrifie encore plus. Alors Anthony prend un avion pour Dulles.

Je l’attends à la zone rencontre des voyageurs, entourée par des gens avec des ballons. Il passe la porte, et son sourire tranquille efface ces deux années d’absence.

— Tu as fait bon voyage ?

— Tu as coupé tes cheveux, remarque-t-il en prenant une mèche.

Dehors, un drapeau américain géant flotte sur le parking au-dessus des voitures garées. Pendant que nous nous faufilons entre les rangées, il meuble mes silences, me donne des nouvelles des gens que je connaissais autrefois.

— J’ai hâte d’être chez toi, s’exclame-t-il tout guilleret en montant dans la Jeep.

Mais ce n’est pas là que nous allons.

Je le conduis devant un immeuble à Arlington, où un homme habillé en gardien de parking me demande mes papiers.

— Premier étage, annonce-t-il. Laissez vos téléphones dans la voiture.

Anthony me dévisage pendant que je remonte la vitre.

— Ça va te paraître bizarre, lui dis-je, mais sois juste toi-même et on pourra s’en aller.

— Qu’est-ce qui se passe ? On auditionne pour une émission de téléréalité ?

Quand il est nerveux, sa défense c’est l’humour. Ça me revient.

— Presque, réponds-je en glissant mon portable dans la boîte à gants.

Dans le hall, à côté de l’ascenseur, un panneau indique une liste de noms avec les numéros des bureaux correspondants. Des dentistes, des comptables. Ces gens existent-ils vraiment ou est-ce juste pour le décor ? Si ces personnes sont réelles, elles ne savent évidemment pas ce qui se passe dans la Suite 201. Nous entrons dans la cabine et Anthony prend ma main.

Lorsque les portes se rouvrent, je ne sais toujours pas pourquoi je fais ça. Est-ce parce que je veux être avec lui ? Ou parce que je ne veux pas rompre ? Au fond, peut-être est-ce la même chose.

« Retirez tous vos bijoux », indique un écriteau posé sur la table dans la salle d’attente, au milieu d’une collection d’anciens numéros de *The Economist.* Il n’y a pas d’hôtesse d’accueil. Je remarque une caméra dans un coin, au-dessus de l’horloge.

La porte s’ouvre enfin. Un homme se tient sur le seuil et lit à haute voix une suite de chiffres.

J’acquiesce. C’est mon numéro d’identification, qui nous permet de garder nos véritables noms secrets.

— Par ici.

Il désigne un couloir beige décoré de tableaux aux motifs géométriques, avec au sol une moquette bouclée. De part et d’autre, une enfilade de portes.

Il passe devant nous et entre un code sur le clavier d’une des serrures. Le battant s’ouvre et nous nous retrouvons dans une petite pièce. Contre un mur, une console. De l’autre côté, une chaise. Tout autour du siège, un méli-mélo de fils électriques formant une sorte de guirlande colorée. Certains câbles sont connectés à des cadrans, d’autres à des électrodes sur des bandes adhésives et des straps. Sur un côté, un accoudoir matelassé, équipé de sangles, prêt à accueillir un poignet.

— C’est un détecteur de mensonges ? bredouille Anthony. J’en ai vu un dans le *Jerry Springer Show*, plaisante-t-il. (Notre accompagnateur ne rit pas.) C’est vrai qu’on peut tromper ces machines en serrant les fesses ?

Vu le niveau de sa blague, il est vraiment très inquiet. J’ai envie de le serrer dans mes bras, mais le gars risque de croire que je tente de lui glisser des infos.

— Reste toi-même, dis-je à nouveau.

L’homme me fait sortir dans le couloir pour me conduire à la pièce voisine où est installée une grande vitre. De l’autre côté, je vois Anthony, avec ses chaussures bateau et ses chaussettes à nounours, s’installer sur le siège, cerné par la forêt de câbles. Il contemple le pot de fleurs posé sur la table.

— Soyez gentil avec lui, dis-je.

— Je fais juste mon travail, madame, répond l’homme avant de retourner dans la salle du polygraphe.

Je l’observe pendant qu’il installe les capteurs sur la poitrine d’Anthony, puis il s’assoit sur le bord de la console.

— Pouvez-vous me préciser quel jour de la semaine nous sommes ? demande-t-il.

— Dites-moi d’abord ce qui se passe.

— Vous saurez tout dans un instant. Mais d’abord, répondez à ma question, monsieur.

Il y a un long silence.

— Dimanche, finit par répondre Anthony.

— Je vous remercie. Et dans quel État sommes-nous ?

— En Virginie, du moins je crois.

— Je vous remercie. Vous avez déjà menti sur votre déclaration de revenus ?

Le ton de l’homme est toujours aussi neutre. Anthony jette un coup d’œil vers le miroir sans tain. Au moins, il sait que je suis derrière, qu’il n’est pas seul.

— Qu’est-ce qui se passe ? insiste-t-il.

— Je vous en prie, monsieur. Cela peut être très rapide si vous êtes coopératif.

— Oui, c’est possible. J’ai pu me tromper dans ma déclaration. Je précise que ça concerne le fisc anglais. Mais pas volontairement, D’accord ? Pas

par malveillance. Je ne suis pas expert-comptable.

Il s'en sort à merveille. Moins il semble pro, mieux c'est. Se troubler, c'est très bien. Se mélanger les pinceaux, c'est très bien. Même frauder les impôts ! Tant que personne ne le prend pour un espion.

Le gars lui pose une nouvelle série de questions de sa voix monocorde. Puis il sort une longue bande de papier d'une imprimante intégrée dans la console et étudie les divers tracés. Je ne sais pas trop si ce sont de véritables mesures ou juste un simulacre de plus dans la grande guerre de l'intimidation. Je ne suis pas même sûre que le gars le sache lui-même.

— Dites, je suis obligé de subir ça ? demande Anthony.

— Pas du tout. Vous pouvez partir quand vous voulez. Mais si vous quittez cette pièce, vous ne reverrez plus votre fiancée.

Pour la première fois, la peur voile son regard. Il pense que je suis en danger. Et ce détail n'échappe pas non plus à l'opérateur.

— Elle va bien, ne vous inquiétez pas. On veut juste s'assurer que vous n'êtes pas une menace pour elle… Ni pour nous.

Anthony hésite entre éclater de rire ou prendre ses jambes à son cou.

— Amaryllis travaille pour la United States Central Intelligence Agency, précise l'homme. Vous le saviez ?

Anthony le dévisage avec de grands yeux puis jette un coup d'œil au miroir. Il secoue la tête.

— Il me faut une réponse verbale.

— Non.

— Et une phrase complète.

Anthony l'observe un moment, ravalant son agacement.

— Non, je ne savais pas qu'Amaryllis travaille pour la United States Central Intelligence Agency.

Il parle d'une voix calme, mais ça doit le secouer à l'intérieur. L'opérateur entoure au crayon-feutre les points d'inflexion sur les tracés. Puis Anthony poursuit, d'un ton plus doux :

— Mais si c'est le cas, c'est qu'elle doit avoir de bonnes raisons.

Et j'en ai les larmes aux yeux.

— Travaillez-vous en ce moment ou avez-vous travaillé par le passé pour une agence de renseignement ?

» Avez-vous des liens, ou avez-vous eu des liens avec un mouvement de contestation violent ?

Et la litanie de questions continue…

— Êtes-vous membre, ou avez-vous été membre du parti communiste ?

Anthony s’esclaffe.

— Hé les gars, on est en 2003 ! Vous êtes au courant ?

À la fin de l’interrogatoire, lorsque le technicien rouvre la porte, je suis dans le couloir avec sa moquette hideuse, prête à me faire incendier par Anthony. L’espace d’un instant, il est livide, puis un sourire éclaire son visage.

— Waouh ! Découvrir que sa chérie a une vie cachée, ça aurait pu en faire détaler plus d’un… Décidément, tu ne doutes de rien, Indy !

C’est comme si, d’un coup, un double de moi-même, datant d’une autre vie, m’acceptait. Anthony est la seule personne de mon ancien monde – le vrai monde – à connaître la vérité. Et il m’aime quand même. Cela suffit presque à recoller tous les morceaux chez moi. Alors j’occulte les fractures entre ce qui était et ce qui n’est plus. Je ramène Anthony chez moi, et l’aide à déballer ses affaires.

*

Aussitôt, l’Agence me met la pression. Elle veut que je concrétise. Soit nous nous marions, soit je risque de ne plus être autorisée à dormir dans le même lit qu’Anthony. Une union toute simple à la mairie mettrait mal à l’aise ma famille, et soulèverait trop de questions. Après tout, si on se fiance à vingt-trois ans, c’est parce que c’est le Big Love, n’est-ce pas ? De plus, Anthony a toujours rêvé d’un beau mariage dans une cathédrale. Après ce que je lui ai fait endurer, je lui dois bien ça, non ? Ce sera donc en grande pompe ou rien !

Je travaille sur les kidnappings à Bagdad. J’épluche la bande-son des vidéos de décapitation et les compare à nos banques audio dans l’espoir de reconnaître l’endroit où les otages américains se trouvaient. Organiser mon

mariage est le cadet de mes soucis. Mais chaque semaine, je reçois une note de plus en plus pressante du bureau de la sécurité de l'Agence, me demandant où en sont les préparatifs de mes noces, comme si c'était une question de sûreté nationale. De guerre lasse, j'appelle ma mère et commence à étudier les coupons de tissus pour ma robe.

Elle m'interroge discrètement pendant que nous choisissons les motifs pour la vaisselle et parcourons les brochures des traiteurs. Tu es sûre de toi ? Ce n'est pas prématuré ? On pourrait attendre un peu ? Tu as toute la vie devant toi. J'aimerais pouvoir lui dire que ma vie ne m'appartient déjà plus, que j'essaie juste de faire mon devoir pour mon pays. Et que non, je n'ai pas le choix. Mais je dis simplement : « Quand c'est le bon, on le sait. »

Après le travail, au lieu d'aller boire un verre avec mes collègues, je passe mes soirées avec Anthony dans notre pub préféré. Nous jouons au Scrabble, au Trivial Pursuit et au Risk. Nous mangeons des frites sans jamais parler de mes activités au bureau. C'est reposant, comme les silences dans une partition. Certaines nuits, je songe que cela pourrait me suffire.

Nous nous marions à la National Cathedral de Washington par un bel après-midi d'avril. L'édifice est immense et caverneux, mais pour moi, c'est un lieu intime, mon nid, ma cachette d'antan, l'endroit où je déposais mes secrets et mes espoirs de lycéenne, mon havre où je venais déjeuner au calme à la pause de midi. Sur ces bancs, j'ai lu *L'Attrape-cœurs, Crime et Châtiment, Siddhartha, Des Souris et des Hommes*. Dans les chapelles de sa crypte, j'ai parlé à l'univers, à Laura et à Dieu. Et lorsque résonnent les premières mesures de l'*Ave Maria* et que mes sœurs ouvrent la procession sous les hautes voûtes, je me sens en sécurité ici, au creux des bras de pierre de cette vieille confidente.

En marchant vers l'autel, j'aperçois dans les rangs des collègues de l'Agence dont je ne saurai jamais le véritable nom. Au-dessus de moi, un fragment de roche lunaire est enchâssé dans un vitrail. Je me souviens de ma mère me lisant *Le Petit Prince*, et du businessman qui, dans le livre, passe son temps à compter les étoiles qu'il possède sans se rendre compte qu'il n'a rien. Pas la moindre parcelle du monde ne t'appartient, même si tu le dis très fort, m'avait expliqué ma mère. Il faudrait que quelqu'un explique ça à Al-Qaida en Irak. Et à nos généraux, pendant qu'on y est.

Anthony m’observe d’un air entendu. Je ne peux pas lui donner grand-chose. L’État a déjà prélevé sa dîme sur moi. Les coffres sont vides. Mais il m’aime parce que je fais l’effort d’essayer, et moi je l’aime parce qu’il me laisse y croire.

Lorsque la réception est finie, la pluie s’abat. Sur le chemin du retour, nous nous arrêtons pour fumer une cigarette sur les marches du Lincoln Memorial, assis côte à côte dans nos habits de jeunes mariés, tandis que les gouttes tambourinent sur notre parapluie.

— Tes patrons vont être contents, non ? demande Anthony.

— Contents, ils ne savent pas ce que c’est, dis-je en contemplant le rideau de pluie autour de nous. Mais moi, je le suis.

Et à cet instant, c’est la vérité.

*

Le mois suivant, je suis assignée au CTC/WMD, la section du contre-terrorisme spécialisée dans le renseignement concernant les armes de destruction massive – autrement dit les armes nucléaires, biologiques ou chimiques susceptibles de tomber entre les mains de terroristes. Nous ne nous occupons pas des programmes nucléaires nationaux, tels que celui de l’Iran ou de la Corée du Nord. Notre objectif est uniquement les acteurs clandestins, principalement Al-Qaida et ses filiales, mais également les trafiquants qui les approvisionnent.

Les cibles traditionnelles, comme les responsables des programmes iraniens ou nord-coréens, peuvent être approchées par des agents de la CIA se faisant passer pour des diplomates du département d’État. Mais nos cibles – les marchands d’armes clandestins et leurs clients terroristes – ne risquent pas plus de parler à un membre du ministère des Affaires étrangères qu’à un agent de la CIA. Pour ces gens-là, nous ne sommes que des laquais du gouvernement américain, et ils fuient comme la peste le moindre contact avec les représentants officiels des États.

Pour approcher ce genre de cible, l’Agence a recours à une autre tactique. Au lieu de se faire passer pour des diplomates, nos hommes opèrent dans la clandestinité absolue, sans aucune reconnaissance de l’État à quelque niveau que ce soit. On les appelle des NOC, pour *non-official cover*. Ils se

font passer pour des hommes d'affaires, des membres d'ONG, ou toute autre fonction qui puisse leur ouvrir les portes de ce monde souterrain sans éveiller les soupçons.

Les officiers de terrain œuvrent donc dans la clandestinité, mais c'est aussi le cas de leur centre de commandement. Il serait bien trop risqué pour un NOC de venir faire son rapport à Langley quand il débarque à Washington. Tourner au fameux croisement sur la Route 123 pourrait griller une couverture ayant coûté des centaines de milliers de dollars si d'aventure un observateur mal intentionné était posté dans les parages. Alors les missions sont pilotées par de petites unités cachées dans des immeubles anodins au fin fond des faubourgs de la Virginie du Nord.

C'est la première fois que je travaille dans un centre opérationnel déguisé en simple société de services. Et la première fois que je dois me rendre tous les matins dans un immeuble de bureaux. Je trouve cette normalité très agréable : la galerie marchande au rez-de-chaussée, le restaurant Ruby Tuesday, les cancanages des secrétaires rajustant leur rouge à lèvres dans les toilettes… Elles ne savent pas que dans cet immeuble, à deux pas de leurs bureaux, nous tentons de retrouver des têtes nucléaires qui se sont volatilisées, et d'intercepter des colis pleins de souches de variole et d'anthrax. Mais elles aussi font leur devoir de citoyennes. Leurs visages me reviennent à l'esprit chaque fois que nous chiffrons les victimes potentielles d'une attaque. Ce sont ces gens-là que nous protégeons, ces héros glorieux du quotidien.

Au vingt et unième étage, derrière les doubles portes, nous rédigeons des dizaines de ces rapports de menaces. Nous lançons des simulations funestes à partir d'indices interceptés dans des communications entre cellules terroristes. Mais quantifier le risque ne suffit pas. Il faut capter l'attention de nos responsables politiques, leur fournir des images qui frappent leurs esprits : toute la population du Financial District de Manhattan ! Tous les gosses dans les écoles publiques ! Tout le système de distribution d'eau du pays HS !

Un rapport évoque un nouveau type de mission suicide. Le martyr cette fois ne va pas se faire exploser, mais s'inoculer un virus mortel, se balader dans le métro new-yorkais et contaminer l'air le plus longtemps possible, jusqu'à son dernier souffle. Nous lançons la simulation. L'ordinateur annonce qu'en moins de deux semaines, on atteindra le point de rupture

dans la ville, avec dix pour cent de morts chez les habitants. Des centaines de milliers de victimes en une seule attaque !

— Et ils appellent ça une guerre asymétrique…, dis-je à mon collègue.

— Et Hiroshima ? C’était quoi, pour toi ?

10.

Je suis emportée dans ce flot frénétique, et je me répète, tel un mantra, que le caractère vital de mon travail justifie mes absences auprès d'Anthony. Dans mon cocon, avec mes frères de l'Agence, tout est si simple. En buvant du café réchauffé à l'aube, ou des shots de tequila après minuit, nous mesurons mutuellement l'importance de notre mission à l'aune des catastrophes que nous avons évitées.

Un soir, alors que nous rentrons à la maison après avoir traîné dans un pub irlandais avec l'équipe, Anthony me fait remarquer :

— Tu sais où est le problème ? Vous êtes obligés d'inventer toutes les apocalypses possibles pour trouver une raison à votre boulot. À quoi bon empêcher des horreurs qui n'existent pas ?

C'est d'une logique imparable. Et très dérangeante. Mais je revois la pile de dépêches cerclées de rouge sur mon bureau.

— Heureusement pour nous, Al-Qaida a déjà prévu deux cents apocalypses. Pour l'instant, nous ne sommes pas en rupture de stock !

Se marier à vingt-quatre ans pour des raisons administratives ne se révèle pas être la meilleure idée – en particulier un mois avant mon départ pour le stage de formation le plus prestigieux du monde. Je commence les cours à l'automne au centre opérationnel de la CIA, pour apprendre les fondamentaux de la récupération d'informations : gestion des BLM (les boîtes aux lettres mortes), harponnages, échanges furtifs, et parcours de sécurité. Après ce cursus, certains d'entre nous seront choisis pour parfaire leur entraînement d'officier traitant à la Ferme, une grande base secrète en Virginie.

Ma petite bande et moi-même arpentons Washington jour et nuit pour marquer des sites à la craie, identifier les plaques d'immatriculation des voitures qui nous suivent, distinguer les faux espions des vrais, tout excités de savoir que les civils autour de nous continuent de mener leur petite vie, complètement ignorants de ce qui se déroule sous leurs yeux.

On nous fait passer notre premier test d'aptitude opérationnelle : un harponnage – autrement dit, repérer une cible d'intérêt dans un espace public, l'aborder et se débrouiller pour engager la conversation. Le but – le Graal –, c'est de décrocher un « deuxième rendez-vous », la possibilité de poursuivre la discussion ailleurs, à une date ultérieure. Cela permet à l'agent de terrain de construire une véritable relation, et d'espérer ainsi obtenir les informations que la cible peut détenir. Depuis mes débuts au CTC, je sais à quel point ce genre de renseignements peut être précieux : le lieu de détention d'une prisonnière, lâché quelques heures avant sa décapitation, le nom d'un vendeur s'apprêtant à livrer des têtes nucléaires soviétiques à un émissaire d'Al-Qaida, la technique que va employer le Hezbollah pour faire sortir des agents biologiques extrêmement pathogènes du congélateur d'un scientifique.

Les cibles qu'on nous a données pendant les entraînements étaient toutes jouées par des officiers opérationnels, de véritables espions endurcis, ayant une grande expérience du terrain – nos héros, en sorte. Certains tiennent leur rôle par sens du devoir, avec le désir de transmettre leurs connaissances à la nouvelle génération. D'autres le font parce qu'ils n'en peuvent plus de la pression et sont bien soulagés de revenir travailler trois ans au pays. Pour le reste, c'est juste une punition, parce qu'ils ont fait capoter une opération, ou grillé quelqu'un sur la ligne de front.

Notre instructeur lâche sur la table une liasse de pochettes cartonnées. Toutes sont noires, et il y en a une pour chacun. La mienne contient la photo d'un sosie de Gorbatchev, sans la tache de vin sur le crâne, adossé au bar dans un pub bondé. La bio est sommaire. Il s'agit d'un fonctionnaire kazakh. Il sait qu'un attentat va être perpétré avec la bénédiction de son pays. Il n'est pas d'accord – en privé, bien sûr. Personne ne s'est intéressé à lui. L'antenne locale pense qu'il peut être une cible intéressante. C'est à peu près les seules infos, hormis qu'il est allé à la Kazakh-American University à Almaty, où il a étudié le commerce, avec une option « cinéma ». Il collectionne les cartes de baseball. Il a un chien. Dans la pochette, je trouve

ensuite un rapport des filatures : sa maison, le ministère, le domicile de sa maîtresse. Parfois, le dimanche, il aime bien aller au Panera Bread. J'esquisse un sourire. Tout ça pour m'attirer près du centre d'entraînement ! Parce qu'à l'évidence c'est là-bas que je suis censée aller. Je parcours le reste de la page. Il s'installe toujours au fond de la salle, précise le rapport. Et il commande généralement la tarte du jour.

Je me gare sur le parking du Panera. Je conduis une voiture du centre, une Dodge Stratus banalisée pour tromper la vigilance d'éventuels observateurs envoyés par les Russes ou les Chinois désireux d'identifier la nouvelle vague d'agents de la CIA. Ils ont raison, ma vieille Jeep est bien trop repérable. Je jette un coup d'œil dans le rétroviseur. C'est notre première épreuve grandeur nature. Mon reflet ne me rassure pas. Je m'examine : la peau tachetée, le regard inquiet, une rondeur encore infantile dans les joues. Dans les films, aucun espion n'a cette tête-là ! En même temps, un espion ayant une tête d'espion n'irait pas très loin.

Dans le Panera, des clients font la queue pour bruncher. J'observe la salle par-dessus un menu, me sentant vaguement ridicule. La foule des branchés du dimanche a pris d'assaut tables et chaises. Aucun signe d'un officier examinateur se faisant passer pour un informateur kazakh et feignant ne pas savoir que je suis là. Pendant une minute, je me demande si je n'ai pas tout inventé, comme ces illuminés qui pensent que la CIA est partout. Et puis je le vois. Assis au bout du bar, les épaules voûtées, comme s'il couvait du regard un fond de whisky.

On y est. Mon premier test ! Si je me plante, ils peuvent m'exclure du programme. Je prends une grande inspiration et me dirige vers lui. Le tabouret à côté du sien est libre – une petite attention pour la jeune recrue, j'en suis certaine. Je m'installe, pose un ordinateur portable et un livre sur le comptoir. Il attend que je fasse un premier geste, mais je le laisse mariner. En partie parce que je suis terrifiée, et aussi parce que ça me semble plus naturel. J'ouvre l'ordinateur et fais mine d'écrire un e-mail : « Merci pour les tuyaux. Du fait de mes relations à Washington, je me dois de faire quelque chose. Je suis sûr que vous comprenez. » Je laisse le curseur clignoter une minute à la fin de la ligne. Je sens qu'il jette un coup d'œil à l'écran. Je reste imperturbable, comme si je n'avais rien vu. Au lieu de ça, je pousse un soupir de lassitude. J'attends encore un peu avant de taper la combinaison de touches pour bloquer l'écran.

— Vous voulez bien surveiller mes affaires ? (Il a l'air surpris.) Vous pouvez garder un œil dessus pendant que je vais aux toilettes ?

Il regarde tour à tour le portable, le livre, puis reporte son attention sur moi. Il acquiesce. Le bouquin est un accessoire de ma mise en scène : un roman existant avec une fausse couverture portant le titre : *Le chic Rat Pack : glamour, liberté, et cool attitude à l'américaine.*

Une fois dans les toilettes, je commence à compter : un, deux, trois. Dans la glace, j'observe à nouveau mon reflet. *Quatorze, quinze, seize*. La fille a un peu meilleure mine. *Vingt-deux, vingt-trois, vingt-quatre*. Finalement, elle va peut-être s'en sortir. *Vingt-huit, vingt-neuf, trente*. Je sors et le repère. Il est toujours là et il observe la photo des crooners sur ma couverture contrefaite : Dean Martin et Frank Sinatra.

— Merci, dis-je en me juchant à nouveau sur mon tabouret.

Nous restons silencieux un instant. C'est insupportable, cette attente.

— C'était une sacrée époque, pas vrai ? dit-il finalement en désignant la couverture de mon livre, tel un amoureux éconduit en montrant la dulcinée qui lui a échappé.

— Mais elle est bel et bien terminée. J'aurais tant aimé vivre dans ces années-là. Je collectionne leurs lettres. (Je lui lance un sourire timide.) Le Rat Pack ! J'achète leur correspondance et tout ce qu'ils ont écrit. Une vraie chasse au trésor !

Son visage s'éclaire.

— C'est vrai ? J'aimerais bien voir votre collection un jour.

Il me facilite la tâche.

— En fait, je comptais les scanner, et les mettre en ligne. C'est trop triste que toutes ces merveilles restent dans le tiroir de mon bureau. Mais je n'ai pas encore eu le temps de m'en occuper.

— C'est dommage.

Et j'entends l'invitation dans sa voix.

— Vous savez, je serais ravie de vous les montrer en attendant. Vous avez été si aimable… surveiller mes affaires et pour tout le reste. Et ça me fait toujours très plaisir de rencontrer des gens qui apprécient l'ancien temps. Quand tout était plus… (Je m'interromps et jette un œil à la télévision qui est allumée dans un coin.) Quand tout était plus simple…

— Oui, je comprends ce que vous voulez dire, répond-il alors que le présentateur se met à parler du terrorisme. Je serais bien heureux de pouvoir m'évader une heure avec Frank Sinatra.

Je souris.

— Alors, marché conclu ! Je vous invite. Comment puis-je vous joindre ?

Il commence à écrire son numéro, puis s'arrête soudain et m'observe.

— Ça, c'est du premier contact, jeune fille ! Bravo !

Il a laissé tomber sa couverture. Ce doit être ainsi que se termine l'examen, je suppose. Adieu, le fonctionnaire kazakh. L'officier traitant est de retour, avec ce flegme typique de Brooklyn.

— Belle approche. Très bonne idée de me demander un service. La plupart de vos crétins de camarades se ramènent et commencent à me parler de l'état du monde comme s'ils avaient le syndrome de la Tourette. Pourquoi le Rat Pack ?

— Vous… enfin votre personnage, collectionne les cartes de joueurs de baseball. Attaquer là-dessus était un peu trop téléphoné… Mais je me suis dit que vous deviez connaître Joe DiMaggio, Marilyn Monroe, Sinatra. C'est un peu la même énergie. Entretenir la nostalgie. Un certain regret pour un monde qui a disparu.

Le gars me rit carrément au nez.

— Un vrai petit docteur Freud ! lance-t-il en secouant la tête. Mais vous avez raison. Un bon agent de terrain doit être autant un James Bond qu'un psy.

— Ou une psy…

— Certes.

Il sort un formulaire d'évaluation de sa poche. Il y a une dizaine de catégories où les étudiants doivent être notés. À côté de chaque, il y a une série de cases : Satisfaisant. Peu Satisfaisant. Insuffisant. Il n'y a pas de case « Très Bien ». Dans ce métier, on survit, ou pas. Briller n'est pas une option. Il ouvre son stylo et tire un grand trait vertical pour cocher toutes les cases « Satisfaisant ». Au bas de la page, dans le cadre réservé aux commentaires, il écrit : « Un sans-faute. Une main de fer dans un gant de velours. A peut-être trouvé sa voix. » Il plie ensuite la feuille en quatre, me la tend et s'en va.

Mes deux frères de l'Agence – Mike et Dave – m'attendent au Ireland's Four Court, un faux pub à l'ancienne le long de la voie express au nord de la Virginie qu'empruntent tous les banlieusards du secteur. Eux aussi ont passé l'examen, mais chacun avec quelques « peu satisfaisant », des « bofs » comme on les surnomme. Nous lisons attentivement nos évaluations en avalant des shots avec nos pintes de Guinness.

— « Une main de fer dans un gant de velours » ? relit Dave goguenard.

Et, à partir de ce jour-là, « Gant de velours » sera mon surnom.

Avec le rythme des entraînements qui s'accélère, nous prenons l'habitude de nous retrouver après chaque exercice, pour nous raconter nos exploits et fanfaronner. Anthony nous rejoint parfois. Il apporte sa pointe d'humour à l'anglaise à nos débriefings arrosés. Tout le monde apprécie sa présence. Moi aussi. Mais, inexorablement, il se retrouve largué.

Il ne comprend pas nos acronymes, saisit de moins en moins souvent nos blagues, et n'a pas le droit de connaître les techniques opérationnelles qu'on nous enseigne, ni les menaces terroristes que nous analysons au HQS. Il est de l'autre côté du rideau destiné à exclure les étrangers. Et je commence à comprendre pourquoi les membres de l'Agence sortent entre eux. Un soir, alors que je rentre après un exercice de nuit, je trouve Anthony assis en tailleur par terre, les yeux fermés, la chaîne jouant un opéra, volume à fond, avec une bouteille de whisky à moitié vide à côté de lui. Il me demande de lui obtenir un entretien d'embauche – il veut nous rejoindre… Et j'essaie. Vraiment. Mais ça ne marche pas comme ça.

À la fin du stage, Jon, mon patron, me convoque dans son bureau. J'ai été choisie pour suivre la formation opérationnelle avancée, même si je n'ai que vingt-quatre ans, et qu'ils ne prennent d'ordinaire personne en dessous de vingt-cinq ans. Je vais devoir vivre pendant six mois sur une base secrète sans contact avec la maison. Mes amis et ma famille doivent tous croire que je suis partie faire du conseil pour une multinationale.

— Fête ça et prends une bonne cuite ! me conseille Jon. Puis va dormir et passe du temps avec tes proches, parce que dans trois semaines, tu vas disparaître.

Je laisse échapper un rire.

— Pendant six mois ou pour toujours ?

Il me répond par un sourire mi-figue mi-raisin.

— C’est une question de point de vue, ajoute-t-il.

*

Par un jour froid d’hiver, Anthony me conduit à une station-service sur la Route 123 un peu avant l’aube. Je l’embrasse et l’abandonne sur la station déserte. Transi et stoïque, les mains enfoncées dans les poches de son caban, il me regarde monter dans le van beige où se trouvent déjà tous mes camarades.

Les blagues fusent pour masquer notre appréhension, et nous passons les portes familières de Langley. Nous descendons du véhicule pour prendre place dans un bus aux vitres noircies qui va nous emmener à la Ferme : une sorte de simulateur grandeur nature, à la *Truman Show*. Nous allons pénétrer dans un pays imaginaire : la République de Vertania (la RDV) où nous suivons la formation à l’espionnage la plus pointue du monde.

Nous devons jouer le rôle d’agents envoyés sur le terrain pour leur première mission. Pour ce faire, nous sommes affectés à l’ambassade américaine de Womack, la capitale de la RDV. Nous avons chacun un alias, afin de protéger nos identités. Mais, hormis ce détail, tout paraît très réel. L’ambassade est un véritable bâtiment, avec le drapeau américain flottant au bout de son mat, dominant une place d’un centre-ville où trône en son centre un kiosque à musique. Une chaîne d’infos, la réplique de CNN, donne les nouvelles d’un monde fictif. Carlin, le Premier ministre, a fait ceci, les Fils d’Artemis ont fait sauter cela. Des diplomates de pays voisins sont reçus à l’ambassade, y compris des émissaires d’un État voyou, copie conforme de la Corée du Nord, appelé le Peuple démocratique de la République de Vertania (le PDRV).

Comme au Panera, tous les citoyens de la RDV, tous les journalistes et présentateurs TV, tous les diplomates pompeux du PDRV, toutes les personnes participant à ce jeu de rôle géant sont des officiers de la CIA, affectés à la Ferme pour être des instructeurs. Et chacun d’eux a mille histoires à raconter, comme la fois où un informateur particulièrement important a fait jouer un orchestre de mariachi au complet pour couvrir un rendez-vous clandestin dans une ruelle à minuit. Ils ont aussi des astuces à revendre, des techniques qui ne figureront jamais au programme officiel : utiliser des comprimés de Maalox pour faire des marques sur les murs parce

que c’est beaucoup moins suspect que d’avoir un morceau de craie dans la poche, au cas où l’on est attrapé et fouillé.

Ils abandonnent leurs personnages pour nous donner ces précieux tuyaux quand nous nous retrouvons pour quelques heures la nuit au secret de nos SCIF, ces petites chambres fortes où, par groupe de cinq, nous travaillons à nos rapports sous l’œil vigilant de nos conseillers. Le reste du temps, ils ne sortent pas de leur rôle. Ils enrichissent la fiction. Ils nous parlent des élections à venir et de leur effet sur le cours de la monnaie du pays, s’inquiètent de la concentration des forces armées le long de la frontière avec le PDRV et d’une attaque terroriste possible des Fils d’Artemis, qui se montrent de plus en plus belliqueux. De la fiction et encore de la fiction !

Nous nous rendons aux réceptions de l’ambassade, abordons nos cibles, recrutons nos informateurs. Nous quittons la base dans des voitures équipées de compartiments secrets pour y cacher nos notes et sommes soudain arrêtés à des contrôles routiers. Et nous voilà à genoux par terre, pendant qu’on fouille nos poches et nos véhicules – et chaque fois notre avenir à l’Agence est en jeu, si d’aventure nous avons oublié un papier compromettant dans le porte-gobelet !

Les situations de crise se succèdent et s’accélèrent. Bientôt, on nous réveille toutes les nuits parce qu’est tombée une dépêche annonçant l’imminence d’une attaque ou qu’un attentat a eu lieu. Nous sommes surveillés H 24, mis en compétition, dressés les uns contre les autres, poussés bien au-delà de nos limites. Parmi nos instructeurs, les porcs tripotent les filles soi-disant pour les habituer au harcèlement sur le terrain. Les vieux hurlent sur ceux qui utilisent Internet ou ceux – que Dieu leur vienne en aide ! – qui sortent leur portable. Les chefs de service à Langley viennent faire leur marché en se faisant passer pour de simples instructeurs afin de repérer les meilleurs éléments, puis les dénigrent en bonne et due forme pour qu’aucun confrère ne s’intéresse à leurs protégés.

C’est pour nous un jeu à niveaux multiples et simultanés. Celui de base : enrôler les personnages interprétés par nos formateurs dans le monde de la RDV. Au niveau suivant, rassurer les instructeurs qui décideront de notre futur à l’Agence. Au suivant encore – un niveau bonus, quasi invisible –, charmer les cadres du HQS de Langley pour obtenir le meilleur poste possible si nous sortons victorieux de ces épreuves. Et tout cela doit se jouer sans sortir de nos personnages !

C’est épuisant. C’est le dilemme du mille-pattes : ne pas penser à comment on fait pour avancer, sinon c’est la paralysie !

De temps en temps, on nous accorde un week-end de libre. Je ne le dis pas à Anthony. Je n’ai pas la force de le voir. D’endurer la réalité de l’autre monde. Il va me poser des questions et je devrai inventer tant de mensonges pour pouvoir lui apporter quelques réponses. C’est trop d’effort. Je préfère retrouver mes camarades dans un Holiday Inn ou un Red Robin. C’est si agréable cet anonymat des banlieues. Nous allons voir des films dans des cinémas multiplex. Nous mangeons des pancakes au Cracker Barrel. Et parfois, souvent en fait, nous avons des relations sexuelles.

*

Au fil des semaines, nous étudions toutes les étapes du travail de recrutement des sources : l’identification, l’évaluation, la consolidation, la rétribution, l’exploitation et la résiliation.

L’identification, c’est repérer un contact potentiellement intéressant, ayant ses entrées à l’ambassade ou à d’autres événements mondains ; une personne susceptible de fournir des renseignements nous permettant de déjouer une attaque terroriste ou de connaître les projets de l’ennemi. L’évaluation, c’est le pas de deux que nous réalisons avec le HQS pour confirmer que la cible a bien accès aux informations supposées, pour ensuite déterminer si la cible en question, une fois ferrée, sera prête à collaborer, et ce dans quelle mesure. La consolidation, c’est là où l’habileté et le talent de l’agent traitant entrent en jeu. Construire une relation avec la cible au fil des semaines, des mois, voire des années. Trouver de véritables points communs. Établir et solidifier la confiance. Lentement, pas à pas, révéler qu’on a « des relations avec Washington ». Prendre la température. Et enfin, passer au contrat – la rétribution. Dans les cas les plus triviaux, c’est une discussion de marchands de tapis, troquer des informations en échange de quelque chose : des médicaments, un visa, de l’argent pour rembourser une dette. Dans le meilleur des cas, c’est une question de partage, de confiance commune. Un saut de la foi pour rendre le monde un peu plus sûr, en remettant sa propre vie dans les mains de son alter ego, et celle de ses proches. C’est ce genre de relations qui, durant les dernières

décennies, a mis fin à des guerres, qui a empêché des attentats meurtriers. Ce sont ces relations qui changent le cours de l'histoire.

Au HQS, trois arbres se dressent devant l'entrée. Chaque spécimen a été planté en hommage à une source soviétique, toujours gardée secrète, qui a partagé avec son officier traitant ce qu'il savait. Chacun d'eux a joué son rôle silencieux pour éviter une guerre nucléaire. Sans ces gens, nous ne serions pas ici. Leur courage est un exemple, la raison qui justifie tous ces efforts. Si nous nous vautrons, ce sont eux qui paient les pots cassés, et chaque jour je vois de plus en plus de camarades découvrir les conséquences de leurs erreurs. Une balle dans la tête de leur contact alors qu'il attend à un feu rouge. Une photo de leurs enfants attachés, puis tués. Tout est faux, bien sûr, dans ce monde d'entraînement, mais suffisamment réel pour s'inscrire profondément dans nos amygdales cérébrales, suffisamment réel pour terrifier davantage que les barrages routiers, la prison et la torture.

Les stagiaires qui perdent une source perdent aussi leur place à la Ferme. Pour les rescapés, le cycle du recrutement se poursuit. Bientôt, vient la phase d'exploitation : la longue période de collaboration entre la source et l'Agence. Pendant des années, parfois des décennies, une source est active *in situ* – on lui demande de garder son emploi, voire de monter en grade, afin de pouvoir répondre aux questions de nos analystes et nous alerter en cas de menaces imminentes. Ces questions envoyées par le QG, nommées hypocritement « requêtes », nous parviennent, à nous officiers traitants, sous la forme de longs messages, lardés de termes froids et cliniques et de suppositions désobligeantes. Notre travail est de faire le tri, de choisir les plus importantes, de les reformuler pour qu'elles puissent être audibles et acceptables par notre source, et de les lui transmettre à notre prochain rendez-vous dans une voiture ou une chambre d'hôtel anonyme. À ce stade de notre formation, toutes nos rencontres sont clandestines. Elles sont calées selon une série prédéterminée de signaux, qui a été détaillée au préalable auprès des services de Langley, pour que l'opération puisse être reprise par un nouvel agent de terrain au cas où nous disparaîtrions ou pire encore.

Nous apprenons les divers systèmes de signaux et techniques de rencontres qui sont au programme de formation, plus tous les autres que nous découvrons au fil des exercices. Il y a bien sûr la signalisation

traditionnelle, les marquages à la craie, les stores baissés, une modification physique apportée par l'un d'entre nous dans un endroit susceptible d'être remarqué par le contact quand il est sur le chemin de son travail. Et il y a les nouvelles méthodes, plus originales. L'un de nos instructeurs est un amateur des cartes Starbucks, avec leurs relevés de paiement qu'il peut consulter en ligne en tapant le numéro de la carte sur le site de l'entreprise. Il en donne une à toutes ses sources et leur dit : « Si vous avez besoin de me voir, achetez un café. » Il vérifie les opérations sur ses cartes tous les jours dans un cybercafé, et si le crédit sur l'une d'elles a diminué, il sait qu'il a rendez-vous. Cela lui évite de faire la fastidieuse tournée quotidienne des sites de marquages physiques. Et les numéros de cartes ne sont liés à aucune personne, puisqu'elles ont été conçues comme des cartes cadeaux. Ça, ça me plaît bien. Mais ce n'est pas du goût de certains vieux de la vieille. Nous apprenons vite qui, parmi les vétérans de la guerre froide, exige des marquages à la craie et qui, dans la nouvelle génération, est plus porté sur les puces et le Wifi.

Quand une source demande un entretien, nous nous rendons dans un lieu prédéterminé – un site que nous avons évalué et inspecté, pour être certains qu'il répond à la longue liste de critères que nos instructeurs nous ont donnée, avec leurs cohortes d'acronymes codés. Un endroit aussi anodin qu'un bout de trottoir où récupérer notre contact doit être à l'écart des regards indiscrets, avoir une entrée et une sortie, être exempt de caméras de vidéosurveillance et de vigiles, être assez loin des points chauds tels qu'une école, un poste de police, rester accessible 24/24, et fournir une raison crédible pour que quelqu'un dans la position du contact puisse s'y trouver tout seul, même aux petites heures du matin.

Avec toutes les précautions prises pour valider ce lieu de rendez-vous, pas question qu'il soit repéré par une vulgaire filature ennemie ! Nous ne pouvons nous y rendre directement. Jamais. Nous devons suivre un parcours de sécurité compliqué. Le but de ce périple est d'identifier les véhicules ou les personnes qui pourraient nous suivre. Si nous voyons la même mamie avec un tapis de yoga deux fois dans la même rue, il est fort probable qu'elle se déplace dans la même direction que nous. Mais la voir deux fois dans deux rues différentes, à des kilomètres et des heures d'écart, cela signifie une surveillance. Et, pour corser le tout, les pisteurs travaillent en équipe de sept ou huit qui échangent leur place à chaque carrefour, de sorte qu'un espion n'est visible qu'un nombre restreint de fois durant le

trajet. C’est jouer au chat et la souris à travers la ville et la seule façon de gagner la partie c’est de choisir le chemin le plus tortueux qui soit pour forcer la surveillance à sortir du bois. Le nec plus ultra : inclure des arrêts dans des centres commerciaux, ou dans des stations de métro avec de multiples accès, pour les contraindre à prendre la filature à pied. Et pendant tout ce temps, surtout ne rien montrer. Un simple individu lambda faisant ses courses. Bien entendu, il faut que tous ces arrêts, tous ces changements de directions, soient plausibles – un passage dans une salle de fitness, une séance de lèche-vitrines, un rendez-vous chez le garagiste. Idéalement, ces arrêts doivent être justifiés de jour comme de nuit, parce qu’on ne peut jamais savoir à l’avance à quelle heure une source va demander un rendez-vous.

La lourdeur de ce cahier des charges concernant les lieux de rendez-vous et le dépistage des surveillances éventuelles a un coût : nos moindres temps libres à la Ferme sont consacrés à la recherche de zones de rencontres sûres.

— Quand je prendrai ma retraite, plaisante Dave, je reviens ici ouvrir un restaurant avec couverture cent pour cent garantie. Avec les nouvelles recrues, ce sera la poule aux œufs d’or !

Quand une source perd son accès aux informations, ou qu’elle veut raccrocher les gants, le processus atteint son point final : la résiliation du contrat. Cela n’a rien à voir avec ce qu’on voit comme au cinéma, pas de guillemets au mot « résiliation », pas de sang sur les murs. C’est avant tout une dernière discussion, un moment intense et émouvant qui scelle la fin d’une époque, on y parle reconnaissance, legs et honneur. Parfois, la source sait que c’est terminé alors que l’officier traitant veut continuer. Parfois, c’est l’inverse. Mais le plus souvent, c’est une décision commune, deux frères d’armes qui savent quand la bataille est jouée. Lorsque cela se produit, on ne peut jamais être totalement préparé à ce genre de conclusion ; pas après des dizaines d’années de collaboration, d’entraide et de confiance mutuelle. Mais même durant notre court séjour d’un an à la Ferme, mettre fin à un contrat est un moment éprouvant, c’est dire adieu aux rares personnes qui savent qui nous sommes.

Après chaque cycle d’exercices de la formation, nous nous enfermons dans notre SCIF et rédigeons un faux rapport de mission pour le HQS. C’est un aspect de l’entraînement – et du boulot – que les romans d’espionnage passent bien évidemment sous silence. C’est le royaume de la paperasse.

Des dépêches par centaines : pour décrire une personne d'intérêt, pour avoir l'autorisation de poursuivre les investigations, avoir accès au dossier de la cible, détailler chaque contact, coordonner les moyens engagés en vue du recrutement final, pour la validation de l'analyse prouvant que la cible n'est pas un agent double, pour obtenir le feu vert des autres pays concernés. Et puis, une fois la cible recrutée, vient alors le flot d'exigences et de requêtes émanant des analystes de l'Agence et leaders politiques au pays.

Nous écrivons nos rapports sur des ordinateurs sécurisés, et nous les intégrons à la liste de diffusion interne, à savoir les divers bureaux de l'Agence à l'étranger susceptibles d'avoir des infos sur la cible ou le sujet en question. Nous lardons tout ça de marqueurs, de codes et de mots-clés pour identifier le sujet du message et permettre aux personnes accréditées d'y avoir accès. Puis nous ajoutons à la va-vite un degré de confidentialité, un sceau qui, pour toujours, déterminera qui seront les happy few à pouvoir lire notre prose, et quand.

Dans la vie réelle, ces documents sont envoyés par internet avec des protocoles sécurisés quand elles émanent d'une station de la CIA, ou via une connexion secrète quand il s'agit d'un NOC sur le terrain. Mais nous sommes à la Ferme. Nous imprimons nos rapports sur des imprimantes classiques et devons aller les mettre dans les casiers des instructeurs installés à l'entrée du grand amphithéâtre de la base.

Comme les exercices s'enchaînent à un rythme effréné, nous terminons nos rapports de plus en plus tard. La nuit, une certaine paix règne à la Ferme, quand la touffeur du jour s'estompe et que le bruit de la circulation laisse place aux chants des grillons. Il y a des vélos garés devant chaque bâtiment, laissés à disposition. Cela me rappelle mon enfance, quand Christian et moi découpions des languettes dans des boîtes de céréales et les fixions contre nos rayons avec une pince à linge pour que nos bicyclettes fassent un bruit de moteur. Tous les soirs, une fois mes derniers rapports imprimés, je saute sur le vélo qui me semble le plus en état de rouler et m'éloigne de la lumière du lampadaire, un réverbère à l'ancienne qui me rappelle celui de Tumnus dans *Narnia*. Entre les coups de pédale et les passages en roue libre, j'écoute mon souffle emporté par le vent, et me laisse gagner par l'immensité des bois, de ma mission et du ciel. C'est le moment de la journée où je suis seule. L'air m'enveloppe tout entière, et je suis fière, épuisée, libre. Mais cela ne dure qu'un instant. Je suis déjà

arrivée devant l’amphithéâtre. Je glisse mon travail de la journée dans le casier ad hoc, et reprends ma bicyclette pour aller me coucher.

Le rythme des entraînements grimpe en flèche au fil des semaines. En janvier, on nous donnait un exercice tous les lundis. En juin, c’est quatre ou cinq par jour. À cela s’ajoute les exercices d’orientation sur le terrain, des randonnées par monts et par vaux durant des jours pour rencontrer nos contacts, avec rien d’autre qu’une carte, une boussole et un calepin waterproof. Nous apprenons les manœuvres d’évitement et de défense au volant – comment faire partir une voiture ennemie en tonneau en tapant, avec notre pare-chocs avant, un endroit bien précis derrière sa roue arrière, comment réagir quand on se retrouve cerné par un essaim de miliciens armés ou que l’on tombe dans une embuscade. Les instructeurs posent des bombes factices le long des routes et nous devons les repérer. Pour indiquer que nous en avons identifié une, le code est de se garer sur le bas-côté et ouvrir le capot. Si nous en loupons une, dans la simulation nous sautons avec la mine, et, dans la réalité de la Ferme, nous sautons du programme.

Vers la fin du stage, on nous forme au maniement des armes. Sur des Glock et des M4. On nous met en situation de combat urbain, dans de faux quartiers peuplés de mannequins – certains étant des cibles légitimes, d’autres des citoyens lambda, des hommes, des femmes, des enfants. Si nous tuons un civil, c’est la porte. Quant aux ennemis, nous devons leur donner les premiers soins dès que nous avons atteint notre objectif ou sécurisé la zone. Est-ce par compassion humaine ? Ou par pragmatisme afin de garder l’ennemi en vie et pouvoir l’interroger ? Ce n’est pas très clair. En tout cas, l’expérience est troublante : panser des blessures que l’on vient d’infliger soi-même. Nous apprenons à utiliser un garrot pour contenir les hémorragies, à couvrir les plaies pénétrantes au thorax avec des sacs plastiques, scotchés sur la peau du patient, tandis que dessous sifflent leurs poumons percés.

— Excellent travail, me dit un formateur à la fin d’un exercice simulant une attaque ennemie à un poste-frontière.

Je baisse les yeux vers mon mannequin. Sa tunique est pleine de sang et déchirée du nombril à la gorge. J’ai scotché sur sa poitrine un sac de supermarché. Juste au niveau du cœur il y a l’étoile du logo Walmart.

11.

Vers la fin de notre séjour à la Ferme, sans le moindre signe avant-coureur, une sirène retentit soudain dans toute la base. Cela signifie que la simulation est terminée. Les explosions cessent. Les interrogatoires s’arrêtent. Les instructeurs jouant des terroristes ou des employés des ministères se lèvent en plein entretien et s’en vont.

Dans le silence surréaliste qui s’abat sur la fausse place, nous restons saisis tels des survivants après l’apocalypse, ne sachant plus que faire maintenant que notre monde a disparu. Puis s’ensuivent deux jours d’incertitude. Cela fait si longtemps que nous n’avons pas eu de temps libre. Nous devrions tous nous tomber dans les bras, fêter la délivrance. Mais chacun part de son côté. A-t-on réussi ? A-t-on fait tout ça pour rien ? Et même si on s’en est sorti, c’est quoi la suite ? Une autre simulation ?

La soudaineté de ce *game over* est très déstabilisante. Un jour, c’est la folie, les contrôles de police, les grenades assourdissantes, la survie au combat, et tout à coup, plus rien, juste la brise sur l’eau – un décor de théâtre vide après le départ de la troupe. Assise sur le ponton du lac, je m’interroge. Existe-t-il une sirène qui pourrait mettre fin au vrai *wargame* sur la Terre et pas seulement à la Ferme ?

À la fin de ces deux jours en solitaire, je me promène sur la place et aperçois un gars assis dans le kiosque à musique.

— C’est mon banc, lui fais-je remarquer.

Il esquisse un sourire.

— Moi, c’est Dean Fox.

Je le regarde un moment avant de proposer :

— J'allais me chercher une bière, tu en veux une ?

Deux heures plus tard, nous sommes convoqués pour être fixés sur nos destins respectifs. Il s'avère que nous avons tous les deux réussi le test. Sur son enveloppe, il est écrit « Afghanistan ». Sur la mienne, « RDV Dan ».

— C'est pas un pays ça, dis-je en lui montrant l'étiquette.

Il sourit à nouveau.

— Tu ne connais pas la République Démocratique Valeureuse du Dan ?

Ah-ah-ah…

Dan, c'est mon superviseur. Il m'annonce que je vais devenir un agent clandestin, un NOC, l'un des postes les plus prisés et les plus difficiles. La plupart des agents de la CIA sont envoyés en opération sous une couverture diplomatique. Le jour, ils passent pour d'obscurs gratte-papier à l'ambassade américaine, et la nuit ils gèrent leur réseau d'espionnage. Un modus operandi typique de la guerre froide, où il s'agit, pour l'officier traitant, de recruter des taupes dans des gouvernements étrangers. Mais aucun membre d'une cellule terroriste ne se laissera approcher par un représentant des États-Unis, qu'il soit un vrai diplomate ou un agent de la CIA. Ce serait signer son arrêt de mort. Pour infiltrer ces groupes, il faut une couverture d'un tout autre type. Femme d'affaires, artiste, travailleuse dans l'humanitaire… il va falloir que je trouve le déguisement idéal pour mon profil quand je me présenterai à la prochaine formation du HQS. Pour l'heure, je suis sous le coup de la surprise et ne mesure pas encore tout ce qu'implique cette affectation.

Dan me sert à boire. Être un agent illégal est un grand honneur, m'explique-t-il, mais ce n'est pas une partie de plaisir. Je n'aurais donc ni immunité ni protection diplomatique. Adieu le passeport spécial qui me sortira de tous les mauvais pas, tel un sésame magique toujours dans ma poche. Adieu le confort d'être tous les jours dans le cocon de l'ambassade, entourée de gens qui savent qui je suis. En mission, je serai seule, sans filet, dans les endroits les plus dangereux de la planète. Mais je serai en première ligne pour atteindre mon Graal, ce pour quoi je me suis engagée : déjouer les attentats les plus meurtriers.

Dan me renvoie dans le van, avec ceux qui ont réussi leur initiation à la Ferme. Je suis sur un petit nuage, ne sachant où le voyage commence pour

eux ni où il finit pour moi. Nous traversons la vaste étendue de la base jusqu'à un aérodrome discret. Nous sommes les nouveaux élus, les champions de la formation opérationnelle la plus sélective du monde. Quelqu'un dans le minibus a mis « The Final Countdown » sur l'autoradio. Tout le monde chante. J'ouvre la fenêtre. J'ai chaud, mon cœur bat la chamade. Puis on nous fait asseoir dans un hangar où une scène a été installée, surmontée d'un drapeau américain. Le directeur de la CIA arrive en hélicoptère, et l'un après l'autre, nous montons sur l'estrade, lui serrons la main, et contemplons ce diplôme que nous ne sommes pas autorisés à rapporter chez nous.

Un coucher de soleil, une aurore, et beaucoup d'alcool plus tard, nous remballons nos vies virtuelles et rentrons à Washington, heureux et épuisés dans la pénombre de notre van aux vitres noires.

Quand j'arrive au milieu de tous ces immeubles identiques d'Arlington, je me raidis, en pensant à mes retrouvailles avec Anthony. Mais je trouve l'appartement vide. Il reste quelques affaires dans des cartons, et un mot disant que notre chat est au refuge du coin.

Anthony est parti. Et là, dans ce silence immobile, un sentiment de soulagement m'envahit.

*

Je réintègre le CTC/WMD, et suis à nouveau chargée d'empêcher les terroristes de mettre la main sur des armes nucléaires, biologiques ou chimiques. Je gère désormais des opérations aux quatre coins de la planète, rentre au pays juste pour changer de sac, récupérer de faux papiers d'identité et dormir une nuit entre deux réunions.

Après quelques mois, Jon me convoque dans son bureau et m'annonce qu'il est temps pour moi de choisir une couverture plus pérenne. Le cabinet de conseil fonctionne pour la famille et les amis – même pour les douanes des pays où je me rends –, mais il est trop rattaché à Washington, ce qui est incompatible avec les cibles que je recherche. Jusqu'à présent, j'ai eu des entretiens avec des détenus ou ai travaillé avec mes homologues dans des nations alliées pour organiser et finaliser des opérations extérieures. Mais si

je veux recruter des taupes dans le milieu des terroristes et gérer un réseau, il me faut une couverture sans lien aucun avec la capitale des États-Unis.

— Tu es une fille blanche de vingt-cinq ans. C'est incontournable. Tu dois t'appuyer là-dessus. Pas tenter de le faire oublier. Pour quelles raisons irais-tu au Yémen, en Libye, ou à la frontière nord-ouest du Pakistan ?

Il y a bien la piste des missions humanitaires, mais cette couverture a été bien trop utilisée. Et à chaque imposture, c'est le travail des véritables bénévoles qui est sapé, parce que tout le monde dorénavant se méfie d'eux. Il y a le journalisme et le tournage de documentaires, un clin d'œil à mon passé en Thaïlande et en Birmanie. Mais ce rôle ne tient pas sur la durée si le film n'est jamais diffusé.

— Je pensais à l'art, réponds-je.

— Continue.

Mes parents sont des collectionneurs. Ma sœur fait des études d'art. Il est tout à fait crédible que je sois moi aussi attirée par ce domaine. Avec tous ces artistes de pays émergents tels que la Chine ou l'Inde, qui font des ventes records à Sotheby's et Christie's, il est parfaitement cohérent qu'une jeune amatrice explore de nouveaux marchés au Moyen-Orient, en Asie et en Afrique. À l'exemple de la Chine, il y a de l'argent à se faire, parce que pour les États comme pour les criminels, le commerce de l'art est un très bon moyen de blanchir de l'argent. Cela me permettra peut-être d'entrer en contact avec des antiquaires versant dans le trafic de prises de guerre. Et surtout, ça me donnera une bonne raison de traîner dans les bleds avec des sacs et des valises.

Jon réfléchit un moment, puis hoche la tête.

— OK. Le passé familial explique beaucoup de choses. Et le marché de l'art est suffisamment louche pour te donner accès au monde souterrain. Banco. Mets ça en place.

La mise en place représente en fait de nombreuses heures de travail. Il faut que je prépare de faux business plans si d'aventure quelqu'un me demande des détails. Il faut créer le site web, et toutes les traces sur internet – les résultats de recherches et les clics qui légitiment la réalité de mon statut de négociant d'art. Il faut aussi imprimer des cartes de visite – la mienne et celle de collègues que j'aurais dû forcément rencontrer si ma société avait été réelle. Et aussi fabriquer des badges pour d'anciennes (et

fictives) conférences que je vais laisser traîner au fond de mon sac, et créer un long historique d'e-mails avec des correspondants imaginaires, au cas où quelqu'un espionne mon téléphone ou pirate mon compte internet. Je donne naissance à une entité entière, avec un seul leitmotiv apparent : « J'achète de l'art local. »

Parallèlement au tissage de ma couverture, j'ai quelques courses à faire, maintenant que c'est pour de vrai. Je fais un saut à la Direction de la Science et Technologie de l'Agence, la fameuse DS&T, pour concevoir mon covcom – le système assurant la confidentialité de mes communications avec le HQS une fois sur le terrain. Les simples officiers traitants ont recours aux connexions sécurisées des ambassades pour envoyer leurs rapports. Mais pour nous, les NOC, les illégaux, la DS&T conçoit des systèmes mobiles qui peuvent voyager avec nous, cachés dans nos ordinateurs, et activables au moyen d'une combinaison savante de clés à la fois physiques et numériques, pour être sûr d'échapper aux contrôles des douanes. Chaque système est créé de A à Z pour chaque NOC, selon sa couverture, et maintenant que je suis officiellement dans le négoce de l'art, il est temps d'avoir un covcom sur mesure.

Je m'installe avec les ingénieurs dans leur cave aux trésors et leur détaille les subtilités de mon nouveau travail. Ils prennent des notes au crayon – le seul élément qui ne soit pas high-tech dans cet antre ! Quelques semaines plus tard, ils me présentent un téléphone assorti d'une longue liste d'instructions, à réaliser dans le bon ordre pour activer le covcom caché à l'intérieur. C'est un mélange de boutons à presser, de codes à entrer au clavier, de visites de sites internet relatifs à l'art et de modifications à effectuer sur certaines photos du Louvre. Une sorte de *cheat code* pour espions, comme le code Konami de mon enfance qui nous permettait de débloquer des options secrètes sur nos jeux Nintendo. C'est assez excitant de savoir que j'aurai sur moi, au vu de tout le monde, un portail d'accès au cœur même du renseignement américain, mais que mes ennemis n'en sauront rien. Je le range dans ma poche avec précaution : mon batphone, ma connexion secrète avec la cavalerie ! Mon talisman. Avec lui, je me sens moins seule.

Au bout du couloir à la DS&T, il y a une salle d'un genre totalement différent, emplie de tissus, de cuir et de dentelles. C'est l'atelier couture où des magiciennes ajoutent des compartiments et des accessoires secrets à des

mallettes, des manteaux et des robes. Elles ont sorti un sac Tumi en prévision de ma venue.

— C’est mon préféré, m’explique la femme. Professionnel, discret, classe mais pas ostentatoire.

Je grimace en contemplant cet assemblage de cuir arrogant.

— Vous n’avez rien qui fasse un peu plus artiste, plus hippie qui veut sauver le monde ?

La femme sourit.

— Attendez.

Elle disparaît dans le fond de l’atelier. Quand elle revient, elle a dans les mains un sac hobo en tissu qu’on croirait sorti tout droit d’un marché de Thaïlande.

— Bingo !

Et elle me lance un clin d’œil complice.

Quand je reviens chercher mon sac, elle me montre les trois compartiments qu’elle a rajoutés, chacun d’une taille différente, et auquel on peut accéder en tirant lacets et rabats dans un ordre précis.

— C’est magique, dis-je.

— Juste de la technologie moldue, répond-elle. J’ai fait de mon mieux.

Mon dernier arrêt est quelques étages au-dessus, dans un studio de maquillage tapissé de miroir, décoré de nez en latex, de lunettes et de perruques. Je suis là pour avoir un déguisement léger – un accoutrement ridicule, à peine mieux qu’un costume d’Halloween, prétendument destiné à tromper la surveillance adverse.

— Je ne suis pas sûre que ça dupe qui que ce soit, dis-je à l’homme qui achève de faire disparaître mes cheveux sous une perruque « coupe au carré » des années 1960.

— C’est pour être vu de loin, répond-il avec un accent français à couper au couteau. Essayez ça, maintenant, dit-il en me tendant une paire de lunettes.

Elles sont encore plus grotesques que cette perruque. Pourtant, les deux extravagances s’annulent et l’ensemble me donne l’air d’une bibliothécaire un peu gauche, mais inoffensive.

— Parfait, dis-je. Pour être honnête, je ne porterai jamais ça, mais si je dois me déguiser, cela fera l'affaire. Ça ou autre chose…

L'homme est vexé mais, sans rien dire, il enregistre ces accessoires avec mon matricule et s'en va chercher de l'argile pour faire un moulage de mon visage. Je suis certaine qu'il me laisse mariner sous la glaise plus longtemps qu'il ne le faut ! Je me retrouve allongée sur le dos, avec une paille dans la bouche pour respirer. « Ne jamais se mettre Guillaume à dos », m'a pourtant expliqué le patron quand j'ai remarqué un vilain nez crochu en latex suspendu dans son vestiaire. Maintenant, tout s'éclaire.

La réalité devient de moins en moins tangible, comme obscurcie par la couverture de plus en plus épaisse que je tisse autour de moi. Je fais mon premier voyage sous sa protection, puis un second. Au début, je vérifie tout deux fois à chaque vol, de crainte de me faire griller à la douane quand j'atterris. Mais bientôt, j'enfile cette couverture de plus en plus facilement, comme une paire de chaussures qui a fini par se faire à mon pied.

Le véritable monde paraît toujours plus lointain. Mon mariage avec Anthony a été annulé, et les papiers sont encore dans leur enveloppe sur la table de ma cuisine.

Je brunche avec ma famille sur les rives du Potomac et leur annonce que je vais me lancer dans le commerce de l'art ethnique. Ils se laissent facilement convaincre. Ils n'ont jamais vraiment compris pourquoi j'avais choisi de travailler pour un cabinet de conseil pour des multinationales. M'intéresser à la culture artistique dans des pays reculés est bien plus en accord avec l'image qu'ils se font de moi.

— Tout ça, pour revoir ton petit rebelle birman ! me taquine ma sœur.

Je suis soulagée qu'ils acceptent cette version. Peut-être Al-Qaida y croira aussi ?

— Tâche de ne pas te retrouver en prison, plaisante ma mère.

— Cela ne risque pas, réponds-je en en riant.

De tous mes mensonges, celui-là est le plus gros.

Je vois Dean les rares fois où nous sommes tous les deux de retour au pays. Il termine une formation paramilitaire et s'apprête à partir pour l'Afghanistan. Le plus souvent, je suis dans les aéroports à jongler entre mes deux identités. Dean ne sait pas grand-chose de mon travail, et la

réciproque est vraie. Et, paradoxalement, cette distance nous rapproche. Il semble accepter où est sa place dans ce jeu d'apparence à niveaux multiples. D'un côté, il en connaît plus sur moi que ma propre famille, qui croit que je m'en vais chiner de l'art tribal aux quatre coins du monde, et de l'autre, il en sait moins que mon chef dans notre SCIF qui me remet des enveloppes scellées à mon nom – enveloppes que je ne peux ouvrir qu'après avoir signé un reçu !

Dean se laisse pousser la barbe en prévision de son affectation sur la frontière pakistano-afghane. Ce sera sa seule armure là-bas, et je la sens déjà à l'œuvre, ici, à la maison, l'empêchant de trop s'attacher à moi. Nous rions encore, sortons dans les bars, promenons Kipling, notre Croc-Blanc, le long du canal de Georgetown. Avant son départ, je donne à Dean une boîte emplie de petites enveloppes, chacune portant une date différente d'ouverture – une par semaine pendant six mois. Il y a, à l'intérieur, des petits dessins, des blagues idiotes. Puis je le conduis au terminal privé de Dulles et regarde son avion tout noir s'envoler vers les montagnes d'Orient.

C'est plus facile, maintenant qu'il est parti. Mes missions montent en puissance, et j'ai besoin de rester concentrée. La plupart de mes camarades sont envoyés sous couverture diplomatique, jouant aux petits employés du ministère des Affaires étrangères derrière les remparts et les guérites des ambassades ou des forts militaires. Moi, je travaille sans immunité, et sans personne pour me conseiller, sans aucun collègue pour me rassurer. Je suis seule, seule avec mon covcom, par lequel je reçois des instructions lapidaires et implacables, rédigées par des gens dans des bureaux à Langley, des personnes que, pour la plupart, je ne connais pas. Et pendant que je m'habitue à cet isolement, Dean s'acclimate à la vie dans une base militaire afghane, où la situation est diamétralement opposée. Au lieu de tenter de se fondre dans la population, il apprend à sécuriser des lieux (autrement dit, à « tuer tous les hommes qui se trouvent à l'intérieur »), il porte des lunettes de vision nocturne et des chargeurs supplémentaires pour son M4. Autrefois photographe pour le *National Geographic*, il observe désormais le monde avec une autre sorte de lorgnette.

Dans nos lettres, nous nous racontons des petites choses : le tour qu'il a appris à un chien, les fleurs qui résistent dans mon jardin. Nos échanges ont quelque chose de suranné. Comme une romance au temps de la Seconde

Guerre mondiale, qui se limite à des mots couchés sur le papier – des mots qui ne disent rien, et qui disent tant à la fois.

De temps à autre, durant ces deux années d'opérations ininterrompues, il a droit à de rares permissions et je m'arrange entre deux missions pour pouvoir le retrouver quelque part, au Honduras ou aux Bahamas, et nous profitons goulûment de ces jours volés. Puis il repart vers ses terres hostiles et moi vers un rendez-vous dans un café dans un pays étranger. Et l'un comme l'autre occultons ce curieux sentiment de distance, parce que nous n'en savons toujours pas plus sur l'un ou l'autre que la première fois où nous nous sommes rencontrés sous le kiosque à musique. De plus en plus souvent, lorsque nous nous retrouvons, il se débat violemment dans son sommeil. Mais au matin, son baiser est doux. Nous ne parlons de rien. C'est un accord tacite : à chacun ses démons.

12.

Dean est absent durant trois mois de suite. Il continue à m’appeler au petit matin, pour me parler des singes qu’ils ont adoptés à la base, ou alors des blagues qu’ils se racontent quand ils partent en patrouille. Il n’évoque jamais les combats, et ne laisse jamais entendre que sa vie est en danger, de l’autre côté des murs anti-roquettes qui protègent son lit. Au moins une fois par semaine, la communication est interrompue pendant notre conversation. Ma chambre est d’un coup plongée dans le silence. Chaque fois, je me dis que c’est sûrement une rupture de la liaison satellite. Mais chaque fois, aussi, je me demande si la base n’est pas attaquée.

Il m’envoie des photos par e-mail : un vieil homme endormi à côté de son étal, croulant sous des bidons de lessive et des fusils ; un groupe de gamins faisant tourner une pipe d’argile, l’un tirant une longue bouffée tandis que les autres sont pliés en deux, pris d’une quinte de toux ; une école pour filles clandestine, avec ses alignements de têtes voilées penchées sur leurs exercices de mathématiques. Ce sont des instantanés de la vie sous le règne des talibans. Et aussi une lucarne ouverte sur le tréfonds de Dean, sur cette tendresse qu’il ne peut ou ne veut exprimer. J’aime sa capacité à voir ces gens avec autant d’acuité, alors que la mort rôde autour de lui et peut le frapper à tout moment.

Beaucoup plus rarement, il m’envoie des photos où on le voit en reflet. Le premier, c’est dans un miroir à ventouse, collé à la paroi du conteneur qu’on lui a assigné comme dortoir à son arrivée à la base. Il est grand et élancé, les cheveux en bataille, avec une douceur juvénile dans le regard. Sa peau est lisse et propre, ses yeux lumineux et pleins de malice. Il se passe neuf semaines avant qu’il n’envoie une autre image de lui. Et tout à coup, je

le découvre, barbu et voûté, ses yeux cachés par des Ray-Ban et portant un M4 en bandoulière. Il se tient en ligne avec d'autres hommes, dans la même tenue, et armés comme lui. Son air enfantin a définitivement disparu.

J'examine un à un les visages à moitié dissimulés. Ce sont les frères de Dean désormais. Ensemble, ils font leurs pompes. Ensemble, ils identifient leur gibier. Ensemble, ils forment une entité désormais insécable.

Je connais l'un de ses compagnons d'armes, il était à la Ferme avec nous. Il s'appelle Matt. Sa copine est une amie à moi. Il est toujours marié à quelqu'un d'autre. Il dit que c'est juste sur le papier, qu'il va régler ça dès qu'il sera rentré de la guerre. C'est alors qu'il m'envoie une photo de son pénis. Et avant que j'aie eu le temps de lui faire part de mon irritation, il se fait descendre pendant une patrouille.

Je ne m'attends pas à ça. Pas pour un camarade de stage – même un libidineux aussi lourdingue que celui-là. Tombé au combat ? Ce n'est pas le rôle des agents de la CIA de jouer aux commandos et d'aller au contact dans des terres étrangères. On a une armée pour ça. Des milliards de dollars et des millions d'hommes et de femmes qui sont formés spécifiquement pour ça. Un officier de la CIA peut se charger des opérations préventives en amont. C'est là où il excelle : écoute, collecte d'informations, consolidation des relations, établissement d'une confiance mutuelle avec les sources. C'est un travail d'empathie. Ce n'est pas si simple de créer une relation avec l'ennemi. Mais parfois, du fait de certaines priorités militaires, on demande aux lauréats de la Ferme de renoncer à cette noble mission pour aller patauger dans la boue des tranchées. L'envoi de renforts de masse, l'opération appelée « The surge » à l'époque, est l'une de ces occurrences historiques.

C'est un coup bas pour un diplômé de la Ferme d'être envoyé dans une zone de guerre. Tous ces mois à nettoyer des sites à bord de Humvee, avec supports aériens et lunettes de vision nocturne, entament inexorablement l'entraînement pointu des agents de la CIA où ils ont appris à passer d'un cocktail d'ambassade à la cache d'une cellule terroriste sans laisser de traces. Après un an ou deux ans de combat, tout l'enseignement de la Ferme est perdu. Je suis furieuse que Dean ait été choisi. Le pire, c'est que je sais pourquoi : son adresse, son tempérament, ses aptitudes. Mais ce n'est pas pour cette raison que lui s'est engagé, pas pour ces raids de nuit, ni pour

garder constamment son doigt sur la détente parce que l'enjeu est de « tuer ou être tué ».

Parfois les agents de la CIA perdent la vie, bien sûr – les étoiles sur le mur sont là pour nous le rappeler –, mais le danger est de nature différente. C'est notre couverture, et non nos armes qui sont notre protection. Notre trophée, c'est la confiance de notre ennemi, et non son scalp. Quand les soldats voient un problème, ils essaient de l'éliminer. Mais quand les officiers de renseignement en découvrent un, ils s'efforcent d'en faire un atout. C'est comme ça, jusqu'à ce qu'ils soient envoyés en Afghanistan et se fassent descendre lors d'une patrouille de nuit.

Matt a survécu à ses blessures, mais c'est un rappel du danger qui guette Dean, qu'il cache dans toutes ses lettres, à travers tous nos échanges. C'est usant de s'inquiéter pour quelqu'un qui peut se faire tuer tous les jours. Et la seule façon que je connaisse pour échapper à cette pression, c'est de m'abîmer dans le travail, y plonger la tête la première.

Trouver la concentration n'est pas si compliqué puisque, toutes les semaines, toutes les stations de renseignement sonnent le branle-bas de combat en vue d'une attaque imminente. Pendant des dizaines d'années, les trafiquants du monde entier ont vendu des armes de destruction massive – du moins leurs ancêtres –, certains animés par un désir machiavélique d'argent et de pouvoir, d'autres par pur sens de l'équité, tous les pays ayant droit d'assurer leur défense. Selon eux, les armes nucléaires doivent soit être toutes bannies, soit toutes autorisées, et ce pour tous les pays du monde. C'est d'une logique implacable, sauf que les chefs d'État qui possèdent déjà la bombe ne semblent pas prêts à désarmer, et un monde où toutes les nations auraient l'arsenal nucléaire ne paraît pas vraiment sûr. Il n'empêche que de nombreuses voix s'élèvent contre le dogme occidental : « La bombe pour les riches, pas pour les pauvres. » Que ce soit par soif de justice ou pour s'assurer une retraite dorée, de nombreuses personnes s'enrichissent en vendant sous le manteau, aux nations qui veulent se doter de l'arme nucléaire, des technologies à double usage, à la fois civil et militaire.

Comme je le découvre en rentrant à mon SCIF de Virginie, le réseau le plus important en ce domaine – dirigé par un ingénieur en métallurgie pakistanais nommé Abdul Quadeer Khan – est sur le point d'être démantelé. À en croire les rapports qui nous parviennent, ses gens

n’approvisionnaient pas seulement les États. Dans une impunité quasi totale pendant vingt ans, Khan a été le père de la bombe atomique pakistanaise, puis il s’est mis à fournir à la Libye, l’Iran, et la Corée du Nord les plans et les pièces de centrifugeuses en échange d’uranium et d’argent pour faire tourner le programme pakistanais. Puis il y a eu l’interception d’un bateau transportant du matériel nucléaire de Khan vers la Libye, puis l’offre du colonel Kadhafi de démanteler, unilatéralement, son programme nucléaire pour éviter des représailles militaires américaines. Et tout à coup, A.Q. Khan se retrouve sur la sellette, et tous les contacts avec lesquels il était en affaire se mettent à parler.

Nous recevons de plus en plus de dépêches laissant entendre que la quête pakistanaise d’une « bombe atomique islamique » ne s’est pas limitée au commerce avec des États voyous. Dans de nombreux cas inquiétants les trafiquants ont été approchés par Al-Qaida.

Avec l’accélération des rapports d’alerte, nous avons droit à un budget illimité. Notre antenne du CTC/WMD s’étend et finit par occuper aussi le vingt-neuvième étage de l’anonyme immeuble de bureaux qui nous sert de couverture. Comme le niveau en dessous, un hall d’accueil nous permet de contrôler l’identité et les autorisations des visiteurs puis de les envoyer au bout d’un couloir déposer leur téléphone et autres appareils électroniques, avant de passer les doubles portes du SCIF et d’accéder à notre sanctuaire. Je m’y installe pour suivre les vendeurs qui, ayant survécu au démantèlement du réseau Khan, ont aussitôt créé un réseau parallèle avec pour clients, cette fois, des groupes terroristes. Nous sommes bien sûr en contact avec les équipes chargées de couper les voies d’approvisionnement des programmes nucléaires de certains États, mais nos cibles sont les acteurs non gouvernementaux, de Al-Qaida aux sectes apocalyptiques qui font régulièrement parler d’elles dans des déchaînements de violence, tel le massacre de Jonestown ou l’attaque au gaz sarin de Aum Shinrikyō dans le métro de Tokyo en 1995.

Pour en savoir plus, je rends visite aux détenus en Asie et en Europe qui attendent d’être jugés pour leur rôle dans le réseau Khan et la prolifération des armes atomiques. Quand je les interroge sur les ventes consenties aux groupes terroristes, la plupart bottent en touche. Mais l’un d’eux, un Suédois, assume :

— Le Dr Khan voulait rééquilibrer les forces en présence, explique-t-il dans un anglais irréprochable. Il y a consacré sa vie. Il a vu l'Inde humilier son pays sur le champ de bataille. Lui aussi a été humilié par un soldat indien dans un train à la frontière pakistanaise. Le soldat lui a confisqué son stylo-plume auquel il tenait beaucoup. Ce n'est pas grand-chose, certes, mais le type a fait ça parce qu'il se pensait au-dessus des lois.

— Alors parce que quelqu'un lui a pris son stylo, il a décidé d'aider des organisations terroristes à avoir la bombe atomique ?

Je ne parviens pas à contenir mon agacement.

Le Suédois incline légèrement la tête et m'observe. Puis il hausse les épaules.

— L'humiliation est une arme redoutable, réplique-t-il d'un ton neutre. L'arsenal nucléaire est un moyen d'imposer le respect. Tout le monde veut être respecté, non ? Même ceux que vous appelez des terroristes.

Nous restons silencieux. Il a raison. Mais cela n'absout pas le crime.

— Et pour eux, c'est vous les terroristes, ajoute-t-il.

Sur le chemin du retour, à l'aéroport de Frankfort, je regarde un agent de sécurité fouiller le hijab d'une femme sous les yeux effarés de son enfant. Cela me rappelle la fois où, dans mon pays, un banquier, saisissant une maison, avait jeté à la poubelle les clés de la mère expulsée sans lui laisser le temps de récupérer le porte-clés qui était un cadeau de son fils. J'entends encore le métal tinter dans la benne. Quelques mois plus tard, j'avais lu dans le journal qu'un banquier avait été assassiné, et une part de moi comprenait ce geste. Les fourmis fuient le pied qui les écrase jusqu'au moment où elles se rebiffent. Les paroles du Suédois ne me déstabilisent pas pour autant. Têtes nucléaires et humains humiliés, c'est une association funeste pour tout le monde.

Une fois rentrée à mon bureau en Virginie, je commence à dresser l'organigramme du réseau de trafiquants sur le mur d'une salle de réunion. À mesure que je comble les cases vides, je m'aperçois que la chute de Khan n'a nullement réduit le risque d'une attaque terroriste à l'arme nucléaire. Au contraire. Les vendeurs qui écoulaient autrefois leurs stocks à Kadhafi ou Kim Jong-Un ont désormais les coudées franches pour traiter avec al-Zawahiri et Ben Laden. Je présente mes découvertes à Jon, mon patron.

— Sans blague ! lance-t-il en balançant d’un geste théâtral une boîte d’archives sur la table.

À l’intérieur, une liasse de dossiers qui documentent des dizaines de menaces nucléaires depuis 2001. Je suis au courant de l’affaire Dragonfire, un rapport prévenant qu’Al-Qaida avait une bombe atomique de dix kilotonnes cachées quelque part à New York. L’information, fournie par une source de la CIA connue sous le nom « Dragonfire », a été jugée suffisamment crédible pour que le vice-président et tout un gouvernement de crise soient envoyés dans un endroit tenu secret pendant un mois dans le cas où Washington serait vaporisé par l’explosion. Pour l’instant, cela ne s’est pas produit, mais au vu de cette collection de documents, les tentatives n’ont pas manqué. Tous les rapports évoquent « un jugement nucléaire » ou « un Hiroshima américain ». Les cadres religieux d’Al-Qaida réclament la mort de quatre millions d’Américains en réparation des civils musulmans que notre politique impérialiste aurait tués. Et la seule technologie capable d’atteindre un tel chiffre a la forme d’un grand champignon dans le ciel.

Jon m’observe pendant que je lis les rapports.

— On a l’embarras du choix ! lâche-t-il. Nous sommes en mode triage. On s’intéresse aux attaques une fois que les groupes les ont planifiées. Mais nous devrions aussi bosser en amont. J’ai deux bleus qui sortent de la dernière moisson à la Ferme. Prends-les avec toi, si tu veux. Vois les dégâts que tu peux faire en leur coupant les vivres.

À vingt-six ans, je me retrouve à la tête d’une équipe, comptant deux nouveaux agents opérationnels, un coordinateur, et une pléiade de renforts au besoin. Nous sommes bien trop jeunes pour tenir le destin du monde entre nos mains. Mais c’est comme ça à l’Agence. À trente-cinq ans, un bon officier traitant a usé sa couverture jusqu’à la trame. Un jour, mon superviseur à la Ferme m’a expliqué : « Si tu restes vingt ans dans ton placard, ta couverture sera comme neuve, mais tu n’auras pas sauvé une seule vie. Il faut sortir. Recruter des taupes. Arrêter les attaques. Au bout d’un moment, c’est certain, quelqu’un te grillera. Mais c’est mieux que de ne rien faire du tout. » Il a levé sa tasse de café comme pour porter un toast : « N’oublie jamais ça, fillette, quitte à tomber, autant tomber en avançant. »

Une fois leur couverture érodée, les agents continuent à travailler. Ils peuvent diriger nos bases et nos antennes sur la planète ou revenir à

Langley et gérer un service. Mais le travail sur le terrain, le fer de lance, les vraies opérations, c'est pour les plus jeunes. À savoir nous. Avec notre couverture intacte, nos fanfaronnades et notre cruel manque d'expérience.

Nous nous attachons à repérer les tentacules du réseau et à empêcher le matériel nucléaire de changer de main. Au début, nous nous faisons passer pour des acheteurs. Je demande à Neil, l'un de mes deux nouveaux, d'éplucher toutes les communications que nous avons interceptées, et d'évaluer le degré potentiel d'acceptation de chaque vendeur concernant de nouveaux clients. Neil sort du MIT avec un doctorat, le petit génie parfait, capable d'espionner des cocktails diplomatiques pour la CIA, comme de taper du code pour la NSA. Dans les deux cas, il ferait merveille. Il s'installe dans ma salle de réunion de l'étage au-dessus, entoure en rouge sur mon organigramme chaque vendeur qu'il a identifié et classe les acheteurs selon l'ampleur et la fiabilité de leurs relations.

Plus un vendeur a des acheteurs solides, plus il a accès à des groupes terroristes de premier plan ; en revanche, moins il aura besoin de nouveaux clients et, par conséquent, moins on aura de chance de pouvoir l'approcher. La cible idéale est donc un négociant qui a de bons contacts chez les fournisseurs, mais a encore besoin d'agrandir son fichier client. Si on trouve cette perle rare, nous aurons une chance de décrocher un entretien. Restera ensuite à profiter de cette ouverture pour atteindre les gros poissons une fois qu'on aura mis un pied dans le business. Un vendeur retient notre attention : un Hongrois, nommé Jakab. Il a des liens avec les meilleurs fournisseurs, mais répond présent à presque toutes les commandes qu'il reçoit.

— La jeune pousse qui grandit, résume Neil. À l'évidence, un apprenti qui veut dépasser le maître.

Nous travaillons à notre stratégie d'approche, avec des pauses pour aller manger tex-mex ou chinois, au rez-de-chaussée de notre donjon, au milieu des clientes faisant leurs emplettes en baskets ou en tailleur.

— Vous êtes Lucy Stanton ? lance une femme aux joues couperosées à une mère de famille assise à la table à côté de nous.

La Lucy Stanton en question ne semble guère intéressée.

— Je suis une amie de Jen, insiste la femme. Elle m'a dit que notre projet de jardin d'enfants pourrait vous intéresser.

Soudain le visage de la mère s’illumine. Elle tire sa petite dernière sur la banquette pour faire de la place à la nouvelle venue.

Neil se penche vers moi.

— Voilà ce qui nous manque ! dit-il. Une entrée, la recommandation de quelqu’un. Nous aussi, il nous faut notre « Jen ».

Je hoche la tête en contemplant mon thé glacé. Tout le monde se méfie des inconnus, c’est vrai.

— Tu as quelqu’un qui pourrait être notre sésame ?

— Kite Wing, peut-être ?

C’est toujours dangereux de mentionner un contact dans un lieu public. Au cas où notre planque ait été découverte, il pourrait y avoir alentour des observateurs de nations étrangères. Repérer les employés de la CIA est le passe-temps favori de nos jeunes collègues étrangers, envoyés par l’ambassade russe sur l’autre rive du Potomac. Même nos propres agents de sécurité peuvent nous surveiller, pour s’assurer qu’aucune information confidentielle ne sort des murs d’un SCIF.

Je lance un regard noir à Neil. Mais il a raison. Kite Wing est le nom de code pour une vieille source dans les hautes sphères du Hezbollah, cette organisation terroriste chiite financée par l’Iran qui se fait passer, au Liban et ailleurs, pour un parti politique. La suggestion est astucieuse. Le Hezbollah ne porte pas dans son cœur les djihadistes sunnites qui sont nos cibles, à savoir les gens d’Al-Qaida et de la Jemaah Islamiyah. Il y a donc peu de risque que Kite Wing grille notre couverture. En outre, il serait ravi de voir les sunnites chassés de leur Terre sainte. Nos objectifs sont plutôt bien alignés. Et être recommandé par un cadre important du Hezbollah nous donnerait une forte crédibilité aux yeux de Jakab.

Toutefois Neil n’aurait pas dû prononcer ce nom de code en public.

Il me retourne un petit sourire, comme pour me signifier : « D’accord, n’empêche que c’est une bonne idée. » Son sourire est désarmant. C’est bien que nous ayons trouvé la solution, ici sur une table de formica, entre les vitrines de sandwiches et une boutique de vêtements discount.

— C’est bon. Montons tout ça au bureau, dis-je.

— Tu as le droit d’y croire ! réplique-t-il, au cas où j’aurais oublié que nous jouons aux adultes.

— Ne me mets pas la honte, Neil.

Il roule en boule l’emballage de son burrito et le lance dans la poubelle – un jet parfait – puis il me fait un petit salut de la main, comme s’il touchait le bord d’un chapeau imaginaire.

— Et voilà, m’dame ! Je viens de sauver la planète deux fois coup sur coup !

13.

Le plan de Neil fonctionne à merveille. Kite Wing me présente comme négociante pour « les frères de l'Asie du Sud-Est », ce qui est suffisamment révélateur et suffisamment vague pour me laisser le loisir de peaufiner les détails moi-même. Comme bon nombre de ses collègues plus installés, Jakab communique principalement en utilisant le dossier « Brouillons » des comptes e-mail. On écrit un message, on le sauvegarde dans la boîte Brouillons et on se débrouille pour que le destinataire obtienne l'adresse du compte et le mot de passe. Il suffit alors d'attendre qu'il se connecte et lise le message. Le destinataire, ensuite, laisse sa réponse dans la même boîte à lettres, tout cela sans avoir eu besoin, à aucun moment, d'envoyer un message – une technique simple, mais efficace pour éviter qu'un e-mail soit intercepté, ce qui est la plus grande crainte des trafiquants.

Avec Kite Wing comme garant, Jakab crée un compte mail pour que l'on puisse communiquer et organiser *in fine* une rencontre. Quand je reçois l'adresse, je ne peux m'empêcher de secouer la tête. GeneralRipperB52@hotmail.com. Le général Jack Ripper. Le militaire fou qui a déclenché la première guerre nucléaire dans *Docteur Folamour*. À l'évidence, nous avons affaire à un cinéphile !

Jakab et moi dansons un pas de deux pendant près d'un mois sur la boîte Brouillons. Je me renseigne sur l'acquisition de technologies très efficaces et utilise une foule d'euphémismes connus pour évoquer des armes biologiques et nucléaires. À plusieurs reprises, il rechigne à me répondre. J'insiste : « Notre ami commun m'a dit que vous pourriez fournir à mes clients ce genre de produits. »

« Ce serait bien de clarifier tout cela en tête à tête », répond-il.

Nous convenons d'un rendez-vous quelques semaines plus tard à Lyon, une ville connue pour ses fêtes bachiques, sa bonne chère et sa joie de vivre. Avec la musique qui monte des parcs au soir, et les rires de toutes ces filles assises sur les berges avec leurs jolies lèvres tachées de vin, c'est un curieux endroit pour rencontrer quelqu'un qui vend des engins de mort. Mais l'idée vient de lui et je n'avais aucune raison de refuser. Autant lui laisser croire qu'il est sur son terrain.

Je l'observe. Il est à une dizaine de mètres devant moi. Il porte une parka de toile et des bottes de cuir qui lui montent à mi-mollets. De derrière, il a l'allure d'un fermier du Middle West. Ce n'est que lorsqu'il tourne au coin de la rue que je me rends compte qu'il chantonne. Et dès que la mélodie me parvient, je me détends. C'est un vieux morceau de folk, le genre de chansons qui rend n'importe qui nostalgique, même celui qui l'entend pour la première fois. Il a la voix d'un grand-père doux et compatissant, une voix chargée de regrets et de sagesse. Après avoir lu la prose arrogante de ses e-mails, je ne m'attendais pas à ça.

Je me prépare à l'aborder. Une mesure de sécurité élémentaire : établir un premier contact avec la cible avant qu'elle ne sache que c'est justement avec moi qu'elle a rendez-vous. Pour Jakab, je l'attends dans un café, quelques rues plus loin. Mais il est plus sûr de l'approcher ici, quand il ne s'y attend pas. Les cibles ont tendance à choisir des terrains connus pour une première rencontre – des lieux familiers où ils se sentent moins vulnérables. Établir le contact à l'endroit de mon choix me permet de maîtriser mon environnement et de voir ce qu'il a dans les mains avant que la vraie rencontre ait lieu.

— Excusez-moi, dis-je en français, en lui touchant le coude. Vous avez du feu ?

Je lui montre ma cigarette. Il se retourne vers moi, hoche la tête en grognant. Je manque de sursauter. Son visage correspond si peu à sa voix ! Adieu l'image du bon grand-père. J'ai devant moi une face carrée, vigoureuse et arrogante, les tendons saillants comme sur ces statues du stalinisme, affublé de tatouages typiques d'ex-détenus. Il sort un briquet tout écaillé de sa poche de poitrine et tourne la molette plusieurs fois avant qu'il ne s'allume. L'air empeste d'un coup le pétrole. Je plonge le bout de ma cigarette vers la flamme et lève les yeux vers lui.

— Vous êtes Jakab, n’est-ce pas ?

Surpris, il suspend son geste. Je poursuis :

— Je vous ai reconnu grâce à la description de notre ami commun. Ravie de faire votre connaissance. (Je secoue aussitôt sa main sans lui laisser le temps de réagir.) Je suis garée en face. On pourrait y aller, on aura moins froid, qu’en pensez-vous ?

Je me dirige vers ma Volkswagen de location sans me retourner. Je monte dans la voiture et referme ma portière. C’est osé, eu égard à l’énergie et au temps passé pour entrer enfin en contact avec lui. Je risque de lui faire peur. Mais je veux garder l’initiative. Je préfère attendre dans la voiture. Il a alors deux options : accepter ce changement de plan ou risquer de perdre une vente. Dans l’un ou l’autre cas, il n’y aura eu aucune discussion dans un lieu public – ce qui serait rédhibitoire si, au final, je souhaite le recruter.

Dans mon rétroviseur, je le vois planté sur le trottoir. Il me regarde de l’autre côté de la rue, à la fois décontenancé et amusé. Les filles de vingt-six ans sont rarement des trafiquantes d’armes. À son tour, il allume une cigarette, puis traverse la voie. Quand la portière côté passager se referme derrière lui, j’allume le moteur et descends les vitres. Le saxophone de Charlie Parker emplit l’habitacle.

— Ça vous dérange si on roule ?

— Vous n’avez pas la tête d’une bougnoule.

— Je travaille avec beaucoup de gens, réponds-je en cachant mon dégoût pour ce terme raciste.

— Pourquoi ?

Il n’a toujours pas répondu à ma première question, alors je quitte ma place de parking et m’engage dans la circulation. Je le sors de sa zone de confort. C’est évident. Mais je dois quitter le secteur au plus vite, m’éloigner du point chaud. Ce n’est jamais une bonne idée de rester trop longtemps sur le lieu prédéfini d’un rendez-vous. Quelques changements de direction aux prochains carrefours, et je serai certaine d’être hors de vue des gens qu’il a pu poster pour couvrir ses arrières.

— Je fais des affaires, reprends-je. Et en affaires, ce n’est jamais blanc ou noir.

Il regarde derrière lui avant de reporter son attention sur moi.

— Juste un grand feu vert permanent ! raille-t-il.

— Disons plutôt des opportunités. (Je rejoins le boulevard, puis bifurque dans une petite rue.) Et en ce moment, j'ai l'opportunité de nous faire gagner de l'argent, à vous comme à moi. Tout dépend de ce que vous avez en stock.

C'est maladroit. J'aurais dû attendre, le laisser venir. L'avantage n'est jamais du côté de celui qui demande.

— Des pistolets, des fusils d'assaut, n'importe quel matériel de surplus militaire, répond-il en tapotant sa cendre par la vitre entrouverte.

Il continue à se couvrir. Rien qui ne ressemble de près ou de loin à une entrée dans le monde des armes de destruction massive. Je m'en veux d'avoir poussé le bouchon trop loin. Mais ce qui est fait est fait.

— Mes acheteurs cherchent quelque chose de plus efficace, reprends-je. Et ils ont les fonds pour ça.

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler, dit-il en jetant sa cigarette par la fenêtre. Vous pouvez m'arrêter ici.

Je suis tentée de rattraper ma bourde mais me ravise. Je pense à tous ces mois de préparation, à tous ceux qui sont impliqués dans cette opération, à tous ces efforts pour arriver à ce jour « J ». Et à la réaction de mon patron quand je vais lui apprendre que j'ai tout fait capoter. Et aussi à mon sentiment d'échec, quand, à la radio, on annoncera un nouvel attentat. Un fiasco monumental ! Je serais prête à le supplier pour qu'il reste dans la voiture. Mais je ne peux plus faire marche arrière. La seule issue, c'est avancer, droit devant.

— C'est dommage, dis-je en me rangeant le long du trottoir. Notre ami commun a dû se tromper concernant vos accès.

Il me regarde un long moment. Puis il sort de la voiture et je repars.

À quoi bon la Ferme ? L'entraînement ? Sélectionner les meilleurs, les plus intelligents ? Je suis une idiote. J'ai été arrogante, et cela va nous coûter cher. Je n'ose imaginer à quel point. Je me gare sur un parking public, puis entreprends mon parcours de sécurité avant de rentrer à mon hôtel. Je commande un whisky.

*

Quand je rentre à Washington, Jon me laisse raconter mon échec lamentable avant de m'annoncer que Jakab a laissé un message dans la boîte Brouillons ce matin.

— Il dit qu'il a peut-être quelque chose pour toi, résume-t-il. (Une onde de soulagement me parcourt.) Il n'empêche que tu restes une idiote.

Par chance, aujourd'hui, Jakab se révèle encore plus idiot que moi.

J'envoie la réponse à mon patron pour qu'il la valide avant de la déposer dans la boîte Brouillons de Jakab : « J'ai trouvé un autre fournisseur pour ma commande. Je reviendrai vers vous une prochaine fois. »

Puis je ne donne plus de nouvelles. Il me relance quelques semaines plus tard. Puis un mois encore après ça.

— À l'évidence, il court après le client, conclut Neil.

— Reste à savoir ce qu'on va faire avec lui. C'est toute la question. On peut bien sûr se mettre à lui acheter tout ce qu'il peut vendre. Histoire de retirer tout ça du marché. Mais, tôt ou tard, il va s'apercevoir qu'on n'a rien revendu. Les acheteurs parlent.

— En attendant, ce sera déjà ça de gagné. S'il a accès aux anciens stocks soviétiques – et vu les messages qu'on a interceptés, ça semble être le cas –, il peut avoir des têtes nucléaires, ou tout au moins de quoi faire une bombe sale. Assez pour contaminer tout Manhattan !

À côté de nous, Pete, le camarade de promo de Neil, épluche les relevés des conversations téléphoniques.

— On pourrait les bidouiller.

— Comment ça ? dis-je.

— Échanger quelques composants pour que le truc ne fonctionne pas au final, et les vendre à Al-Qaida, à la JI ou à n'importe quelle bande de salopards qui les veut. Comme on a fait le coup à l'Iran avec les plans d'une bombe nucléaire.

— Une grande réussite, effectivement !

Il fait allusion à l'opération Merlin, un fiasco de la CIA, quelques années plus tôt, qui a fuité dans la presse. Dans l'espoir de surprendre les Iraniens en pleine construction d'une arme nucléaire et de prouver au reste du monde qu'ils ne respectaient pas les termes de l'accord international, nous avons apparemment demandé à un contact de leur passer des plans de mise

à feu d'une bombe atomique, trafiqués – du moins c'était l'idée – pour rendre le dispositif inopérant. Malheureusement, les Iraniens sont plutôt doués en mathématiques. Ils sont même excellents. Ils ont utilisé les parties correctes des schémas, rectifié les erreurs, et pu ainsi profiter d'un tas d'informations très utiles pour cette technologie. Quand nous avons compris que nous avions « sous-estimé l'ennemi », il était trop tard. Comme bon nombre d'opérations de l'Agence, la piétaille que nous sommes ignorait tout de cette Bérézina jusqu'à ce qu'elle paraisse dans les journaux. Comment ne pas commettre deux fois la même erreur si, dans les murs, personne ne nous dit rien ?

— Le seul jeu gagnant avec Jakab, ce serait de le recruter, dis-je. Le faire basculer dans le bon camp. Tout le reste, c'est juste jouer la montre.

Les deux gars échangent un coup d'œil goguenard, comme s'ils avaient senti le coup venir. Plus que tout dans cet immeuble, je suis l'apôtre de cette approche : enrôler l'adversaire plutôt que de lui voler des informations ou du matériel à son insu. À mes yeux, c'est la seule bonne stratégie à long terme, c'est comme capturer des pions à Othello. Je n'en démords pas :

— Rappelez-vous le proverbe chinois : « Le seul moyen de se débarrasser d'un ennemi, c'est de s'en faire un ami. »

— Ou de l'occire, réplique Neil.

— Non, ça ne fait que produire de nouveaux terroristes qui voudront venger sa mort, intervient Pete.

Neil lui lance un regard mauvais.

— Je vois qu'on en pince pour la boss, mon petit Pete ! On croirait l'entendre parler !

Je ne relève pas.

— Réfléchissez, dis-je. Si on le recrute, il pourra nous mener aux autres vendeurs, ceux qui ont un gros carnet d'adresses. Ce sont eux nos véritables cibles. Visiblement, notre Jakab ne joue pas dans la même cour. Il n'a peut-être pas un seul client.

Bien sûr, il est beaucoup plus compliqué de recruter que d'acheter. Si nous choisissons la seconde option, nous pouvons commencer tout de suite – acheter à Jakab toutes les armes qu'il peut vendre, et se féliciter d'avoir retiré du marché un nombre non négligeable d'engins de mort –, avant de le

perdre définitivement. Parce que, tôt ou tard, en ne voyant pas ses armes réapparaître sur le terrain, Jakab va prendre peur. Les trafiquants n'aiment pas vendre aux gens qui font des stocks. C'est trop dangereux. Ces hamsters peuvent être de mèche avec l'Interpol ou le FBI et aucun trafiquant sain d'esprit ne veut clouer son propre cercueil. En revanche, si nous enrôlons Jakab, nous pouvons d'un côté le payer pour retirer le plus d'armes possible du marché, et de l'autre éplucher ses contacts, dénicher des revendeurs plus importants, leur acheter à eux aussi du matériel, et s'ouvrir ainsi de nouvelles possibilités de recrutement. Le souci, c'est qu'on n'enrôle pas quelqu'un comme ça du jour au lendemain. Cela exige du temps, de la patience et une bonne dose de chance. Beaucoup de facteurs entrent en jeu et peuvent tout faire capoter. Mais, entre-temps, nous lui aurons acheté des composants – autant de matériel retiré du marché –, et s'il devient l'un des nôtres, nous serons remboursés au centuple du temps et des moyens que nous aurons investis.

— Un salopard ne va pas d'un coup enfiler une cape de super-héros juste pour nous faire plaisir, ironise Neil. Dès qu'on commencera à lui parler de travailler pour nous, il va prendre la poudre d'escampette.

— Et les autres avec lui, renchérit Jon, qui se tient dans un coin de la pièce. (Je ne l'ai pas vu arriver.) Une tentative de recrutement raté, et c'est tout le réseau qui risque de nous échapper.

Chez nous, le bénéfice du doute est une denrée rare. « Une ordure reste une ordure » est le mantra communément accepté dans nos SCIFs.

— Jouons sur les deux tableaux, reprends-je. Une double approche. On se fait passer pour des acheteurs, avec en point de mire le recrutement. Autrement dit, il nous faut un officier traitant pour consolider le lien, creuser, évaluer la fiabilité de Jakab, mais quelqu'un de suffisamment habile pour ne jamais être vu en sa compagnie. Comme ça, lorsque nous déciderons de dévoiler notre jeu, Jakab saura qu'il ne risque rien.

Neil et Pete se tournent vers le patron. Celui-ci a un haussement d'épaules.

— À condition que tu sois prête à lâcher l'affaire.

— Si les tests d'évaluation montrent une faille, si nous ne trouvons pas un moyen sûr d'aller au bout, une bonne raison qui motiverait Jakab de travailler pour nous, je jette l'éponge. Parole de scout ! Et en attendant,

nous lui aurons acheté plein de choses. On n’aura alors rien perdu à penser au long terme.

Jon laisse échapper un petit sourire.

— Voilà un argument imparable.

*

Peu à peu, mon équipe apprend à concevoir des opérations pour acheter ou détourner du matériel militaire intégrant un plan pour enrôler le vendeur. Et plus nous essayons cette double approche, plus nous devenons experts en la matière. Bientôt, le quart des petits trafiquants du réseau travaillent pour nous à un niveau ou à un autre. Ils nous remettent les armes qu’ils achètent ou nous présentent d’autres négociants plus haut dans la chaîne alimentaire. Jakab, toutefois, n’est toujours pas tombé dans notre escarcelle. Après notre première rencontre ratée, j’ai décidé de lever le pied avec lui.

Au bout de quelques mois d’habile maturation, je finis par le contacter via notre boîte Brouillons pour fixer un rendez-vous : une chambre d’hôtel en Tunisie. J’en ai choisi une avec vue sur la mer pour éviter d’être observée. En l’attendant, je bois un café sur le balcon

Il arrive en chantonnant. Quand je lui offre une cigarette, il me dit qu’il essaie d’arrêter, mais il en prend une quand même. Cette fois, je me montre patiente. Plutôt que parler travail, nous bavardons. Les voyages en avion, les petits-fours, le kitsch indéfectible du concours de l’Eurovision. Je lui pose des questions sur sa chevalière, une bague ovale grosse comme un ballon de foot avec la silhouette d’un mouton gravé en son centre.

— Elle appartenait à mon grand-père. Un rappel pour ne pas me montrer faible.

— C’était un dur à cuire, votre grand-père ?

— Non, un agneau. Et il a été dévoré par les lions. Cette bague et un portefeuille vide, c’est tout ce qu’ils ont donné à ma mère pour identifier ses restes.

Je soutiens son regard un instant. Je perçois son émotion à l’évocation de ce souvenir. Tout à coup, je revois l’enfant qu’il était, le petit garçon qui regarde sa mère pleurer.

— Qui étaient ces lions ?

— Les hommes de main de Rákosi.

Mátyás Rákosi, le dictateur communiste. Pure coïncidence, quelques semaines plus tôt, j'ai découvert ses méfaits en feuilletant *The Economist* dans un avion. Il a condamné des milliers d'intellectuels aux travaux forcés, à la torture et à la mort dans les années 1950 en Hongrie, mais je n'avais jamais entendu parler de lui avant de lire cet article. L'Univers est bien facétieux quand il me donne ainsi des informations au moment où je vais en avoir besoin.

— Putain de Soviétiques, marmonne Jakab. Maintenant, je les dépouille de leurs jouets comme ils ont dépouillé ma famille.

— Ce n'est que justice, dis-je en allumant une cigarette.

Nous fumons côte à côte, en silence, au milieu de cette pièce aux murs blancs, avec devant nous le carré bleu de la mer sur l'horizon, tel un Rothko.

Je suis bien décidée à ne pas aborder la première le sujet du travail. Et, apparemment, c'est pareil pour lui.

— Et vous ? Comment vous êtes-vous retrouvée là-dedans ?

— Je voulais que chacun ait voix au chapitre, réponds-je.

Depuis un certain temps déjà, je me suis lancé un défi : voir jusqu'où je peux aller sans mentir à ma cible. Cacher des informations est inévitable – pour leur sécurité comme pour la mienne –, mais je suis devenue assez douée pour éviter les contre-vérités. En premier lieu, parce que le pari est excitant. Un jeu de rôle dans le jeu de rôle. Mais, aussi, parce que ça me pousse à chercher en moi une authenticité que je peux partager plutôt que d'inventer une histoire de toutes pièces. La vérité a une force naturelle, incomparable ; elle cimente les liens, crée une ligne de survie alors que moi et mon interlocuteur plongeons en eaux troubles.

— Armer les deux camps pour que tout le monde s'écoute ? suggère-t-il dans un sourire, en soufflant un nuage de fumée par les deux coins de sa bouche. Ça fait un peu western ?

— J'essaie juste de réparer les torts, comme vous.

Son rire est aussi profond que s'il y avait une caverne au fond de lui.

— Mère Teresa, marchande d’armes ! Ce serait dommage que j’empêche votre mission. Qu’est-ce que je peux faire pour vous ?

Je laisse volontairement la rumeur de la mer couvrir le silence qui plane entre nous. Puis, sans le regarder, je porte l’estocade :

— Qu’est-ce que vous avez ?

Cette fois, il répond. Il me dresse l’inventaire d’un arsenal respectable. Pas de quoi affoler l’Agence internationale de l’énergie atomique, mais il y a dans le lot des MANPAD – des missiles sol-air portables que Al-Qaida et les talibans ont déjà utilisés pour abattre des hélicoptères. Puis il énumère une liste d’éléments de technologie nucléaire, du matériel placé bien trop loin dans la chaîne du risque d’une double utilisation – à la fois civile et militaire – pour faire passer les signaux au rouge, quoique redoutable entre des mains averties. Je continue de contempler l’horizon pendant qu’il me scrute, guettant ma réaction.

D’abord, il cite des composants nécessaires à la fabrication des alimentations spéciales pour faire tourner les moteurs des centrifugeuses et leur permettre d’atteindre sans encombre une haute vitesse de rotation. C’est sans grand intérêt. Aucun groupe terroriste ne compte construire et entretenir un ensemble de centrifugeuses en cascade. Ce sont des dispositifs très recherchés par les États voyous pour mener à bien leur programme d’enrichissement de l’uranium – l’Iran, la Corée du Nord, voilà des clients pour les centrifugeuses et leurs alimentations. Mais les groupes d’Al-Qaida et du Hezbollah, quant à eux, veulent acquérir des têtes nucléaires prêtes à l’emploi, provenant des stocks de l’ancienne URSS, ou bien des matières fissiles – plutonium ou uranium hautement enrichi (UHE) – en quantité suffisante pour fabriquer une bombe artisanale.

En ce sens, le dernier article que propose Jakab est beaucoup plus intéressant. Du béryllium – un élément chimique permettant de construire des réflecteurs qui renvoient les neutrons dans la réaction nucléaire en cours et augmentent ainsi la puissance de l’explosion. Avec un réflecteur à neutrons, une cellule terroriste peut confectionner une bombe avec très peu d’UHE ou de plutonium.

Je lui lance un regard, pour montrer que j’ai compris, mais sans trop insister. Il marque un silence puis, en bon vendeur, tente de me forcer la main :

— Je suppose que vos acheteurs, quels qu’ils soient, n’ont pas cinquante kilos de matériau à disposition.

Il parle d’uranium hautement enrichi. Et il a raison. Aucun groupe terroriste n’a à portée de main autant de matière fissile. L’uranium est présent à l’état naturel dans le sol, mais il est majoritairement composé d’uranium 238, parfaitement inoffensif, qu’on trouve un peu partout sur terre, attendant d’être extrait. Dans les mines d’uranium, on récupère de grandes quantités de minerai brut contenant quelques dépôts d’uranium. Et dans ces dépôts, moins d’un pour cent est de l’U235 fissile, l’isotope capable de déclencher la réaction en chaîne. Ainsi, pour passer du minerai brut à la bombe, le processus est long. Il faut d’abord creuser le sol pour extraire le minerai d’uranium, un travail fastidieux, sale et difficile. Les meilleurs gisements d’uranium se trouvent au milieu du Sahara. D’autres dans le bush australien, dans les steppes du Kazakhstan, ou au fin fond de la Russie. Une fois le minerai extrait de terre, il faut le broyer, le laver à l’acide, puis par précipitation et filtration, on obtient une pâte jaune, appelée le « yellowcake ». C’est le premier état où le produit peut être commercialisable. Nous trouvons du yellowcake – authentique ou contrefait – dans les catalogues des vendeurs comme Jakab partout dans le monde. Il faut compter 50 000 dollars pour s’acheter de quoi se fabriquer une bombe rudimentaire. Mais le yellowcake contient toujours moins d’un pour cent d’U235. Le reste, c’est ce bon vieux U238 qui ne sert à rien.

Si quelqu’un veut construire une véritable arme nucléaire – un dispositif capable de déclencher une réaction en chaîne et de l’entretenir –, il faut que ce yellowcake soit enrichi avant de pouvoir exploser. D’abord, il doit être transformé en gaz, l’hexafluorure d’uranium, avant d’être injecté dans les centrifugeuses qui tournent à une vitesse supersonique : c’est l’ultracentrifugation. Par les lois de la physique, les éléments U238 plus lourds sont envoyés vers les parois du tube, tandis que l’U235 se concentre au milieu. La concentration de U235 augmente ainsi à chaque passage successif dans les centrifugeuses jusqu’à atteindre 5 pour cent du mélange pour des utilisations civiles, ou un vertigineux 90 pour cent pour une utilisation militaire.

C’est le nerf de la guerre pour la plupart des programmes nucléaires des États. Il faut des milliers de ces centrifugeuses – des bijoux de technologie –, branchées en cascade, et un an au minimum de traitement

pour atteindre l’enrichissement nécessaire à la fabrication d’une bombe atomique. Chaque centrifugeuse est constituée de plus de cent éléments chacun usinés avec une grande précision pour éviter que la vitesse de rotation ne les fasse voler en éclats, détruisant ainsi toute la chaîne. Et ce n’est pas par hasard si la Suisse – réputée pour la précision de son horlogerie – compte parmi les meilleurs fabricants de centrifugeuses au monde. Et vu le coût de ce genre d’installation, il faudrait aussi avoir un compte helvète rempli de zéros. Dans la majeure partie des cas, seules les nations disposent de tels fonds, même si, sur le papier, certaines organisations particulièrement riches et opiniâtres pourraient finir par maîtriser ce genre de technologie. La secte Aum, qui a contaminé le métro de Tokyo avec du gaz sarin en 1995, avait près d’un milliard de dollars en banque et une mine d’extraction d’uranium en Australie. Mais la plupart des acteurs non gouvernementaux évitent cette phase d’enrichissement, fastidieuse et hors de prix, et préfèrent acheter une arme prête à l’emploi. À défaut, ils sont condamnés à se procurer de l’uranium enrichi pour se bricoler tout seul leur petite bombe.

Dans le processus, c’est l’enrichissement de l’uranium qui est long, délicat et coûteux. Une fois qu’un groupe met la main sur de l’UHE, la fabrication de l’engin est quasiment un jeu d’enfant. Plus on a de l’UHE à disposition, plus il est facile d’initier une réaction de fission. Les cinquante kilos de « matériau », dont parle Jakab, suffisent à se fabriquer une bombe très simple, avec un système de déclenchement par insertion, la « technique du canon », comme celle utilisée pour la bombe d’Hiroshima.

Mais Jakab dit vrai : il y a peu de chances que mes clients aient cinquante kilos d’uranium hautement enrichis dans leur musette. Moins on a d’UHE, plus on a besoin de réflecteurs à neutrons pour lancer la réaction en chaîne et booster l’explosion. Avec le béryllium de Jakab, une cellule terroriste pourrait fabriquer un engin déjà redoutable avec seulement cinq kilos de plutonium, soit une sphère de la taille d’une grosse boule de pétanque, bien plus facile à acheter, à transporter, à manipuler et à cacher. Ce produit répond pile aux besoins d’Al-Qaida, et il le sait.

— Oui, le béryllium pourrait m’intéresser, dis-je. Donnez-moi des détails et je reviendrai vers vous.

Quand nous en avons terminé, Jakab se dirige vers les escaliers pour quitter l’hôtel, et moi je prends l’autre direction, vers les toilettes au fond du

couloir. Une fois à l'abri des regards dans une cabine, je griffonne mes notes sur des fiches bristol pour ne rien oublier lorsque j'enverrai mon rapport. Depuis notre premier contact, chacune de mes dépêches est copiée dans le dossier Jakab qui sert à évaluer sa fiabilité pour un recrutement ultérieur. Si je veux espérer le faire passer dans notre camp, ce fichier étaiera ma demande auprès de mes supérieurs. Avec des abréviations codées, je fais la liste de ce qu'il a à vendre, ainsi que le prix, l'origine, et les autres détails qu'il m'a révélés. En dessous j'écris « pascal », pour me rappeler l'agneau, le grand-père, et les tortionnaires de Rákosi. Ce sera un élément important quand viendra le temps du recrutement. Pour valider une source, chaque officier traitant doit passer une série d'épreuves et de tests. Un vrai parcours du combattant. Ces rapports m'aideront à démontrer la sincérité de Jakab, la richesse de ses contacts, et à mettre en évidence ses points faibles.

« Points faibles » est l'expression consacrée, mais je ne l'aime pas beaucoup. Pour l'Agence, cela regroupe toutes les raisons qui peuvent inciter une recrue potentielle à vouloir travailler pour nous. Parfois, il s'agit vraiment d'une faiblesse : par exemple une dette, un problème médical. Certains agents se servent de ce genre de levier pour retourner un contact. Moi, je préfère d'autres sortes de faiblesses : l'envie de faire quelque chose qui compte. Mais si cela ressemble à du sentimentalisme, j'ai découvert que la plupart de nos cibles, en définitive, souhaitent sauver des vies ou apporter la liberté à leur peuple. Comme tout le monde, nos contacts désirent accomplir de grandes choses, ils veulent être utiles, laisser une marque dans l'Histoire, un legs, qu'il soit connu ou non de leurs congénères, parce qu'eux aussi ont peur de la mort et que rien n'est plus terrifiant que de quitter ce monde en ayant été insignifiant. Ce sont des faiblesses propres à tous les hommes. Et cette faiblesse-là, elle est le moteur de tous les actes héroïques, de tous les prodiges.

Aujourd'hui, Jakab porte la mort de son grand-père comme une armure, une cuirasse de cynisme. Avec un peu de travail, j'espère lui montrer que ce passé est son héritage dans son combat contre les forces obscures, et qu'il peut désormais honorer ce legs et poursuivre la lutte. Son grand-père a été torturé par les hommes de Rákosi et pourtant il n'a pas perdu ses convictions. Cela a dû être une épreuve difficile. Les chansons mélancoliques que chante Jakab me laissent penser qu'en son for intérieur il

partage le même idéal de liberté que son grand-père. Il a juste besoin d'un coup de pouce pour retrouver sa propre voie.

Je glisse mes notes dans la cache de la doublure de mon sac, puis remets le reste de mes fiches bristol inutilisées dans mon étui en cuir – un cadeau de mon chef instructeur après la Ferme. Dans les films, un Glock est le meilleur ami d'un espion. Dans la vraie vie, ce sont ces humbles fiches avec, au recto, des lignes pour écrire droit et rien au verso, une surface vierge pour y dessiner des croquis, des plans, des schémas. Ces rectangles cartonnés de 7,5 par 12,5 cm, noircis d'informations sont notre raison de vivre. Combien d'agents en opérations ont été tués ou sont morts pour ces quelques mots griffonnés sur des cartes semblables depuis le début de l'OSS. Ces mots ont sauvé tant de vies, évité tant de désastres nucléaires, tant de massacres de Pyongyang à La Havane.

14.

Une fois de retour dans notre QG secret en Virginie, j'étale mes fiches sur mon bureau. Jakab a dit qu'il avait quelques contacts ayant travaillé à Arzamas-16, l'un des centres de recherche atomique les plus pointus de l'ex-Union soviétique. Cela permet de compléter la carte dans la salle de réunion, et d'établir des liens entre Jakab et la pléiade de revendeurs d'ogives nucléaires. Ça laisse entendre aussi qu'il ne m'a pas encore donné tout son catalogue. Les réflecteurs au béryllium et les alimentations pour l'ultracentrifugation sont de bons produits, mais Arzamas-16, c'est la caverne d'Ali Baba des armes de destruction massive ! Quelqu'un ayant ce genre de contact pourrait mettre la main sur le Graal des terroristes : une tête nucléaire portative, bien rangée dans une valise qui pourrait passer incognito les contrôles des compagnies aériennes, le saint des saints !

Avec seulement un quinzième de la puissance de la bombe lâchée sur Hiroshima, ce genre d'armes tactiques continuerait à faire des centaines de milliers de victimes pendant dix ans après l'explosion et rendrait une ville entière inhabitable. Ces engins n'ont pas besoin de codes de sécurité pour être armés, et, aux dernières estimations, près de deux cents ont disparu des arsenaux soviétiques. Arzamas-16 était un important site de stockage pour ces ogives portatives à la chute de l'URSS, au moment où les systèmes de surveillance et de traçabilité se sont écroulés avec elle. La plupart de ces armes étaient conservées dans des salles fermées avec des cadenas – qu'on pouvait faire sauter avec un vulgaire coupe-boulons. Partout dans l'ex-Union soviétique, des centres de recherches comme Arzamas-16 se sont retrouvés sans budget et livrés à eux-mêmes. Les chaînes de commandement se sont écroulées, et de nombreux complexes militaires ont

été laissés à l'abandon. En fin de compte, les pommes de terre étaient mieux gardées que les armes nucléaires. Jusqu'à ce que les ouvriers sur le site prennent conscience qu'avec une seule tête nucléaire ils pouvaient s'acheter beaucoup de pommes de terre. Alors ç'a été la fin.

— Sur le papier, Jakab est au bas de l'échelle de nos vendeurs, annonce Neil en consultant mes fiches. Puisque, apparemment, tu es sa meilleure cliente. Mais en termes de contacts, c'est peut-être le jackpot.

J'acquiesce. Jakab a quelque chose de spécial, un sens de l'honneur et un carnet d'adresses bien rempli – un mélange détonnant. Bien sûr, pour le moment il n'a pas fait les choix les plus avisés, mais le potentiel est là. Je le sens.

— Il ne faut pas le brusquer, dis-je.

— Laisse-le redescendre sur terre, confirme Neil. Puis envoie-lui un e-mail pour lui commander du béryllium, de quoi faire un petit réflecteur. Cela devrait suffire à l'appâter.

Communiquer ainsi simultanément avec tous nos revendeurs du réseau relève du pur jonglage. Constamment, nous devons savoir où nous en sommes avec chacun d'entre eux – le stade du processus de recrutement, les produits qu'ils vendent et, plus crucial encore, savoir ce qui les pousse, les uns comme les autres, à faire le commerce de cette marchandise. En plus de Jakab, je gère trois autres trafiquants. Neil et Pete en ont deux chacun. Et nous gardons encore une autre demi-douzaine de cibles sous le coude, que nous commençons à ferrer par e-mail. Et ce ne sont que de simples revendeurs. Nous nous occupons également de nos taupes déjà en place dans diverses cellules terroristes dans l'espoir de découvrir chez qui ils se fournissent en armes et boucher ainsi quelques trous supplémentaires sur notre organigramme.

En revanche, rencontrer des sources déjà recrutées par d'autres officiers de chez nous est un tout autre exercice. Il n'y a pas de passé commun entre nous deux, rien à quoi se raccrocher, hormis ce qu'a pu nous révéler leur agent traitant dans ses rapports. J'épluche les dossiers avant de les rencontrer, m'efforçant de mémoriser les signaux et autres codes que nous devons échanger pour confirmer mutuellement notre identité, mais aussi leur histoire personnelle, repérer le moindre indice susceptible de créer une nouvelle connivence. Tous les informateurs de la CIA courent de grands risques en acceptant de travailler pour nous. Mais le plus dangereux, c'est

pour ces taupes qui œuvrent de l'intérieur même de ces cellules terroristes. Beaucoup d'entre eux se résolvent à le faire en dernier ressort, une sorte de bouton d'arrêt d'urgence qu'il leur faut activer quand les projets de leurs frères vont trop loin. Et encore, même dans ces cas-là, cela reste difficile pour eux. À bien des égards, nous demeurons leurs ennemis et comprendre leurs dilemmes et leurs tourments est essentiel pour sortir en vie de chaque rencontre.

L'un d'entre eux, un Égyptien nommé Karim, a demandé un entretien un mois environ après mon retour de Tunisie. À en croire son dossier, il s'agit d'un « volontaire » – il s'est présenté tout seul à l'ambassade d'Amman et a demandé à parler à un officier de la CIA. J'imagine la tête de l'employé à l'accueil ! Certains volontaires ont d'excellentes informations à livrer. Parfois même les meilleures que nous ayons sur le sujet. Mais parfois ce sont des leurres – des appâts envoyés par des cellules terroristes ou des services de renseignement hostiles pour découvrir qui, dans l'ambassade, sont des agents de chez nous. Par conséquent, les officiers traitant sur place doivent se déguiser – perruque, lunettes, et ces affreux nez en latex fournis par la DS&T. Mais mieux vaut être aussi ridicule qu'un des invités grimés du *Saturday Night Live,* que de mourir après avoir parlé avec un de nos ennemis jurés. J'espère juste que celui qui a accepté l'entretien n'avait pas une perruque aussi épaisse que la mienne, parce que la rencontre a duré quatre heures et demie à en croire le rapport – et ces moumoutes commencent à friser au bout de seulement une heure !

Quand il est entré dans l'ambassade, Karim n'avait rien sur lui – ni pistolets, ni documents, ni photos pour étayer ses dires. Il a juste déclaré qu'il cherchait des armes nucléaires pour sa cellule d'Al-Qaida en Tchétchénie. Avec méthode, notre officier à l'ambassade lui a demandé des détails, y compris de dessiner les plans de toutes les installations et villages qu'il mentionnait. Les croquis ont été ensuite comparés avec les images satellites pour s'assurer de leur véracité. À la mort de ses parents, Karim, alors tout jeune, a été recruté par Al-Qaida comme simple coursier. Il lui fallait trouver le moyen de se nourrir, lui et son petit frère. Avec le temps, on lui a donné davantage de responsabilités, et le piège s'est refermé sur lui. Jusqu'à ce qu'un jour, on lui demande de rencontrer un trafiquant pour acheter une bombe. Il nous détestait – dès le début, il a été très clair sur le sujet, seul le grand Satan lâche des bombes atomiques sur les gens, a-t-il expliqué à notre officier. Finalement, Karim est devenu l'une de nos sources

les plus fiables pour suivre Al-Qaida dans sa quête de l'arme nucléaire. Il est un élément crucial de notre sécurité nationale. Mais son officier traitant a quitté l'Agence le mois dernier, alors quand Karim nous signale qu'il souhaite un rendez-vous, c'est moi qui suis envoyée.

D'après le plan habituel, nous devons nous retrouver dans la cour privée d'un appartement de location à Erbil, une ville millénaire dans le nord de l'Irak. La guerre fait moins rage ici, loin des terres lunaires d'Al-Anbâr. Il y a toujours quelques attentats suicides, comme celui qui a tué près de cinquante personnes en mai, mais la milice kurde locale traque les snipers. Karim vit à Mossoul depuis un an, à une demi-journée de route d'Erbil, en comptant les convois de camions-citernes qui encombrent la route et les fouilles aux barrages. Il vient régulièrement à Erbil pour ses rendez-vous et faire ses courses.

Il y a quelque chose en Irak qui me touche. En fait, c'est le cas de tout le Moyen-Orient. La musique dans les rues, l'odeur du houmous et de l'agneau grillé, et l'hospitalité des gens, même chez ceux qui n'ont rien. Sous la peur, sous tout ce sang versé, il y a ici une sagesse ancienne.

Je passe par les ruelles du souk – la dernière phase de mon parcours de sécurité pour m'assurer que personne ne me suit. Il paraît que c'est le plus vieux marché du monde encore en activité. Il date de sept mille ans. Les piles de suzanis montent jusqu'au plafond, des tissus brodés à la main qui décorent les murs comme des toiles d'araignées en Technicolor. Les colporteurs vendent des jouets radio-télécommandés et des robots en plastique. Les étals de vêtements proposent des Nike à bas prix à côté de hijabs chatoyants. Un assortiment de bijoux religieux attire mon regard. Au milieu des chapelets de prière et des papyrus de l'Ayat al-kursi, il y a une petite collection de pendentifs, dont un présente une pièce où il est écrit : « Et vous connaîtrez la vérité et la vérité vous rendra libres. » Ce sont les mêmes mots qui figurent dans le hall de la CIA, avec sa série d'étoiles en hommage au sacrifice de générations d'espions. C'est drôle de voir un extrait des évangiles ici, en terre musulmane. Combien d'Américains, combien d'Irakiens se souviennent que Jésus est considéré comme un prophète par l'islam ?

Je m'approche du vendeur voûté derrière son présentoir.

— Combien ?

Je glisse la pièce dans ma poche contre quelques billets et poursuis mon chemin.

Un peu plus loin dans une allée dallée, je trouve un café et m'installe – mon dernier arrêt, destiné à pouvoir rejoindre facilement mon lieu de rendez-vous dans la fourchette de quatre minutes que l'on m'a donnée. Une vieille Kurde me propose de lire mon avenir dans mon marc de café. Je l'ignore, puis, devant son insistance, lui réponds non merci. Potelée et prête à rendre service, elle reste plantée devant moi pendant que j'avale ma dernière lampée de café et ramasse les boissons et pâtisseries que j'ai achetées pour la rencontre. Je consulte ma montre. Il me reste quelques minutes avant que ce ne soit l'heure d'y aller. Je sais déjà que personne ne me surveille. Pourquoi ne pas interroger les esprits ?

Je retourne ma tasse sur la soucoupe et relève la tête vers la femme, qui tend la main pour la récupérer. Elle s'assoit en face de moi. La rue derrière est envahie par les bicyclettes. Elle retire la tasse et scrute les grains noirs.

— Un oiseau ! s'exclame-t-elle. Regarde. Un oiseau avec… (Elle fait un geste à la manière de Wolverine attrapant quelque chose.) Avec des griffes.

Elle désigne la forme au milieu de la soucoupe. C'est vrai, on dirait un oiseau et des griffes.

— Les oiseaux sont les porteurs d'un message. C'est un présage heureux. Les griffes évoquent un ennemi. Et c'est terrifiant.

Comment mon marc de café peut-il transcrire aussi fidèlement ma situation présente ? L'espace d'un instant, je me demande si je n'ai pas affaire à une agente des renseignements kurdes. Puis elle pose sa main sur la mienne, comme si elle me donnait un cadeau.

— Et là, reprend-elle, c'est un balai et un papillon.

Elle désigne les amas de son petit doigt. C'est si touchant de voir cette vieille femme se montrer aussi délicate avec ses doigts tordus et enflés.

— Le balai, c'est la question, pour te dire : est-ce que tu sais vraiment ? Et le papillon c'est… (Elle passe sa main devant son cœur, comme si elle ouvrait un rideau.) C'est la métamorphose. C'est un très bon augure, conclut-elle.

Je lui donne cinq mille dinars et me lève. Elle cherche mon regard.

— Très très bon, répète-t-elle.

Elle dit ça à tout le monde, me dis-je. Ça peut s'appliquer à n'importe qui. Mais la sincérité de cette femme m'accompagne pendant que je parcours les dernières rues qui me séparent de mon lieu de rendez-vous. En quoi voudrais-je me métamorphoser si ce papillon était en moi. En une personne qui n'a pas besoin de se faire passer pour quelqu'un d'autre ? Quelqu'un qui se montre tel qu'il est ?

Je pénètre dans le hall de l'immeuble. Il est vide, mais propre. La rencontre aura lieu dans l'appartement numéro 5. Je referme la porte derrière moi. Derrière les stores ouverts, j'aperçois la cour, avec une table et des chaises à côté d'une petite fontaine. Une porte à doubles battants donne sur la rue. Je les déverrouille et sors un baril de pétrole vide sur le trottoir – le signal pour indiquer à Karim que la voie est libre et qu'il peut entrer. Ce qu'il fait quelques minutes plus tard.

Il est grand et maigre, sa peau est tendue sur ses pommettes saillantes. Je verrouille les portes derrière lui. Quand je me retourne, je découvre ses yeux verts.

— Qu'est-ce qui vous amène à Erbil ?

C'est le code convenu, un échange de phrases pour montrer patte blanche.

— L'appel du mufti.

La plupart des contacts récitent leur texte avec ennui ou agacement, mais dans sa bouche, ces mots vibrent de façon particulière, j'y perçois de la sincérité et de l'urgence.

— Merci d'être venu, dis-je en l'invitant à s'asseoir.

Je déballe les boissons et les pâtisseries et le rejoins à table. Il me regarde sans rien dire. Sa respiration est bien plus tranquille que la mienne.

— Vous n'avez pas eu de problèmes pour venir jusqu'ici ?

Il secoue la tête – un mouvement presque imperceptible.

— Parfait. Combien de temps avons-nous ?

Il jette un coup d'œil à son téléphone.

— Cinq minutes.

Je tends la main vers son appareil.

— Je peux ?

Il retire la batterie lui-même et la laisse en évidence sur la table.

— Merci, réponds-je en posant ma montre à côté de son portable éteint.

À l'évidence, il va falloir faire court. Si quelqu'un débarque, nous sommes ici pour parler achat d'œuvres d'art.

Je sors de mon sac une pile de magazines de peintures et de pièces anciennes et les étale devant nous. C'est léger comme couverture. Elle sera réduite en pièces si on nous interroge séparément, mais je n'ai que cinq minutes d'entretien, je ne peux pas faire mieux. Je cesse de m'agiter, me rencogne dans mon siège et le regarde droit dans les yeux.

— Pourquoi avez-vous demandé ce rendez-vous ?

— Mon intermédiaire tchétchène est aux abonnés absents. (Grâce aux précédents rapports, je sais qu'il parle du revendeur qui devait leur trouver quelques kilos d'UHE.) Il s'est peut-être fait attraper. Ou tuer. Je ne sais pas. Mon chef veut que je trouve quelqu'un d'autre.

C'est une sacrée opportunité : un accès direct au prochain fournisseur d'Al-Qaida en armes nucléaires. Je dois en référer au HQS.

— Il faut d'abord que j'en parle avec mes équipes. On peut se revoir dans quelques jours ? Combien de temps vous avez avant de leur donner un nom ?

— Cinq minutes, répète-t-il.

Je scrute son visage. Je perçois de la peur derrière ses yeux, une agitation sous son calme apparent.

— On vous a suivi ?

— Non. Pas encore. Mais j'ai fait le voyage avec quelqu'un. Il me surveille. Je ne parviens à lui échapper que quelques minutes. Si je n'ai pas un nom quand je reviens, ils confieront la mission à quelqu'un d'autre. Déjà qu'ils me pensent responsable de la perte du contact tchétchène. (Son regard émeraude ne me lâche pas.) J'ai fait ce que j'ai pu. Et si vous n'aviez pas carbonisé Hiroshima, ils ne chercheraient pas à vous imiter. Faites-moi sortir de là. Je veux retrouver une vie normale.

Karim est l'une de nos rares sources qui puisse nous renseigner sur les desseins d'Al-Qaida dans le domaine nucléaire. Le perdre serait un coup dur pour l'Agence. Je n'ai pas le temps de consulter Langley. *Alea jacta est !*

— Très bien. Je vais vous introduire auprès d'un Hongrois nommé Jakab. Faites durer les négociations le plus longtemps possible.

— Il est crédible comme revendeur ?

Dans le ton de Karim, le sous-texte est évident : est-ce que je vais y laisser ma peau si je donne son nom ?

— Oui, il est crédible.

— Mais vous allez l'empêcher de leur vendre quoi que ce soit.

— Karim, vous nous avez dit que vous ne vouliez pas tomber aussi bas que Saddam. Dans son cas, c'était des armes chimiques. Cette fois, qu'est-ce que ce sera ? Une tête nucléaire dans une valise ? Il y aura tant de morts. Des femmes, des enfants. Des adolescents. Votre frère.

Je vois ses yeux s'embuer.

Je griffonne une adresse mail et un mot de passe sur une fiche bristol. C'est du baratin. Je n'ai pas encore créé ce compte. Et je ne sais pas même pas si ce nom d'utilisateur est déjà pris. Mais je ne peux risquer de mettre en péril un compte existant. Alors je tente le tout pour le tout : oiseaugriffepapillon@hotmail.com

— Connectez-vous et consultez la boîte Brouillons. Je vous laisserai un message d'introduction pour Jakab. Vous pourrez correspondre avec lui de la même manière.

Il prend ma fiche, sans me quitter des yeux. Le regret, dans son regard, me fait penser à un personnage de Miyazaki qui cherche la personne à qui se fier.

— Vous êtes un bon frère, lui dis-je. Et un homme bien. Nous trouverons un moyen de vous sortir de là.

Il se contente de hocher la tête, comme s'il craignait de libérer ses larmes en articulant un mot.

— Vous faites le bon choix, Karim.

*

À mon retour à nos bureaux de Virginie, c'est la fête. Mon patron me sert un whisky.

— Putain, si on l’avait perdu, on aurait passé un sale quart d’heure au septième ! (Il fait référence à l’étage au HQS de Langley où tous les pontes ont leurs bureaux.) Mais tu as bien joué le coup. (Il lève son verre.) À notre petite ordure de taupe !

Le mot me reste en travers de la gorge. C’est vrai. La plupart de nos sources sont des ordures – des revendeurs, des trafiquants qui font le commerce de la mort, qui la vende au plus offrant. Mais au fin fond d’eux-mêmes, en secret, ils restent des êtres humains. Et un officier traitant ne doit pas l’oublier. Parler à cette part d’humanité cachée chez l’ennemi, c’est se faire un allié. Du moins, sur le papier.

Et cela semble fonctionner. Jakab a apprécié mon billet d’introduction, et Karim fait traîner les choses le plus longtemps possible. Ça me donne de la crédibilité avec les deux. Mais jouer la montre dans une tractation commerciale peut se révéler dangereux. Et nous menons ce petit jeu sur plusieurs échiquiers à la fois ; nous recrutons des courtiers et des combattants sur les trois continents pour nous infiltrer toujours plus haut.

Durant mes rares passages à Langley, personne ne doit savoir où se trouve notre antre, ni quelles opérations nous y menons. Même Dean croit que je suis des cours de langues en vue d’une affectation en Chine. En même temps, il a la sagesse de ne pas poser de questions lorsqu’il me voit toujours aussi incapable de passer une commande au chinois du coin.

Ce n’est pas toujours facile de garder ses secrets face à ses collègues. Un chef de service me coince après une réunion au HQS et me demande le chemin pour me rendre à notre centre de Virginie. Quand je lui explique qu’il lui faut d’abord une autorisation ad hoc, il monte sur ses grands chevaux. Il me balance son niveau d’accréditation, son nombre de missions sur le terrain, sa collection de médailles, le montant de son salaire. Pour un peu, il me sortirait la quantité de fonte qu’il soulève chaque jour. Mais ce beau palmarès ne le dispense pas d’avoir un feu vert officiel pour nous rendre visite. Il se trouve que moi, une femme – une fille –, j’ai l’information et que je refuse de la lui donner. Et ça le rend furax. Il s’emporte, m’ordonne de le conduire à notre QG faute de quoi il exige qu’on me vire sur-le-champ. Je fais mine de céder, mais à la place, je le conduis à l’administration afin qu’il puisse remplir les formulaires pour sa demande de visite. Lorsque je m’arrête sur le parking, il sort de la voiture furibond.

— Priez pour que je ne fasse pas un rapport, jeune fille !

Je me raidis. Suivre la procédure de sécurité était la bonne chose à faire, bien sûr, mais il a le pouvoir et pas moi.

— Je suis juste les règles.

— Ce serait dommage si quelqu'un portait plainte contre vous. Pour harcèlement sexuel par exemple ! ajoute-t-il avec une grimace.

Pendant des jours après cet incident, mon pouls s'affole chaque fois que je consulte ma boîte mail. S'il met sa menace à exécution, et monte un dossier contre moi… je suis finie.

Être une femme à la CIA, c'est appartenir à un petit cercle – un groupe qui déjeune rarement dans les belles salles du septième étage, réservées aux pontes, qui va rarement se détendre après le boulot dans les clubs pour hommes qui pullulent à McLean. Certes, les femmes cadres dans le monde du travail classique doivent, elles aussi, combattre le diktat de leurs homologues masculins. Mais cette discrimination n'est rien comparée à celle imposée par les patrons de l'Agence, ces vieux de la vieille qui ont servi ensemble pendant la grande époque de la guerre froide. Tout ce machisme, évidemment, est voué à disparaître. Dans les vingt ans à venir, les compétences uniques des femmes – à savoir leur finesse psychologique, leur capacité multitâche, et leur intuition qui font déjà d'elles des officiers traitants exceptionnels sur le terrain – les propulseront au plus haut niveau. Mais sur ce parking, cet après-midi-là, les femmes sont encore très vulnérables. Et j'ai peur de perdre mon boulot.

Une semaine plus tard, mon chef me convoque dans son bureau. Je m'attends à me faire taper sur les doigts, à entendre des horreurs sur mon compte parce que j'ai osé m'opposer à un homme qui se considère au-dessus des règles. Mais, contre toute attente, Jon m'annonce que notre opération est sur de bons rails et qu'il est temps de passer à la vitesse supérieure. Les vendeurs se doutent que mon affaire de négoce d'art est une couverture pour cacher mon trafic d'armes. Plus nous nous rapprochons des gros poissons, plus nous devons être certains que personne ne suspecte que l'Amérique est derrière tout ça. Il nous faut établir un camp de base le plus loin possible, afin qu'aucun soupçon ne se tourne vers la CIA – autrement dit mettre le plus de mers possible entre moi, qui mène ces opérations, et mon pays qui les finance. En résumé, je déménage à Shanghai.

Parfait, je ne suis pas virée. Malheureusement, mon soulagement est de courte durée. Aussitôt, j'ai une montée d'adrénaline. Délocaliser ce programme de l'autre côté de la planète est un grand pas : un vote de confiance, et un niveau supplémentaire sur l'échelle du danger. Mais je suis déterminée à relever le défi.

Officiellement, je vais établir un bureau en Asie pour mes affaires, m'annonce Jon, afin de pouvoir suivre au plus près les artistes émergents dans tout le Moyen-Orient. Jusqu'à présent, mon métier de marchand d'art ethnique était ma couverture destinée aux douanes durant mes courts voyages ainsi qu'à à ma famille et mes proches. Jamais personne ne m'a posé de questions sur le sujet au-delà de vingt minutes. Une fois en Chine, je devrai tenir le rôle 24 heures sur 24, et 7 jours sur 7. Cela me demandera autant d'attention et de minutie que s'il s'agissait d'un vrai travail, et il me faudra en plus trouver le temps de mener mes opérations. Je prends une semaine de cours accéléré en MBA, histoire de savoir lire un bilan comptable et présenter un business plan, si jamais les autorités étrangères me posent des questions. Il m'est interdit, bien sûr, de mener la moindre mission sur le territoire chinois. Mon bureau doit rester un simple camp de base, même si je m'attends à être constamment surveillée.

Les opérations réelles auront lieu dans d'autres pays, le plus souvent sous mon vrai nom, mais parfois un nom d'emprunt, ce qui signifie qu'entre deux avions je devrais changer d'identité. Le principe même de l'agent clandestin, c'est qu'il ne s'approche jamais des administrations de tutelles, donc la récupération des nouveaux papiers ne peut avoir lieu dans une ambassade. Les échanges furtifs sont la méthode privilégiée. Elle exige rigueur et précision afin de croiser son agent de liaison dans un lieu donné, à un moment donné – un tunnel, une ruelle, un endroit suffisamment discret pour que personne ne puisse voir les documents changer de main lorsque nous nous croisons sans ralentir le pas.

Bien sûr, tout cela demande de l'organisation, et pour chaque agent la mise en place d'un parcours de sécurité avant de rejoindre la zone de contact. Une fois en possession de mon jeu de papiers, je dois mémoriser ma nouvelle identité avant de retourner à l'aéroport, ce que je fais souvent au secret des toilettes en lâchant au fond de mon sac les fausses reliques qu'on m'a remises pour crédibiliser cette existence factice : tickets de courses, cartes d'anniversaire et autres pièces de ce genre. Une vraie

corvée. Autrement dit travailler sous un faux nom complique pas mal la vie, mais c'est le meilleur moyen, souvent le seul, quand on doit opérer dans un pays ennemi ou quand il faut cloisonner deux sources, pour qu'elles ne puissent apprendre qu'elles appartiennent à un même réseau. Par sécurité, mon patron veut que j'emporte avec moi un second jeu de papiers d'identité si jamais, pour un voyage, je suis prise de court et n'ai pas le temps d'organiser un échange standard.

Finalement, il m'annonce que Dean et moi avons un choix à faire : soit j'y vais seule et nous n'aurons plus de contacts pendant les six années où je serais en poste à l'étranger. Soit c'est le mariage administratif – encore un. Et nous pourrons aller ensemble en Chine.

Quand Dean et moi nous retrouvons à Hawaï pour des congés, je suis sur le point d'aborder le sujet. Mais il me devance en m'offrant une bague sur un belvédère en plein vent, devant la fresque d'une tortue de mer.

Je lui demande :

— Ton patron t'a parlé aussi ?

Et il m'embrasse.

— Six ans séparés, ou une vie entière ensemble… le choix était vite fait, répond-il.

On ne s'est jamais dit « je t'aime », ni l'un ni l'autre. On n'a jamais vécu dans la même ville. On ne s'est jamais présenté nos familles. C'est une demande en mariage pour des raisons pratiques, et c'est pour les mêmes raisons que j'accepte. Nous le savons l'un et l'autre. Et parce que c'est clair entre nous, c'est heureux. Notre petit noyau de vrai au milieu du tourbillon de duperies.

15.

Cette nuit-là, je regarde ses yeux s’agiter derrière ses paupières closes pendant qu’il dort. J’aimerais savoir ce qu’il voit, connaître ses souvenirs, ses peurs, ses rêves. Mais il est aussi opaque que moi. Il ne reconnaîtrait pas mon âme s’il la rencontrait hors de mon corps. Il ne sait rien du rire de Laura ni du calme surnaturel de Danny. Comprendrait-il mon désir de leur rendre hommage ? Que c’est ma façon à moi d’honorer leur mémoire ? Sans doute pas.

— On ne peut arrêter une guerre en faisant partie de l’arsenal, m’a-t-il répondu, en riant, le jour de notre rencontre dans le kiosque.

J’ai insisté :

— Et si, au contraire, c’était le seul endroit pour le faire ?

Puis il a changé de sujet. Il a fermé la porte, s’est coupé de cette part de moi. Et l’a scellée pour toujours.

Bien sûr, les espions sont habitués au cloisonnement, et nous trouvons un respect mutuel dans nos zones libres. Ce n’est pas grave s’il ignore que tous ces mensonges commencent à me peser, que j’ai de plus en plus de mal à supporter ma couverture quand je suis seule. Je joue la trafiquante d’armes qui se fait passer pour une marchande d’art depuis un an déjà, et il est de plus en plus difficile de faire la distinction entre mon double et moi. Qu’est-ce qui lui appartient à elle et qu’est-ce qui m’appartient, à moi ? Vivrais-je le même dilemme si je n’avais été qu’une et indivisible ?

Dean commence à s’agiter dans son sommeil. S’il pouvait entendre mes pensées, il me dirait d’oublier tout ça. Il aurait sans doute raison. Ce n’est

pas le moment de fendre l'armure alors que nous partons au front. La bague qu'il m'a offerte est trop grande et bâille à mon doigt, comme une bouée ou une menotte. Dans l'un ou l'autre cas, ce sera l'amarre qui me reliera à la terre ferme. Et c'est bien mieux que ce vide.

Nous nous marions à Zanzibar, deux jours avant son anniversaire. Nous sommes seuls, pas de familles, pas d'amis. J'ai vingt-sept ans. Je le regarde pendant que le prêtre du coin nous unit sur une plage de sable blanc et nous explique la gravité d'un tel engagement. D'un coup, je m'aperçois que je ne connais pas du tout Dean. C'est encore un saut dans l'inconnu. Et aujourd'hui, même s'il ne me connaît guère plus, il est la personne qui m'est la plus proche. Il a suivi le même entraînement, il a parcouru le même labyrinthe, ce dédale de mensonges inutiles qui parasite les plus nécessaires. Il sait quelques-uns de mes secrets professionnels, mais aucun de mes secrets intimes. Et d'une certaine manière, c'est suffisant.

Le lendemain du mariage, nous nous disputons. Je ne sais plus à quel sujet. Je suis assise à côté de lui, au bord de la piscine, dans ce silence qui s'est soudain abattu sur nous, mesurant toutes ces années à venir où l'on ne saura rien de l'autre. Et je me demande si je ne me serais pas sentie moins seule à partir en solo.

Demain, c'est son anniversaire. Pendant la nuit, je gonfle des ballons pour qu'il y en ait partout dans notre chambre d'hôtel à son réveil. Je veux le faire sourire, effacer le « qu'avons-nous fait ? » de la veille. Mais il sursaute en marchant sur l'un d'eux en pleine nuit. Son cri dans l'obscurité me rappelle de mauvais souvenirs, et sur le coup ça me met en colère.

Quand nous quittons Zanzibar, nous avons établi une sorte de *pax romana*, nourrie d'un respect mutuel et d'une acceptation tacite : le bien de la mission avant tout. Nous nous apprêtons à finir chacun de notre côté nos opérations en cours et, le mois prochain, ce sera le grand départ ensemble. Il n'y a pas de marche arrière possible.

Sur le chemin de l'aéroport, alors que notre van se fraie un chemin à la lisière de la jungle, un pick-up nous double et nous coince sur le bas-côté pour que nous nous arrêtions. Une manœuvre classique d'embuscade. Et la Tanzanie est une poudrière en ce moment. Nous échangeons un regard, prêts à nous enfuir. D'un mouvement du menton, Dean me montre la direction de la sortie. Je hoche la tête, imperceptiblement. L'adrénaline nous inonde. L'homme du pick-up saute à terre, court vers notre conducteur et

balance quelque chose par la fenêtre. Le chauffeur se tourne vers nous avec un grand sourire.

— Je l'avais oublié, nous explique-t-il en montrant le téléphone portable qui a atterri sur ses genoux.

Nous poussons un soupir. Dean me serre la main. À cet instant, je sais qu'il est là, qu'il me protège. Et pendant que nous nous enfonçons dans la forêt, je me rends compte que veiller l'un sur l'autre, c'est ce qu'on peut faire de mieux ensemble.

*

À mon retour au travail, Jon débarque dans mon bureau.

— Félicitations ! lance-t-il en désignant la bague. Te voilà mariée à l'Agence ! (Je lui retourne un demi-sourire car c'est un peu vrai.) Maintenant, tâche de suivre mon conseil : toi et la CIA, c'est pour la vie. Accepte-le, et tout sera plus simple.

L'après-midi, alors que je fais la queue pour récupérer mon faux passeport, je réfléchis à ses paroles.

Nos documents sont délivrés par des instances officielles – services des permis de conduire, ministère de l'Intérieur, Sécurité sociale –, à l'insu de tout le personnel, à l'exception d'un officier de liaison très haut placé qui a introduit discrètement notre demande dans le système. Des documents parfaitement authentiques limitent les risques de se retrouver en prison à l'étranger. Ce qui implique de longues heures passées dans ces services administratifs, à attendre que son numéro soit appelé, pendant que *Judge Judy* passe à la télévision en sourdine.

Je m'installe sur une chaise en plastique et songe à ce que m'a dit Jon. « Toi et la CIA, c'est pour la vie. Accepte-le. » Cela paraît si évident, voire un peu cliché, comme les préceptes qu'on trouve dans les biscuits porte-bonheur des restaurants chinois, mais plus j'y pense, plus ça prend corps en moi. Vivre dans le mensonge, c'est douloureux tant qu'on se souvient que c'est un leurre. Peut-être que si j'agis comme si c'était vrai, que c'est réel, même quand je suis toute seule, peut-être alors que je cesserai un jour de regretter une existence sans couverture. Et peut-être que cet habit deviendra une seconde peau.

C’est ce que j’explique à Dean quand il rentre de sa dernière mission en Afghanistan.

— Allons-y à fond. Ne gardons rien sous le coude.

Et ce soir-là, ensemble, nous prenons la décision d’arrêter la pilule.

Nous louons une petite maison sur une rue bordée d’arbres en Virginie du nord. La maison est vieille et craque de partout, avec deux chambres à coucher côté à côté. La nôtre est à gauche, la vide à droite. Nous serons partis en Chine avant qu’un bébé n’arrive, mais chaque fois que je monte l’escalier, cette pièce me fait de l’œil.

Derrière la maison, il y a un pré à l’abandon, parsemé de taupinières, d’herbes sèches et de fleurs sauvages. Parfois, nous nous installons sur les marches du perron, pour boire du vin et regarder les lucioles zigzaguer dans le crépuscule. Un soir, nous apercevons une chauve-souris qui sort du toit.

— Tu crois qu’elle habite chez nous ?

— J’espère bien que non, répond Dean.

— Je tiens le coup face à Al-Qaida. Alors, une chauve-souris, ça devrait aller. Pourquoi ? Ça te fait flipper, toi ?

— Ma mère en avait une peur bleue. Une d’entre elles est entrée dans le salon quand j’étais gosse. Elle s’est mise à voleter partout dans la pièce. Maman hurlait à mon père de la faire sortir, mais le plafond était trop haut et il n’arrivait pas à l’atteindre. Alors, il est allé chercher dans le garage une raquette de tennis et un tournevis. Avec la raquette, il a plaqué la chauve-souris contre le mur, et l’a empalée avec le tournevis, juste au-dessus de la cheminée. La tache de sang est restée toute mon enfance. Et chaque fois que je la voyais, je me disais : « Ça, c’est mon père. Un homme, un vrai. C’est comme ça qu’on défend sa maison. »

Je n’arrive pas à savoir s’il s’agit d’un souvenir heureux ou non. J’ai envie de le prendre dans mes bras, de lui dire que je suis désolée qu’il ait dû voir ça. Mais il sourit et se verse une rasade de vin, visiblement attendri par cette évocation.

— Ton père t’a déjà parlé de la guerre ?

Il me dévisage d’un air bizarre, comme si je sautais du coq à l’âne.

— Du Vietnam ? Non, pas vraiment. Ça l’a foutu en l’air. Il ne raconte pas grand-chose.

Je songe à la pièce du sous-sol où Dean a fait son antre, avec ses murs couverts de matériel de combat qui ne lui sert plus à rien.

— Ça peut devenir obsédant, parfois.

— Et c'est pour cela qu'il s'est lâché sur la chauve-souris ?

Le moment est charnière. Un mot de trop pourrait déclencher une dispute. Nous restons silencieux un instant, chacun sur la défensive, inquiets. Puis il s'adoucit. Il s'approche, relève mes cheveux et m'embrasse. Je suis contente que l'on trouve cette échappatoire. Néanmoins, ça reste dans un coin de ma tête, le spectre d'un traumatisme qui se perpétue de père en fils. En quoi le Vietnam et l'Afghanistan sont-ils si différents ? Quelle chauve-souris Dean va-t-il devoir tuer ?

— Tu es idiote, tu le sais ça ?

Et avant que j'aie eu le temps de réfléchir à tout ça, nous nous retrouvons nus, au lit.

Le mois avant le départ, ma mère m'accompagne au CarMax pour vendre ma voiture. Nous savourons nos derniers moments ensemble, telles de vieilles amies voulant faire durer un temps qui ne reviendra plus. Installée à une table de formica dans l'aire d'attente, à côté des distributeurs de boissons, je lui montre mon test de grossesse. Deux lignes roses qui, dans huit mois, vont devenir une personne. J'ai pensé tant de fois au moment où je lui annoncerai la nouvelle. Jamais, je n'aurais imaginé que ce serait dans un CarMax, juste avant de partir pour la Chine en mission clandestine.

Ma mère contemple longuement le test.

— Et tu ne peux pas travailler avec des artistes américains ?

— Non, je dois briser les barrières culturelles. Faire connaître d'autres regards.

— Tu ne peux pas t'occuper de ça d'ici ?

— Un jour, peut-être.

Et je me surprends à espérer.

*

Dean et moi arrivons à Shanghai dans les frimas de janvier. Il n'est pas prévu de retour à la maison dans un premier temps. Aucun lien avec les États-Unis. Les amarres sont larguées et j'ai de plus en plus de mal à me souvenir quelle part de moi est réelle.

Un ami acteur aime raconter cette histoire : tout commence quand il accepte de jouer le rôle d'un SDF toxico vivant dans les rues de L.A. Mon ami étant un adepte de l'Actor's Studio, aussi perfectionniste que Daniel Day-Lewis, il décide de s'immerger totalement dans le rôle un mois avant le début du tournage. Alors, il ferme son appartement et en confie les clés à sa petite amie. Puis il saute dans un bus pour Skid Row, le quartier mal famé des sans-abri. Et s'achète une dose d'héro.

Quand sa petite amie vient le chercher trente jours plus tard, il vit sous une bâche, tendue entre une benne à ordures et un mur. Il a perdu dix kilos. Il a un tatouage. Il lui lance des coups de pied quand elle veut s'approcher. « Allez chéri, viens, lui dit-elle. On t'attend pour jouer lundi matin. »

À ce moment du récit, mon ami a l'habitude de remonter sa manche et de tapoter la face interne de son poignet d'un geste théâtral : « Je ne joue pas, je lui dis ! Je suis vraiment shooté ! » Chaque fois, il marque un temps d'arrêt, sourire aux lèvres, savourant d'avance son effet : « Alors, elle me balance une grande gifle : "Jake, tu es un acteur ! C'est pour de faux !" Et moi, je la regarde saisi, je tombe des nues : "Ah bon ? Tu es sûre ?" »

Jouer un rôle, c'est exactement ça. Meilleur on est, plus on oublie qu'on fait semblant. C'est le cas, même pour les pros. Mais j'ai toujours eu des pauses pour souffler – des retours à Washington entre deux voyages, des passages à nos bureaux de Virginie avec Jon, Neil et Pete, du temps au pub avec Mike et Dave – une sorte de seconde famille, des gens qui mènent comme moi une double vie. C'est la première fois que je vais vivre dans une fiction 24/24. Des années de mystification s'ouvrent devant moi, un puits noir. Aucun moment de répit, aucun détour vers la vérité. Il n'y a plus que nous, Dean et moi, et nos covcom, et notre fiction, un millefeuille de mensonges.

Nous séjournons dans un hôtel, le temps de trouver un lieu permanent. Langley nous a mis en garde : par sécurité dites-vous que la chambre est truffée de micros et de caméras, et qu'on vous observe même la nuit.

Mon mari dort à côté de moi, sa respiration ne m'est pas encore totalement familière. Notre bébé commence déjà à grandir sous mon

nombril.

C’est peut-être le décalage horaire. Ou les hormones. Ou l’idée que, quelque part dans Pékin, il y a une pièce pleine d’inconnus scrutant nos corps nus. Mais j’ai beau compter les lumières qui clignotent dans la rue, le sommeil ne vient pas.

Le silence m’enveloppe, m’oppresse. *Du calme. Il n’y a pas de quoi s’inquiéter. Qu’ils nous regardent ! C’est le jeu. L’ordre naturel des choses. Dors !*

Encore une lumière. Et une autre, et une autre…

Dors !

De guerre lasse, je sors du lit, tire la porte coulissante de la salle de bains et allume le plafonnier. Tout est à sa place. Le lavabo, le miroir, la fleur dans son petit vase marron. Le mobilier moderne et sans âme de tous les hôtels d’affaires du monde. Et pourtant, derrière des trous d’épingle, ils sont là.

« Faites semblant d’être vous-mêmes », nous a-t-on répété au HQS, sans voir toute l’ironie de cette recommandation.

Je fais pipi. Me lave les mains. Me regarde dans la glace. Et je me demande à chaque seconde : « Et maintenant, qu’est-ce que je suis censée faire ? Qu’est-ce que je ferai, moi, si j’étais à ma place ? » Je me suis déjà posé ce genre de questions dans d’autres hôtels, dans d’autres pays, mais là, dans cette salle de bains en Chine, je ne trouve pas la réponse.

C’est déstabilisant, comme si mon moi éveillé tentait de me passer un message pour me dire que je suis en plein rêve.

Soudain, le lavabo, le miroir, le vase marron, ne sont plus que les éléments d’un décor de théâtre – réalistes, mais éphémères ; des trompe-l’œil. C’est ainsi que doivent apparaître les objets dans l’holodeck de l’*Enterprise*, un monde susceptible, en pressant un simple bouton, de s’effondrer sur lui-même et redevenir un fluide visqueux et informe, à la manière d’un grand Silly Putty cosmique. Je contemple mes mains, posées sur la vasque en marbre. La pierre est froide. Et pourtant mes doigts ne me paraissent pas tout à fait vrais. J’ai l’impression d’être immergée dans un jeu de simulation. Un jeu si réaliste que je ne sais pas quand a commencé la partie. Ni qui est aux manettes. Le vrai moi, ou mon avatar ?

Une décharge transperce mon cerveau. Je vais sortir du jeu, revenir au monde réel. C'est si violent. Mon esprit plonge dans un liquide ambré, un calme surnaturel m'inonde. Je respire lentement, suivant la technique du Dr Lamaze pour un accouchement sans douleur, parce que je ne veux pas être reprise par le trou de ver.

Je regarde fixement l'une de mes mains, et je sais que si je la bouge, si je soulève ne serait-ce qu'une phalange, je vais être renvoyée dans le jeu. Je reste immobile : je suis une brave touriste stupéfaite de se retrouver dans un endroit à la fois étranger et familier, comme la première fois que j'ai visité la pagode Shwedagon ou que je me suis assise sur la tombe de ma grand-mère. Mais les chambres truffées de mouchards des hôtels chinois ne sont pas les meilleurs endroits pour mener une quête intérieure. Alors je retire ma main, romps le charme et éteins la lumière.

Je traverse la moquette épaisse, remonte dans le lit beige. Je ferme les yeux et, dans ce silence stérile et prégnant, je me demande quand exactement j'ai commencé à faire semblant. Il faut que je trouve cette date, comme une entrée dans l'historique de Google Docs, et tout reconstruire à partir de cette version de moi-même.

Je m'attends à ce que mon cerveau, en réponse, me renvoie aux souvenirs de mon entraînement à la CIA, à la première fois que j'ai reçu ma nouvelle identité dans une chemise cartonnée, ou lorsqu'on m'a appris à tromper un polygraphe et à lui faire croire que j'étais quelqu'un d'autre. Mais mon moi éveillé m'envoie un nouveau message – il est décidément prolixe ce soir ! Un message sous la forme d'un souvenir bien plus ancien. Un de ces souvenirs enfouis si loin que je dois l'ouvrir avec délicatesse, de peur que ses images sépia ne partent en poussière.

Je dois avoir trois ou quatre ans, je suis assise sur une chaise haute en bois, dos à la fenêtre, dans notre cuisine à Washington. Ma mère est embêtée. Je ne sais plus pourquoi. Mais je revois son aura à la fois féroce et magique, telle celle d'une déesse de mon livre illustré sur la mythologie grecque. Elle est le cœur battant de notre clan, l'amour et la tendresse, la poésie de notre monde. Et, à l'image de tous les poètes, elle pouvait, dans la même journée, voir tour à tour la vie comme une source de joie intarissable ou un puits sans fond de désespoir.

J'avais peur de sa tristesse comme d'autres enfants redoutent la foudre. Terrifiante, non pas pour les dommages qu'elle risquait de causer – ma

mère retrouvait toujours ses influences solaires –, mais parce qu'elle semblait provenir d'un autre monde, une déflagration qui déchirait mon ciel sans prévenir.

Ben était à la table de la cuisine avec moi. Nos bernard-l'ermite, Freddie et Laura, étaient tapis dans leur terrarium sur le buffet. M'man frottait l'évier pourtant immaculé avec une éponge. Elle frottait si fort qu'on eût dit qu'avec suffisamment d'huile de coude, elle espérait faire disparaître quelque chose de douloureux mais qui nous restait invisible.

Et soudain, elle s'est arrêtée.

Son visage s'est détendu et s'est illuminé. Elle s'est mise à remuer la sauce dans la casserole, comme si de rien n'était.

J'ai dû imaginer tout ça, m'étais-je dit. Puis ses yeux se sont reportés vers la fenêtre derrière moi et son sourire s'est à nouveau fané. Elle a lâché la spatule et, dans l'instant, sa tristesse est revenue.

Un groupe de personnes étaient passées dans l'allée devant la maison. Son sourire, son touillage tranquille de sauce, tout ça c'était pour eux – des inconnus qui passaient sous nos fenêtres.

À eux, elle voulait montrer ce qu'ils attendaient. Une épouse modèle de Stepford, qui ne connaissait ni la frustration, ni la peur, ni la souffrance. Mais pour nous, elle était cet être animé, magnifique, qui éprouvait toute l'étendue des émotions liées à sa condition de femme et de mère. Un chemin semé de joie et d'angoisse.

C'est, je crois, mon plus ancien souvenir. Et c'est la première fois que j'entrevoyais la différence entre ce qu'on est et les *dramatis personæ* que les adultes veulent montrer d'eux-mêmes.

J'ignorais que, vingt ans plus tard, je ferais à mon tour semblant d'être quelqu'un d'autre, pour mes proches, pour mon pays, et que ce serait mon gagne-pain. Je ne savais pas je revivrais cet instant dans une chambre d'hôtel en Chine. Ni que dans quelques années, ma mère m'écrirait une lettre qui m'aiderait à trouver la réponse à mes interrogations, celles précisément qu'elle avait, ce jour-là, fait naître chez moi. Parce qu'en m'aimant au point de partager avec moi ses erreurs, elle me sauverait.

Le radiateur de la chambre se remet en marche et le décalage horaire me tombe dessus. Assez de questions pour un seul soir, me dis-je. Et tandis que je regarde les lumières clignoter, je m'endors.

16.

Le lendemain matin, nous rencontrons notre agente immobilière sur le Bund, la promenade le long du fleuve qui sépare Shanghai en deux. D’un côté, les temples de la Chine d’antan bordent les rues pavées de l’ancienne concession française. De l’autre, un monde futuriste où s’élèvent des gratte-ciel dans un foisonnement de verre et de chrome, saupoudrés de flèches et de sphères d’acier.

— C’est toujours comme ça, commente-t-elle après l’échange traditionnel de cartes de visite. Les étrangers admirent les bâtiments historiques, ils regardent le passé. Mais les touristes chinois, ceux qui viennent des villages et voient Shanghai pour la première fois, ils regardent tous de l’autre côté du fleuve, vers l’avenir.

Ça nous paraît être une simplification poétique, mais un rapide coup d’œil sur le Bund nous prouve qu’elle a raison. Les Occidentaux prennent des photos des vieux toits. Entre eux, une famille chinoise contemple, les mains dans les poches à cause du froid, les tours de verre sur l’autre rive, Alors que le vent plisse l’eau du fleuve, il y a autant de fierté sur leurs visages que sur celui des colons apercevant la terre promise.

— Sur quelle rive voulez-vous habiter ? demande-t-elle.

— Ça m’embête d’être dans le cliché, répond Dean, mais nous sommes assez fans de l’histoire.

Elle esquisse un sourire.

— Alors, il vaut mieux se dépêcher. La plupart des vieilles maisons vont être rasées d’ici dix ans. Trouvons-en une avant qu’il n’y en ait plus !

Nous arrêtons notre choix sur une bâtisse biscornue en brique, encore meublée de lits à opium et de coffres sculptés. Un voyage dans la Chine du passé, un trésor accumulé par un homme d'affaires local ayant fait fortune avant d'émigrer vers la forêt d'acier de l'autre côté du fleuve. Cette petite maison a une aura magique, comme une tombe datant d'un autre siècle. Et elle n'est pas chère, ce qui sera apprécié à Langley.

*

Comme la Russie, la Chine est une forteresse pour la CIA : son service de contre-espionnage compte parmi les plus sophistiqués et agressifs de la terre. Nous n'avons aucune intention de mener la moindre opération dans ce pays, mais les services de renseignement locaux l'ignorent et leurs agents veulent savoir ce que nous fabriquons ici. À peine avons-nous atterri que tous nos faits et gestes ont été observés ; de façon subtile au début. La Chine est une adepte de la surveillance statique – des vendeurs de rue qu'ils payent pour noter toutes les allées et venues des étrangers. C'est un système bien plus difficile à détecter qu'une équipe d'espions mobiles. Mais, à force de les voir sortir leur carnet et leur crayon chaque fois que l'on passe, ils deviennent aussi repérables que les yeux des petites bêtes de la forêt pendant une promenade nocturne. Quand j'oublie mon châle en pashmina dans un taxi, un policier en uniforme me le rapporte chez moi, alors que nous avons payé la course en liquide et que nous n'avons pas indiqué notre adresse au chauffeur.

— Vous devriez faire attention à vos affaires, dit le flic en se courbant pour passer sous les poissons séchés que suspend notre voisin sur le perron.

— À quoi bon. Puisque vous veillez dessus pour nous ! lance Dean derrière moi.

Je me raidis intérieurement. Adieu le gentil couple poli et obéissant.

— Je vous remercie beaucoup, monsieur l'agent, réponds-je en fermant la porte.

Je la verrouille, comme si cela pouvait nous protéger. Puis je retourne dans le salon qui doit être truffé de micros.

La meilleure méthode lorsqu'on est observés, c'est de ne rien donner à voir. Nous nous employons donc à mener une vie normale de deux jeunes

marchands d’art. Dean ayant endossé la même couverture que moi, nous gérons une petite entreprise familiale. Nous sommes inscrits à des cours de langues et nous nous montrons à divers événements artistiques. On commence à se faire un nom dans le métier, même si Dean détonne un peu avec ses larges épaules et sa raideur toute militaire. Il y a des opérations que je dois entreprendre seule, à l’insu de Dean. Et sans doute en est-il de même de son côté. Nous ne faisons jamais allusion à notre vrai travail. Les consignes sont claires : ne parler d’aucun sujet important, puisque notre maison est sur écoute (même notre femme de ménage, une présence fantomatique nommée Ayi, travaille pour les renseignements chinois), avoir des relations sexuelles régulières, mais pas trop prévisibles (il faut que ce soit chaud entre nous, mais pas trop), vivre notre vie privée en n’oubliant jamais, pas un seul instant, que le but de ce simulacre est de faire croire à nos observateurs que nous ne nous savons pas surveillés.

Le HQS nous contacte via nos covcom : pour nous donner nos ordres de mission – des questions que nous devons poser à des contacts en place, des pistes à explorer concernant des sources que nous pourrions recruter – ou alors pour nous confirmer la validation des plans opérationnels que nous mettons en place pour chaque rencontre dans les pays tiers. Au bout de quelques mois, j’envoie une dépêche à Langley pour leur dire que c’est le moment de recruter Jakab. Il m’a annoncé qu’il serait la semaine prochaine en Thaïlande, dans l’archipel de Chumphon, avant de poursuivre son voyage en Indonésie. Depuis un moment déjà, je le sens prêt à travailler pour nous. Dans l’idéal, je préférerais me donner encore un peu de temps avant d’abattre mon jeu, mais l’Indonésie est le fief de la Jemaah Islamiyah, le groupe qui se trouve être derrière l’attentat à la bombe de Bali où ont péri deux cents personnes dans une boîte de nuit. Inutile d’imaginer ce que les djihadistes de la JI pourraient faire s’ils avaient à disposition une tête nucléaire portable ou une masse considérable d’UHE. Et je ne veux pas, à force d’attendre le moment parfait, rater l’occasion d’empêcher ce genre d’arsenal de changer de mains. Mon service me donne le feu vert. Dean sera du voyage. Officiellement, pour lui comme pour tout le monde, c’est une escapade en amoureux avant l’arrivée du bébé.

— Une lune de miel prénatale ? Pourquoi pas, répond Dean. Avec un peu de chance, on pourra même aller fêter ça sous une vraie lune !

Il fait allusion aux célèbres *rave parties* qui sont organisées chaque nuit de pleine lune sur les plages.

Je le préviens que je devrai peut-être m'absenter un moment avant d'y aller.

Il acquiesce, sachant qu'il ne faut pas poser de questions.

*

Nous arrivons à Bangkok et embarquons dans un petit avion pour les îles paradisiaques de Jakab. Nous sommes en mission. Je suis envoyée par mon pays pour une rencontre clandestine avec pour objectif le recrutement d'un contact. Mais je ne peux m'empêcher de ressentir une bouffée d'excitation juvénile quand je prends la main de Dean à notre atterrissage. Derrière les hublots, s'étendent des plages blanches et une mer turquoise. Après le brouhaha de Shanghai, l'endroit paraît si calme, si accueillant, une terre de tous les possibles. Je me dis que nous pourrions peut-être effectivement nous poser un peu ici, sortir enfin du silence qui nous a étouffés ces derniers mois, apprendre à nous connaître vraiment, sans artifice, sans retenue, comme le font tous les jeunes couples – plaisir qui nous a été interdit puisque notre maison en Chine est truffée de mouchards.

Je dois rencontrer Jakab dans quelques heures.

— Je te retrouve à l'hôtel, tu veux bien ? dis-je à Dean en clignant des yeux devant le soleil couchant.

Il passe un bras autour de moi tandis que nous nous traversons la piste en direction de la paillote où nous devons récupérer nos bagages.

— Je sais que tu ne risques rien ici, déclare-t-il en surveillant les palmiers alentour. Mais pas de folie, d'accord ?

— Promis, réponds-je avant de héler un taxi.

J'ai réservé une suite dans un autre hôtel pour que Jakab et moi ayons un endroit tranquille pour parler. Lors de ce genre de conversation, mieux vaut ne pas avoir de curieux aux alentours. Dans un monde parfait, la personne sait que le sujet du recrutement va atterrir sur la table et elle est prête. « C'est comme une demande en mariage, m'a expliqué Jon une fois. La question ne doit pas sortir de nulle part. Il faut poser des jalons avant.

Prendre la température. Être sûr que l'autre va dire oui. Et même s'écrier : "Enfin ! Tu te décides !" » Mais comme toutes les demandes en mariage, il y a une part d'inconnu, le risque d'une mauvaise estimation, d'un petit psychodrame. Et dans le monde du recrutement d'espions, les psychodrames se gèrent mieux en privé.

J'effectue mon parcours de sécurité pour m'assurer que personne ne me surveille. En taxi jusqu'à une boutique de vêtements, un *tuk-tuk* pour le nouveau centre commercial de l'île, puis je sors par-derrière et saute dans un songthaeo, un taxi collectif, pour le reste du trajet. C'est rapide, mais néanmoins efficace. Je pourrais rajouter quelques arrêts mais il est évident que je ne suis pas suivie, et je veux arriver en avance pour vérifier que tout va bien. Il est toujours préférable d'avoir une suite où le lit n'est pas immédiatement visible pour qu'il n'y ait pas de malentendu. Il ne s'agit pas de parasiter le message. Celle-ci est parfaite.

J'ouvre mon sac à dos et en sors quelques revues d'art au cas où l'on nous surprendrait en plein entretien et qu'il me faille expliquer la raison de notre rencontre. Puis je remplis ma petite fontaine Zen au lavabo de la salle de bains et la branche. C'est un objet étrange à transporter dans son sac, mais c'est plus élégant que d'ouvrir les robinets. L'eau qui coule produit un son qu'il est difficile de filtrer, ce qui n'est pas le cas de la télévision ou de la musique. Si cette chambre est sur écoute, ce qui est peu probable, les services de renseignement thaï pourraient identifier l'émission de télé ou le morceau joué et l'annuler électroniquement pour améliorer la qualité de l'enregistrement. Mais l'eau qui coule, c'est tout le temps différent. Il n'existe aucun moyen de l'éliminer pour rendre une conversation plus claire. En outre, ça détend l'atmosphère, crée une ambiance bien moins anxiogène que les coups de buzzer et les flashes colorés des shows TV asiatiques.

Je consulte ma montre. Jakab va arriver. S'il était un contact de la maison, j'aurais baissé les stores d'une certaine manière pour lui signaler qu'il pouvait monter sans risque. Mais il n'a pas encore été recruté. Nous n'avons pas encore établi de code entre nous, ni calé un système de communication spécifique. Pour l'instant, ce sont des appels téléphoniques à l'ancienne. Je lui communique le numéro de la chambre et j'accroche l'écriteau « Ne Pas Déranger » à la poignée.

Il arrive en chantonnant. Je l’entends de l’autre bout du couloir ! Il va falloir qu’il perde cette habitude. J’aime bien sa voix. Mais jouer les crooners du dimanche n’est pas la façon la plus discrète de se rendre à un rendez-vous clandestin.

Quand j’ouvre la porte, je suis une nouvelle fois sous le choc. Son visage correspond si peu à sa voix ! Il me dit bonjour avec son anglais à l’accent slave. Il a la voix pâteuse, comme s’il avait dans la bouche une pleine cuillère de beurre de cacahuètes. On se fait la bise. Sa bouche ne touche ma joue ni à droite, ni à gauche. Il sent l’après-rasage et la sueur.

Pendant qu’il prend une bière, je lui demande :

— Vous n’avez pas eu de problème pour trouver l’endroit ?

C’est la première séquence de questions que je devrais poser au début pour tout entretien lorsqu’il sera l’un des nôtres. On a un acronyme pense-bête pour cela : le STIDL, pour Sécurité (pas d’observateurs en chemin ?), Temps (combien de temps avons-nous ?), Information (Rien d’urgent à annoncer ?), Date du prochain rendez-vous (au cas où nous sommes interrompus prématurément) et Leurre (si quelqu’un débarque et nous pose des questions). Je ne peux être aussi directe avec Jakab, c’est trop tôt, alors je noie mes questions dans un contexte plus conversationnel. Il est affalé dans son siège, répond par des gestes de la main ou des grognements, les jambes allongées, pieds croisés, sa canette de bière posée sur l’accoudoir.

— Je vais vous montrer quelques créations de nos nouveaux artistes, dis-je pour clore mon questionnaire et rappeler la raison officielle de notre entrevue. (Il hoche la tête sans accorder un œil à mes revues.) Celui-ci utilise des reliques d’Hiroshima. (Je désigne une photo.) Des montres qui se sont arrêtées au moment de l’explosion. Des restes d’uniformes d’écolier qu’on a retrouvés collés et carbonisés sur des corps d’enfants.

— Je peux fumer ?

— Bien sûr. (J’ouvre la fenêtre pour éviter que le détecteur de fumée ne s’affole, mais laisse les rideaux tirés.) Un mois stressant ?

Jakab, comme je le sais désormais, fait partie de ces gens qui passent leur temps à arrêter de fumer sans jamais y parvenir. J’ai toujours un cendrier pour lui.

— C’est l’économie hongroise. Une catastrophe ! Pas de boulot. Rien ! Et pendant ce temps-là, le gouvernement mène grand train. (Il lâche un

sifflement comme s’il regardait un tas de billets en feu.) C’est de la folie tout ce qu’ils peuvent dépenser !

— Ce doit être assez agaçant, en effet.

Il lève les yeux vers moi en allumant sa cigarette.

— Ils se goinfrent comme des porcs ! lâche-t-il. Ils plongent le pays dans la banqueroute comme les communistes. Ils ne valent pas mieux. Une bande d’escrocs.

— Ils devraient veiller sur vous. C’est leur responsabilité de dirigeants, assurer le bien-être de leur peuple.

Je sais que cela va le faire rire, et c’est le cas.

— On ne peut compter que sur nous !

— Au fond, c’est peut-être un mal pour un bien.

— Comment ça ?

— Que ce soit vous qui veilliez sur vos congénères.

— Oh… (Il rit.) Je ne peux pas faire grand-chose. J’ai déjà du mal à m’occuper de moi !

Je laisse un silence. C’est l’ouverture parfaite. Ce gros appel du pied : « Si seulement j’en avais le pouvoir… » Comme un bonus sur un jeu Nintendo, il suffit de le ramasser…

— Et s’il existait un moyen ?

Il soutient mon regard pendant qu’il inspire une dernière bouffée et éteint sa cigarette. Il attend que j’en dise davantage. Je fais durer le silence encore quelques secondes. Au fond de lui, c’est un tendre. Un type doux et gentil. Rien à voir avec ce qu’exprime son visage.

— Je vous ai parlé des relations que j’avais avec Washington… Ces amis avec qui je peux discuter. Et si on faisait quelque chose ensemble pour protéger votre peuple ? Pour vous protéger vous ?

Il me regarde encore. Puis ricane.

— Vous me prenez pour Batman !

J’esquisse un sourire.

— Aucun risque, Jakab. Vous avez entre les mains la vie et la mort, non ? Vous ne vendez pas des encyclopédies.

— Juste du surplus militaire.

Je le corrige gentiment :

— De quoi fabriquer quand même une bombe atomique.

— La moitié du matos ne marche même pas ! (Il s'allume déjà une autre cigarette.) Je ne vois pas en quoi ça peut aider mon peuple.

— Vous pensez qu'ils ne vont jamais utiliser l'une de ces choses en Europe ? Vous livrez ce matériel aux quatre coins de la planète, à des gens qui tuent des civils, des enfants… qui vous dit que leur prochaine cible ne sera pas votre ville natale ?

Il lève les yeux au ciel.

— La Hongrie ne participe pas à cette guerre inutile. Personne n'a de raison de nous attaquer.

J'approche mon siège du sien et le regarde droit dans les yeux.

— S'ils utilisent l'une de ces choses, où que ce soit, vous serez touché aussi, Jakab. Qu'adviendra-t-il à votre pays et à son économie déjà fragile, si un groupe terroriste fait exploser une bombe sale ou une ogive nucléaire ? Même si ça se passe de l'autre côté du globe, cette économie que vous décriez tant aujourd'hui vous paraîtra alors comme le paradis sur terre. Et tous les gens que vous connaissez en Hongrie – ceux qui cherchent juste à survivre –, ils se retrouveront dans des bidonvilles jusqu'à la fin de leurs jours. Les habitants n'auront plus de travail, plus de maisons. Ils seront désespérés. Et le désespoir incite à la violence. On finit toujours par récolter ce que l'on sème, Jakab. C'est à vous de décider. C'est à vous d'écrire le futur de votre pays. Trahir les vôtres ou les sauver, comme les héros des chansons que vous chantez tout le temps. À vous de voir.

Il ne fume plus. Il contemple la braise de sa cigarette, comme s'il tentait d'y lire un augure mystérieux.

— Vous voulez que j'arrête de vendre, marmonne-t-il. Pour qui vous travaillez ? La CIA ?

— Non, pas arrêter. Et oui, je travaille pour la CIA.

Je me force à ne rien ajouter et laisse le silence s'éterniser.

— Alors on en est là ? finit-il par articuler. Je bosse pour vous ou vous me mettez en prison, c'est ça ?

— Rien de tout ça, Jakab. Je vous respecte bien trop pour vous infliger ce genre de pression. Nous sommes amis. Je vous connais. Je sais que votre grand-père a été tué quand les communistes ont pris les commandes. Je sais que vous vous méfiez des gouvernements ayant trop de pouvoir. Je sais ce que vous voulez pour votre peuple. La liberté de vivre une existence agréable. Qu'ils aient un bon travail et qu'on les laisse en paix. Je comprends. C'est ce que je veux aussi. Mais cela ne se produira pas si les gens vivent dans la peur. Ce qui se profile, ce sont des gouvernements de plus en plus intrusifs. Toujours plus de lois, plus d'espions, plus d'exécutions. Nous avons une position unique, vous et moi. Deux amis qui ont chacun des relations en des points stratégiques. Vous connaissez les gens qui essaient de vendre ces engins de mort, et moi je connais ceux qui veulent les en empêcher. Ensemble, on peut s'arranger pour que vous n'ayez plus à vous inquiéter pour l'économie de votre pays. Pour que vos proches ne manquent plus jamais de médicaments ou de nourriture, et qu'ils aient accès aux études. Mais, plus important encore, nous pouvons rendre le monde meilleur que celui qui a tué votre grand-père et plus proche de celui que vous rêvez pour vos enfants.

— Beau discours, lâche-t-il.

Sa voix est lasse, mais je sens qu'il ne demande qu'à y croire.

— Jakab, personne ne peut le faire à notre place. Et c'est maintenant. Comme disait Archimède : « Donnez-moi un point d'appui et un levier, et je soulèverai la terre. » Vous et moi avons ce levier et ce point d'appui. Nous pouvons sauver des milliers de vies, peut-être des millions. Nous pouvons diminuer la terreur des gens. Car seuls les peuples terrifiés tolèrent ces gouvernements autoritaires que vous honnissez. La peur nourrit le fascisme, et ensemble, nous pouvons rendre le monde moins effrayant, Jakab. Ce genre d'occasion ne se produit pas tous les jours.

Il y a un silence. Il me regarde à nouveau. Et dans ses yeux, je vois qu'il est convaincu.

— Qu'est-ce que je devrais faire au juste ?

Le plus difficile est accompli !

— On y réfléchira ensemble. Tout dépendra des événements. Vous allez me parler de vos affaires, qui sont vos clients, quel genre de matériel ils

recherchent, et dans quel but. Et ensuite, tous les deux, nous déciderons de la marche à suivre, pour s'assurer que vos armes n'exploseront pas.

— Ils vont me tuer.

Le grand Goliath qui a peur de connaître le même sort que son grand-père !

— Ça n'arrivera pas. Pas avec moi. Réfléchissez, Jakab. Voilà près d'un an que je vous protège. Je m'assure pour que personne ne nous voie ensemble. On évite les SMS. Nos coups de fil restent vagues et très brefs. Vous ne vous en êtes peut-être pas aperçu, mais je veille sur vos arrières depuis longtemps déjà, en prévision du jour où vous déciderez de passer du côté lumineux. Vous êtes avant tout mon ami. Vous avez une famille. J'ai une famille. Nous sommes une équipe. Sinon, ça pourrait bien être nos enfants qui se retrouveront avec leurs habits carbonisés incrustés dans leur dos.

Je sens un mouvement dans mon ventre, des membres en formation qui s'agitent comme pour me rappeler que c'est une réalité.

— Comment on va s'y prendre ? demande-t-il. Je devrais vous voir souvent ?

— Chaque fois qu'une commande se profile. Ou un transport. Chaque fois que vous aurez une info à me donner.

— Comment je fais pour vous contacter ?

Je sors une carte Starbucks.

— Si vous voulez me parler, achetez un *latte*. Et on se retrouve ici vingt-quatre heures après. Si c'est une urgence, appelez-moi. Quand je décroche, demandez à parler à Marina. Je vous répondrai que c'est une erreur et je raccrocherai. Et je vous rappelle d'une ligne sécurisée.

— Je serais payé ?

— Vous pourrez dire à vos petits-enfants que vous avez sauvé le monde pour eux. (Il me lance un regard taquin, l'air de dire que ce ne sont pas les belles paroles qui le feront vivre.) Oui, je veillerai à ce que vous soyez dédommagé de votre temps. Mille dollars par mois pour commencer. On affinera ensuite.

Il reste immobile une minute. Sans fumer, sans boire, sans parler. Et dans ce silence, je sais que le « oui » se forme en lui.

— Arrangez-vous pour que je ne me fasse pas descendre, lâche-t-il.

— Promis.

Puis je sors un papier, où les termes de notre accord sont écrits en caractères « courrier ». Il est spécifié que Jakab va travailler pour la CIA. Il est précisé le montant de sa rétribution et que ses frais seront couverts. Au bas de la feuille, il y a un espace vide pour nos signatures. Ce contrat est un pur simulacre. Jamais, je ne sortirais dans la rue avec sur moi un document aussi compromettant, paraphé et approuvé par moi et un trafiquant d'armes. Mais signer de son nom a un impact psychologique, et Langley aime que l'on scelle un accord de cette façon, même si je vais détruire ce papier sitôt que Jakab sera parti. Je pose le contrat sur la table et lève ma canette de bière pour trinquer. Je n'ai pas bu une seule goutte, mais Jakab ignore que je suis enceinte et les contacts n'aiment jamais boire seul, alors je continue ma comédie.

— À votre grand-père, dis-je. Puisse-t-il nous voir.

— Et à nos petits-enfants. Puissent-ils survivre.

Il me serre dans ses bras. Une étreinte de grizzly, puis retour aux formalités : en signant le contrat avec le stylo-bille bon marché de l'hôtel, il s'engage à empêcher un hiver nucléaire.

Après son départ, je plie la feuille en accordéon, comme les éventails japonais qu'on fabriquait à la maternelle. Je la tiens par son extrémité au-dessus des toilettes et l'enflamme – une vieille astuce des services russes pour confiner la fumée et les cendres. Lorsque notre contrat n'est plus que débris noirs dans l'eau, je tire la chasse, remballe mes revues, la bière et ma fontaine. Je sors du bâtiment par la porte de derrière et retrouve le rivage. L'hôtel où Dean et moi allons séjourner est un peu plus loin sur la plage. La lune brille et la musique vibre dans l'air. Je retire mes chaussures et marche sur le sable mouillé. Je vais le retrouver. Pendant quelques minutes, tout semble possible. Éviter une guerre nucléaire. Faire de ce mariage une réalité. Mettre sur la table tout ce que j'ai à lui offrir.

Quand j'entre dans notre chambre, elle est vide. Il y a un mot écrit en hâte : « J'ai dû partir au travail. Je te retrouve à la maison. »

17.

De retour à Shanghai, le silence s’installe à nouveau. Dean et moi sommes en couple depuis deux ans, mais nous avons passé la majeure partie du temps séparés par des océans, des déserts et des montagnes, à travailler chacun sur des zones différentes de conflits. Même si, sur le papier, nous louons une petite maison en Virginie, nous voyageons bien trop pour qu’une intimité ait pu s’installer dans ce lieu. À Shanghai, c’est la première fois que nous habitons vraiment ensemble, et rien ne nous est familier chez l’autre : ses habitudes, ses petites manies, ses tournures de phrases. Chaque jour, nous jouons la comédie du jeune couple pour nos observateurs. Tous les jours, nous mesurons davantage la distance qui nous sépare. Le soir, je me pelotonne sur la vieille banquette dans le coin de la pièce et l’observe jouer à des jeux vidéo piratés, scrutant son visage dans l’espoir de trouver un sésame, le moyen de le connaître mieux. Et tous les jours, tel le tic-tac d’une horloge cosmique, le petit être que nous avons créé tous les deux et qui grandit en moi me demande, du fond de mes entrailles, de faire de nous une vraie famille avant sa venue dans notre monde.

J’ignore si Dean regrette l’Afghanistan, ou s’il regrette surtout d’être là avec moi. Je ne sais pas si cette vibration toujours présente dans sa voix est une séquelle d’un traumatisme qui se serait passé là-bas ou la frustration d’être coincé ici. Le fait qu’il ait tué des gens signifie-t-il qu’il a besoin de croire en la guerre et ses vertus ? Se souvient-il que, de mon côté, je suis devenue espionne parce que je mise sur la paix ?

Je ne peux pas lui poser ces questions à voix haute évidemment, parce que les murs ont des oreilles. Alors je pénètre dans le monde du double langage. Mes doigts qui effleurent son poignet, une référence codée… et en

réponse, sa voix change, une nouvelle dureté s'immisce dans son ton. C'est comme tenter de communiquer à l'intérieur d'un tableau de Dalí, où chaque élément peut avoir dix interprétations possibles. Et il n'y a aucun lexique pour nous empêcher de voyager dans deux mondes parallèles.

À mon retour de Thaïlande, comme mon estomac grandit et veut nourrir l'être de quatre mois que je porte, nous préparons une plâtrée de spaghettis à la bolognaise. Dean sait que cette escapade en amoureux était une couverture mais il ignore de quoi il s'agissait et encore moins si l'opération a été un succès.

— Comment était l'exposition ?

— Impressionnante, réponds-je en touchant sa main alors qu'il fait sauter la viande hachée dans la poêle. Une recherche passionnante pour la paix dans le monde.

— Tous ces artistes sont des poseurs, lance-t-il en versant la sauce sur les pâtes tandis qu'Ayi s'active à côté de nous. Juste de beaux parleurs.

— Pas celui-là.

— Ah bon ? Il ferait exception à la règle ?

Il quitte la cuisine pour emporter nos assiettes.

Je le suis. Ayi aussi.

— Il ne faut jamais cesser d'essayer. C'est son message, dis-je en avalant goulûment une bouchée.

— Quelle naïveté !

Nous mâchonnons nos spaghettis.

— Ou alors c'est de l'instinct de protection maternelle.

Ayi apporte un bol de confiserie.

— Ou un pur branleur, réplique-t-il en me tendant avec facétie une sucette.

Je le prie de m'excuser et quitte la table. Je me rends dans les toilettes et ferme la porte. Trois mois plus tard, un agent à Langley au retour de mission me demande pourquoi j'ai pleuré ce soir-là. La question est étayée par une photo, prise à proximité du miroir de la salle de bains, où l'on me voit les yeux fermés, les larmes silencieuses roulant sur mes joues, mes mains posées sur mon ventre arrondi par mon bébé à venir.

— Simple nausée, dis-je. Vous aussi vous nous espionnez ?

— Non. Juste eux. Mais nous, on les surveille.

Dean achète des jeux piratés où l'action se passe dans les mêmes régions d'Afghanistan où il a été envoyé en opération. Je sais que cela lui manque. Bien sûr, il excellait là-bas. Il a tout lâché pour être avec moi. J'aimerais lui dire que je suis désolée de le voir enfermé dans cette maison du silence, loin de ses camarades, des bars et des missions à fort taux d'adrénaline. Mais je ne peux prononcer ces mots. Alors, à la place, nous vivons dans un mutisme émotionnel, en regardant à la TV *Projet haute couture* et *Entourage*, une pantomime de normalité entre les parcours de sécurité, la tournée des BLM et les dépêches cryptées à destination du HQS, rédigées en capitales comme dans l'ancien temps.

Il y a un mur entre nous et nous ne pouvons suivre le bon vieux conseil – « communiquez ! » –, parce qu'on ne peut révéler la moindre faille dans notre mariage. Parfois, quand la tension devient insupportable, nous faisons des promenades autour de lacs, dans des parcs, mes mains posées sur mon ventre rond pendant qu'on se parle du coin de la bouche. Tous les deux ou trois mois, nous rentrons à Washington, et les tensions s'échappent, comme l'air d'un ballon de baudruche, tant nous sommes heureux de rentrer chez nous et d'être pris dans le tourbillon des débriefings au HQS.

Les opérations en Irak se sont muées en grandes manœuvres contre Al-Qaida, et la plupart de mes missions se déroulent dans d'autres pays. Avec l'aide de Jakab et de ses contacts, je traque les acheteurs de l'organisation. Cette menace d'un autre Hiroshima ne cesse de me hanter. La plupart des tractations sont des arnaques. En refourguant du « mercure rouge » totalement inoffensif, la mafia s'enrichit à la manière du petit dealer du lycée qui vendait sous le manteau du vulgaire origan à ses camarades. Et quand il s'agit de matériel, les pièces arrivent à destination incomplètes ou endommagées. Ou encore la technologie est trop complexe à mettre en œuvre sans une équipe de spécialistes ou des infrastructures que seuls les États peuvent s'offrir. Mais il suffit d'un seul coup gagnant – une petite tête nucléaire dans une valise, et le 11 Septembre passera pour une simple mise en bouche.

Enceinte de six mois, je commence à sentir les hoquets de mon bébé à peu près à la même heure chaque jour, comme un point d'interrogation en

moi. Est-ce le rôle d'une future mère d'empêcher des terroristes d'acquérir une arme de destruction massive ? Peut-elle refuser cette croisade ?

Entre deux missions, je me réfugie dans les bras de Dean, dans le silence de Shanghai. Nous ne nous connaissons toujours pas, mais nous sommes conscients l'un comme l'autre de l'être qui grandit en moi. Cet enfant est la seule vérité tangible que nous partageons. Dean me tient la main à chaque examen prénatal. Un jour, il la tient encore alors que nous sommes à l'abri des regards dans le taxi qui nous ramène à la maison.

— Et les battements de son cœur, tu as entendu ça !

Nous sommes si habitués à montrer de fausses émotions, pendant de fausses conversations au dîner où l'on parle de fausses expositions d'art que cet émerveillement me prend de court.

— Magnifique.

— Puissant.

— Je ne sais pas quand il s'est mis à battre pour la première fois.

Derrière la vitre, je regarde défiler Shanghai. Des ruelles encombrées de poules et de canards, des familles au complet juchées sur des scooters.

— C'est fou, reprends-je. C'était juste quelques cellules accrochées dans mon corps, et elles ont donné un cœur. Et maintenant ce cœur bat. C'est incroyable. Ça a créé de la vie.

Nous apprenons bientôt qu'il s'agit d'une fille.

— Une Wonder woman ! lâche Dean.

Je suis soulagée, d'autant que cela a été un parcours du combattant pour connaître son sexe. Il nous a fallu une autorisation spéciale. Dans un pays où beaucoup de parents n'ont droit encore qu'à un seul enfant – les garçons étant recherchés pour leur potentiel économique –, le gouvernement chinois tente d'empêcher les familles d'avorter de leur bébé fille en gardant secret le sexe du fœtus jusqu'à la naissance. C'est une question de sûreté nationale. Aujourd'hui, les garçons d'une vingtaine d'années sont bien plus nombreux que leurs congénères filles, alors Pékin propose une nouvelle sorte de visa pour les femmes célibataires du Sud-Est asiatique. Ainsi, une fois mariés, les jeunes hommes risquent moins d'aller protester sur la place Tiananmen. Du moins, c'est leur logique.

Nous commençons à inclure des boutiques pour bébé dans nos parcours de sécurité et nous extasions devant des couvertures roses, des animaux en peluche, tout en surveillant la porte d'entrée et les éventuels espions. Dean est plus souvent à la maison. Il a allégé son planning de missions pour ne pas rater la naissance. L'attente le rend nerveux. Il est une vraie pile électrique, tuant le temps entre CrossFit et jeux vidéo dans notre petite maison. Mais entre ces guerres simulées sur Xbox et la réelle violence de ses sommeils, les images des échographies lui apportent une curieuse paix, comme s'il regardait son avenir dans une boule de cristal.

— Tu ne crois pas qu'elle a mon nez ? demande-t-il en approchant le cliché trouble à la lumière.

Je lance un programme de reconnaissance faciale entre la photo de Dean et celle de l'échographie.

— Ça matche à vingt-quatre pour cent ! réponds-je en riant.

— Normalement, ça nous suffit, non ?

Il fait référence au seuil de ressemblance exigé pour qu'un suspect soit envoyé dans un black site ou à Guantánamo. C'est la première fois que je l'entends reconnaître l'iniquité de ces incarcérations. Je m'étends sur notre banquette.

— Je t'aime, lui dis-je, et cette fois ce n'est pas pour les caméras.

La dernière fois où nous sommes à Washington avant l'arrivée de notre fille, je suggère que nous révisions notre plan d'évasion. Tous les agents sur le terrain en ont un. Ce programme permet de quitter le pays si les choses tournent mal. Notre plan actuel inclut une très longue nage, et plusieurs nuits sous des tas de feuilles et autres réjouissances qui ne sont plus envisageables quand on a un bébé avec soi. « On va y réfléchir, me répond-on. Nous n'avons jamais eu de naissance avec un agent clandestin en exercice. »

— Tu devrais peut-être accoucher aux États-Unis ? me suggère ma mère.

— M'man, des millions de bébés naissent en Chine. Et c'est là-bas qu'est mon travail.

Ce n'est ni la première fois, ni la dernière, que les paroles de ma mère auront un curieux écho dans l'avenir.

*

Le travail commence à Shanghai le 1er septembre 2008 – le Labor Day aux États-Unis ; une facétie du destin ! Nous sommes juste après les Jeux olympiques d'été en Chine. Les feux d'artifice pétaradent encore, zébrant de rouge et d'orange le ciel noir derrière les fenêtres de la maternité. Ma mère et mes sœurs sont là. Maman est arrivée la veille et s'est mise à faire de la bicyclette dans le salon pendant que Dean préparait le dîner. Jamais je ne l'ai autant aimée. Cette femme magnifique, dont le corps m'a assemblée tout entière à partir de rien et dont l'esprit a ouvert ma curiosité en toute chose. Au moment d'aller me coucher, au début des premières contractions, je n'ai eu qu'une prière : « Mon Dieu, faites que je sois une aussi bonne mère qu'elle ! »

Comme le travail dure depuis plusieurs heures déjà, l'infirmière m'administre de l'ocytocine et le rythme cardiaque du bébé commence à s'emballer. Très vite, l'équipe médicale passe du mandarin (que je comprends plus ou moins) au shanghaien (que je ne comprends pas du tout). J'aimerais qu'on m'explique, mais je crains de les ralentir, d'autant que mes connaissances médicales se limitent aux soins de premiers secours – installer un garrot, retirer des éclats d'une plaie, ce genre de chose. Ils m'emmènent aussitôt au bloc, me font une péridurale, et m'incisent l'abdomen pour sortir ma fille de mon ventre, un petit être violet tout laiteux. Dean immortalise l'instant, réflexe de l'ancien photographe du *National Geographic*. Puis s'amorcent les vingt-quatre heures les plus terribles de mon existence. Mon bébé est dans son berceau en plastique transparent à côté de mon lit, et je suis paralysée du cou jusqu'aux pieds. Je ne peux pas la prendre dans mes bras, je ne peux même pas bouger un seul doigt, même en y mettant toutes mes forces. On m'a indiqué que c'était à cause de la péridurale pratiquée en urgence. Je retrouverai ma mobilité dans les deux jours. Mais je n'ai jamais entendu parler de ce genre d'effets secondaires. Entre les médicaments et les hormones, je ne les crois pas.

Dans mon esprit embrumé, je revois Alexandre Litvinenko, mourant sur son lit d'hôpital après que les services secrets russes l'ont empoisonné avec du polonium. J'analyse ma situation : un agent clandestin cloué dans un lit dans un pays ennemi. Pékin a-t-il payé les infirmières ? Ou Moscou ? Ou Téhéran ? Que faire ? Dormir ? Mais vais-je me réveiller ? Pouvoir tenir ma

fille ? Ou est-ce la fin pour moi ? Suis-je tétraplégique, condamnée à voir la vie en spectatrice après y avoir à peine goûté ?

Je finis par m'endormir. Et dans mon rêve, je me réveille dans la même pièce :

« Je ne peux pas la prendre. Mes bras ne fonctionnent plus ! »

« Ne t'inquiète pas, me réponds-je. Nous avons beaucoup d'autres bras. Regarde, il y a ces deux-là !

Dans mon rêve, une infirmière entre dans la chambre et prend ma fille dans ses bras. Soudain, je suis ma fille et je découvre le regard de cette femme. Et je suis aussi l'infirmière et je contemple ce visage qui n'a guère plus d'une heure. Dans les deux sens, infirmière à bébé, bébé à infirmière, c'est moi que je vois. Décidément, la personne qui a inventé le miroir est vraiment très futée – sinon comment la vie pourrait-elle se révéler dans toute sa splendeur ? Et les paroles de Kallistos Ware, le moine orthodoxe que j'ai eu comme enseignant à Oxford, avec sa robe de bure, sa barbe et sa grosse croix, me reviennent en mémoire : « En définitive, Amaryllis, saint Augustin a raison : l'univers entier ce n'est qu'un seul Christ qui s'aime lui-même. »

Le lendemain, avant d'ouvrir les yeux, j'essaie de bouger mes doigts. Je sens la pointe de mes phalanges effleurer ma paume, maladroites, mais vivantes. Une vague de soulagement me submerge et, pour la première fois, je peux serrer ma fille dans mes bras.

*

Nous l'avons appelée Zoe Victoria, qui signifie « la vie triomphe ». C'est l'hommage le plus simple qui me vient à l'esprit, la résilience de la vie, de l'amour, le combat de la lumière contre la mort, contre la peur et les ténèbres.

Ma mère et mes sœurs repartent. Dean, Zoe et moi rentrons dans notre maison du vieux Shanghai. Nous continuons de jouer à la famille modèle pour les caméras et les microphones et la silencieuse Ayi qui nous espionne et fait son rapport. Mais personne n'a expliqué la mission à Zoe et elle ne joue pas le rôle qu'on attend d'elle, elle ne suit pas les recommandations des manuels. Et derrière mon calme apparent, mon stoïcisme de surface, je

commence à paniquer, je retrouve ce qu'a dû ressentir ma mère avec Ben avant que ne se manifeste son génie si particulier. Le contact visuel, disent les livres, est le premier échange que l'on a avec son bébé. Mais il n'est pas là. Il n'y en a aucun. Et plus j'essaie de le solliciter, plus ma fille l'évite, et ferme les rideaux sur son âme.

C'est une sensation nouvelle pour moi, cette hydre dans mon ventre. La lutte contre le terrorisme, pas de problème. Contre la prolifération des armes, un jeu d'enfants. Mais le regard fuyant de ce nourrisson m'emplit de terreur. J'en tire des conclusions hâtives. J'en perds l'appétit. Je m'égare sur les forums et les sites médicaux, je marchande avec Dieu, jusqu'à ce que, comme un petit miracle, Dean me prenne la main et me dise :

— Les bébés n'en font qu'à leur tête. Laissons-la décider.

C'est si simple, du bon sens solide, comme un obélisque dans la brume. Je mets alors de côté mes craintes et embrasse ma Zoe.

Lentement, je reviens à mes missions. Je prends l'avion avec Zoe emmaillotée et poursuis ma croisade contre le terrorisme. Les rencontres n'ont jamais lieu dans des zones de guerre, mais approcher des trafiquants d'armes, même repentis, présente toujours des risques, quel que soit le pays, et je fais montre d'une attention obsessionnelle pour les questions de sécurité. Gardant Zoe contre moi, je peaufine mes parcours de sécurité. Je prends des notes après chaque rencontre clandestine, tandis qu'elle dort dans mon cou avec ses petits ronflements, je glisse mes informations dans la cache ménagée dans ses couches avant de les faire parvenir au HQS via mon covcom au secret de ma maison. Chaque fois, je pèse le pour et le contre : vaut-il mieux emmener mon enfant ou la laisser seule dans une nation ennemie où même notre femme de ménage travaille pour les services secrets ? Je suis toujours tentée de ne pas choisir, de jeter l'éponge et de rentrer chez moi, dans mon pays, bien à l'abri, mais à chaque nouvelle menace, je vois les visages de tous ces enfants sacrifiés – des enfants aussi innocents que le mien. Des bébés dans leurs landaus dans les parcs de New York, de Londres, de Bangkok ou d'Istanbul.

Entre les opérations, je m'installe avec Zoe dans le temple bouddhiste de Shanghai, et contemple les vieilles femmes nourrir les carpes koï. Je tiens dans mes bras un fragment de moi, qui vit hors de mon corps. Et je ne peux contraindre cette chose à être comme les autres, à rentrer dans le moule. Elle a sa vie propre, elle est si jeune qu'elle refuse de jouer cette mascarade.

— D’accord, lui dis-je. Tu n’es pas le bébé modèle dont parlent les livres, celui qui établit un contact visuel dès le premier jour. Tu es Zoe, celle qui veut bien regarder quand elle est certaine que c’est réel et pas une fiction. Tu es une personne dans un minuscule vaisseau tout neuf, et tu cherches l’âme qui est ta mère. Et pour l’instant, tes capteurs ne l’ont pas trouvée. Je ne t’en veux pas. Je ne sais pas trop moi-même où elle est.

Une fois certaine que personne ne peut nous entendre, je lui raconte ma terreur, mon besoin qu’elle sache qui je suis. Je lui raconte le soir dans la salle de bains de l’hôtel où la réalité a dérapé et mon rêve la nuit où elle est née. Je lui dis tout ce que je n’ai jamais pu dire à voix haute, ni même à l’intérieur de ma tête. Durant ces longues confidences, ma fille continue de garder les yeux tournés vers le lointain.

Puis un jour, toujours au temple, alors que je lui parlais, je perds le fil de mes pensées et observe, totalement hypnotisée, une carpe qui gobe les boulettes de nourriture flottant à la surface de l’eau, je souris machinalement et, au lieu de poursuivre mes confessions, je demande, la tête ailleurs :

— On doit paraître très bizarre pour ce poisson, tu ne crois pas, Zoe ?

Puis je baisse la tête vers elle, et remarque que ses yeux cherchent les miens. Elle me sourit.

Et voilà. Pendant un court instant, j’ai cessé de m’inquiéter – qui je suis vraiment, qui je fais semblant d’être – et me suis demandé la tête qu’on avait pour cette carpe. Ce n’était pas prémédité. Et c’est justement à cet instant que les capteurs de ma fille m’ont trouvée, moi, sa vraie mère, dépouillée de l’angoisse, de la peur, juste amusée parce qu’elle s’imagine voir le monde avec les yeux d’un poisson. Juste ça.

J’éclate de rire. Et elle aussi. Ses grands yeux marron-vert, énormes, sont rivés aux miens. D’un coup, je suis bouleversée par cette connexion tant attendue, si soudaine, si puissante, comme si j’entrevoyais une parcelle d’éternité. Et la vieille femme qui balaie les dalles se met également à rire de toutes ses dents millénaires.

— Bienvenue sur terre ! lance-t-elle. En plus, il fait beau, ajoute-t-elle dans un grand sourire en désignant le ciel.

C’est ainsi que je découvre que Zoe me voit quand je m’oublie. Pour elle, je ne suis réelle que lorsque je perds toute conscience de moi-même, ce qui

est à la fois sensé et totalement abscons. Voilà ce qui arrive quand on s'assoit trop souvent sous un grand Bouddha souriant.

— Viens, on est repérés…, dis-je à l'oreille de Zoe en reprenant le chemin de la maison.

*

Je n'ai jamais sous-estimé le danger d'être un agent clandestin dans un pays hostile. J'ai passé toute ma carrière à me focaliser sur le présent, sachant que dans mon subconscient, lorsque j'apprends la tenue prochaine d'élection ou la sortie d'un film au printemps, je songe que je ne serai peut-être plus de ce monde pour le voir. Ça n'a rien de mélodramatique. C'est juste ma réalité, tout comme mes contemporains savent qu'ils ne verront jamais un homme marcher sur Mars. Ma fenêtre est juste plus courte. C'est le métier qui veut ça.

Mais la main de ma fille serre fort mon doigt quand je lui explique cela, et la vie me semble d'un coup plus précieuse qu'elle ne l'était. Pendant que je marche dans les rues de Shanghai, j'observe les vendeurs de rue qui nous espionnent, avec un nœud au ventre de plus en plus serré, suivant une force égale et opposée à l'amour qui m'emplit quand je regarde Zoe. Et je ressens le pouvoir de l'ennemi, ce qu'il pourrait nous prendre, toute la souffrance qu'il pourrait nous infliger.

À présent que le temps se radoucit, je travaille souvent dans notre petit jardin clos, là où je sens moins les caméras et où Zoe peut regarder les oiseaux. Ayi, comme de coutume, rôde autour de moi. Nous ne sommes jamais réellement à l'abri des renseignements chinois.

Un matin, alors que je prends mon petit déjeuner dehors, en prenant des notes sur la table du jardin, Ayi balaie les dalles, assez près comme d'habitude pour pouvoir jeter un coup d'œil à mes pattes de mouche. Les notes sont une chimère, destinées à renforcer ma fausse existence de marchande d'art. J'invente des fictions et elle s'attarde derrière moi tel un vautour pour s'en repaître. Zoe tape sur un mobile suspendu au-dessus de son transat.

— Je me prépare pour le grand salon d'art en Inde, dis-je par-dessus mon épaule.

Ayi acquiesce. Zoe détourne la tête.

On a joué à ça des centaines de fois, Ayi et moi. Mais la réaction de Zoe m'incite à poser mon stylo. Je me tourne vers mon employée. Elle se fige, toute pâle.

Les mots s'échappent de ma bouche malgré moi :

— Vous avez déjà été terrifiée ?

Elle sursaute, comme si elle avait touché une toile d'araignée, avant de hocher la tête.

— Oui, moi aussi, dis-je. (Zoe se tourne vers nous et donne un coup sur son mobile.) J'ai peur de ne pas être une bonne mère.

Ayi s'assoit. Elle n'a jamais fait ça auparavant.

— Moi, j'ai peur de ne plus être assez belle pour mon mari.

Nous bavardons encore une minute, tout à nos confidences. Puis surgit un vide dans la conversation. Juste le temps d'un battement de cœur, mais c'est déjà trop long, et nous renfilons chacune nos cuirasses. Elle se lève, le visage de nouveau fermé. Au moment de reprendre son balai, elle me murmure :

— Si vous voulez un peu d'intimité, la salle de bains du deuxième étage est tranquille.

Depuis quelque temps, nous nous doutions que cette pièce là-haut n'était pas mise sur écoute. La nouvelle ne me surprend pas. Mais c'est cette confirmation qui me saisit, cet aveu volontaire de la part de notre ennemi. Ayi hoche une dernière fois la tête, comme pour me signifier qu'elle peut prendre des décisions par elle-même, puis elle rentre dans la maison. Je me tourne alors vers Zoe, l'air de dire : « Tu as vu ça ? » C'est sans doute mon imagination mais son sourire ravi semble me répondre : « Je te l'avais bien dit. »

Tel un petit Yoda tout fripé, Zoe m'enseigne à utiliser la Force ; elle détourne les yeux dès que je commence à jouer mon rôle de marchande d'art, et son visage s'éclaire dès que je tombe le masque. Et moi, à la manière d'une padawan maladroite, je m'efforce de la maîtriser avec un succès relatif. J'ai du mal à me connecter à mon véritable être, et je n'arrive pas plus à garder les commandes quand la connexion est faite. La moitié du temps, je ne suis pas certaine de vouloir y parvenir. Je suis en mission

clandestine dans un pays hostile, et ce n'est pas le meilleur endroit pour se dévoiler. Mais, curieusement, plus je m'habitue à baisser la garde, à pénétrer la réalité des autres, plus je me sens en sécurité, et non en danger.

Et c'est exactement le cas lors d'un dîner avec Dean dans un restaurant de Shanghai… J'ai appris par mon covcom que Jakab sait qu'un attentat est dans les tuyaux à Karachi. Apparemment, ses clients de la branche d'Al-Qaida au Pakistan veulent tenter le coup avec une bombe radiologique – un engin explosif entouré d'uranium fissile qui contaminera, par ses radiations, tout ce qui n'aura pas été détruit par l'explosion. Ces bombes sales sont davantage des armes de déstabilisation massive que de destruction massive. Ne déclenchant pas de véritable réaction nucléaire, ces engins ne feront pas plus de quelques centaines de morts, mais rendront tout le secteur inhabitable pendant des années, voire des décennies. Et quand le monde apprendra que les terroristes possèdent des armes à l'uranium, il y aura un vent de panique. Pour un groupe terroriste qui, par définition, aime impressionner son public, ce type d'armes est une parfaite entrée en matière. L'étape suivante étant l'ogive nucléaire dans sa valise, ou une bombe de dix kilotonnes cachée dans les rues de New York. Nous savons qu'ils cherchent activement ce genre de matériel. C'est ce qui nous occupe nuit et jour : bloquer Al-Qaida dans cette quête. Et à en croire le rapport de Jakab, ils sont sur le point de faire le premier pas sur ce funeste chemin.

Il y a toutefois un problème : je ne peux emmener mon enfant au Pakistan. L'endroit, considéré par la CIA comme zone de guerre, est interdit aux familles. Mais le temps est trop court pour piloter une opération à distance. Et le risque est bien trop grand. Il faut que je sois sur place. Je vais donc laisser Zoe. Ce sera la première fois depuis sa naissance.

Dean et moi, dans ce restaurant de Shanghai, discutons de ce sujet en paroles codées – un univers parallèle où les artistes sont les terroristes et les peintures, les armes.

— Le marché est tendu, là-bas, dit-il. (J'acquiesce.) Tu ne vas jamais pouvoir convaincre ces gars d'arrêter de vouloir agrandir leur collection. Tu n'as qu'à échanger le Munch contre un Matisse en espérant qu'ils n'y verront que du feu.

Il parle d'Edvard Munch, le peintre du *Cri*, cette vision cauchemardesque d'un coucher de soleil sanglant, qui se déploie autour d'un visage d'horreur reflétant nos terreurs les plus enfouies. L'anéantissement de l'humanité, une

tempera sur carton. Je sais qu'il fait allusion à l'arme nucléaire. Et la paix bucolique de Matisse, c'est l'attentat nucléaire évité. Il me propose de remplacer l'uranium enrichi contre un paquet d'argile inoffensif.

— Quand ils vont l'accrocher, ils vont forcément le remarquer.

— Ce sera trop tard, répond-il en rompant un morceau de pain.

— Notre intermédiaire n'est pas le seul vendeur sur la planète. S'ils pensent qu'il leur a fait un coup de Trafalgar, ils trouveront un Munch ailleurs.

Et ils tueront Jakab, j'ajoute par un regard appuyé. Dean n'a pas l'air plus chagriné que ça.

— Les marchands de tableaux volés ne sont pas nos amis, lâche-t-il.

Je tressaille. Ce n'est pas une très bonne idée de parler de vol, même dans le contexte du négoce d'art. Les Chinois sont aussi enclins à arrêter des étrangers pour trafic d'œuvres que pour espionnage. Je jette un coup d'œil autour de moi, mais tout semble normal.

— Peut-être, mais c'est notre partenaire. Nous devons le protéger.

Nous restons silencieux quand le serveur nous apporte nos crêpes. C'est un Français, avec un gros nez rouge, comme s'il avait abusé du bordeaux par le passé. Il dépose nos assiettes avec force effets de manches, puis retourne en cuisine.

— Je peux passer par un autre artiste pour me présenter aux acheteurs, poursuis-je. Il leur expliquera que je suis envoyée par le musée. La jouer franc-jeu et laisser Jakab hors du coup.

Le musée, c'est le gouvernement américain. L'autre artiste que j'ai en tête, c'est une cellule terroriste que nous avons déjà utilisée par le passé – un intermédiaire qui a la confiance de ce groupe d'Al-Qaida pour négocier les contrats sur le sol pakistanais.

— Tu vas te pointer comme ça et leur dire que tu viens du musée ? insiste-t-il. (Je hoche la tête à nouveau.) Pourquoi je n'y vais pas, moi ? S'il n'y a pas besoin de faire semblant ?

— Parce que tu vas leur faire peur.

Dans ma bouche, c'est un compliment. En plus, c'est la vérité.

— Tu veux dire que j'ai l'air d'une brute épaisse ?

— Non. Mais tu as une réputation.

— Ça, c’est sûr !

Il redresse les épaules, prêt à la bagarre. Il se sent attaqué, vulnérable, en danger. Le serveur nous interrompt pour remplir nos verres d’eau. Je profite de cette pause pour me mettre à la place de Dean, comme si je plongeais sous la surface d’un océan et découvrais la vie secrète des abysses. J’entrevois le vide béant qu’il doit ressentir : avoir abandonné sa carrière pour la mienne, quitté les champs de bataille où il excellait pour être envoyé ici, loin de toute zone de conflit, sans plus jamais pouvoir repérer l’ennemi avec des jumelles infrarouges et un M4 high-tech customisé. Ici, le combat est plus subtil – ici, c’est le Tao du recrutement chez l’ennemi. Dean, avec ses armes, n’est plus certain d’avoir rendu son pays plus sûr, ni même qu’il ait fait ce qu’il fallait faire. Ce doit être épuisant d’être conscient des dangers que courent sa femme et sa fille, et de revivre dans son sommeil les explosions et décapitations. Je suis emplie d’admiration pour lui, pour ses compétences sur le terrain et pour sa présence ici, avec nous. Je lui prends la main.

Cette nuit-là, nous faisons l’amour. Et les parois de nos bulles, nos bulles protectrices, commencent à se dissoudre.

18.

Avant de partir pour Karachi, je serre longtemps Zoe contre moi, en lui murmurant plein de choses à l'oreille. Puis je la mets dans les bras de Dean sans la réveiller, plaque mon front contre celui de mon compagnon, longtemps, et sors dans l'allée, sous les fils où sèchent les poissons pour rejoindre la rue. Ma vue se brouille. Trop de questions. Peut-être des larmes aussi. Comment puis-je abandonner ma fille, sachant que je risque de ne jamais revenir ? Mais comment pourrais-je rester ici, alors que je peux empêcher un attentat qui tuerait le double de Zoe ailleurs, à l'autre bout de la terre, une petite fille américaine ou pakistanaise que sa mère aura embrassée devant les portes de l'école avec le même amour indescriptible ? Quelques jours loin de mon bébé en échange d'un monde moins mutilé. C'est mon devoir de parent, non ? Je n'en vois pas d'autre aujourd'hui. Mais je dois quand même me répéter ça comme un mantra pour trouver la force de monter dans le train.

Tandis que la ville défile derrière les vitres du wagon, je range en moi tout ce qui m'est douloureux pour me concentrer sur ma mission. Je ne sais pas encore que l'amour, cet amour sans fond, peut être un superpouvoir sur le terrain. Pour l'heure, il n'est qu'une énorme fissure dans ma cuirasse, l'odeur douce de ma fille qui s'accroche encore à mes épaules. Être fragile, c'est très bien lorsqu'on est à l'abri dans sa maison, mais là, sur la route de l'aéroport, je sais que je pars pour me retrouver dans une pièce remplie d'hommes contre lesquels mon pays est en guerre. Des hommes dont l'organisation a tué des personnes que j'aimais. Je dissimule ma peur, mes faiblesses et mes pensées pour Zoe sous une couche d'indifférence, j'enfile

à nouveau ma carapace et, fictions après fictions, je la referme hermétiquement, comme avec autant de verrous.

Quand j'atterris au Pakistan, je monte dans un taxi et lance mon covcom pour avoir les dernières infos. Un message m'attend, un message clinique et froid, typique de la bureaucratie qui se termine par : REPORTEZ TOUTES ACTIONS JUSQU'À NOUVEL ORDRE. Ce retard m'agace. Il risque d'avoir des conséquences fatales. Je suis ici pour empêcher un attentat de la première importance ! Des enfants pourraient mourir. Et c'est pour cette raison que j'ai laissé ma fille ! Ce n'est pas le moment de tergiverser. *Ces ronds-de-cuir ne connaissent rien au travail sur le terrain !* Je tente néanmoins de garder mon calme. C'est la rengaine classique des officiers en opération devant les lourdeurs administratives. *Je ne connais même pas le gars qui a écrit cette dépêche. Sans doute un stagiaire. En train de dévorer un beignet qu'il est allé se chercher à la cafétéria. Typique d'un CYA !* « CYA » pour « *cover your ass* », le petit nom qu'on donne à tous les gratte-papier de la CIA qui nous ralentissent avec leur paperasse et leurs autorisations officielles. Je suis seule au front, dans le pays où Danny a été kidnappé et décapité, et chaque heure compte – un informateur peut découvrir ma présence, mon contact annuler le rendez-vous, l'attentat se produire. La peur me remplit de haine. *Maudits bureaucrates, c'est à cause d'eux qu'on perd cette guerre ! Un ramassis de couilles molles !* Le taxi s'arrête à un carrefour. Je relève la tête. L'arrière du siège du chauffeur est couvert de graffiti. La plupart en ourdou. D'autres en arabe. Sur un autocollant à moitié déchiré, je peux lire en anglais : « Souviens-toi que l'autre c'est toi. »

Je le regarde fixement. Et je ris malgré moi.

— Coucou, ma Zoe !

— Pardon, madame ? demande le chauffeur.

— Rien, excusez-moi, dis-je en me penchant à nouveau sur mon téléphone.

Je relis la dépêche. À contrecœur, je finis par admettre que l'auteur du message mesure l'importance de ma mission et regrette le temps précieux qu'il me fait perdre. Je me souviens quand j'étais dans notre QG secret de Virginie, quand je devais gérer à distance ce genre d'opérations. Je me souviens de ma peur de perdre un agent sur le terrain. Je devais avant tout les protéger. C'était ma responsabilité. Même si cela devait les retarder.

J’imagine encore une fois le type à son bureau, son beignet toujours à la main, mais je songe aussi à toutes ses bonnes intentions. Ses proches sont à la maison, et vivent mal ses longues absences, comme cela a été le cas pour Anthony. Je sais les concessions que doit faire cet agent pour assurer ma sécurité.

Je lui envoie ma réponse :

BIEN REÇU. J’ATTENDS. MERCI DE VOTRE AIDE.

Je paie le chauffeur et me dirige vers l’appartement qui a été loué pour moi. Ce retard, ça signifie vingt-quatre heures de moins pour la préparation. Au lieu d’aller repérer le terrain, je vais être confinée jusqu’à ce qu’on me donne le feu vert.

Je passe le reste de ma journée sur mon balcon en ciment à regarder l’activité dans la rue en dessous. Les femmes, en robes islamiques et abayas, gesticulent en bavardant devant les étals de légumes. Les garçons jouent au cricket, courent entre les voitures pour récupérer leur balle. Les jeunes gens mettent du sucre dans leur thé et se réunissent pour discuter devant le centre communautaire après les prières du soir. Au milieu de la poussière, du bruit et de la chaleur, c’est le quotidien d’une ville. Une journée qui passe, pareille à la précédente, semblable à la vie sur terre, partout, unique et magnifique.

Juste après le dernier appel à la prière, je reçois des nouvelles : VÉRIFICATIONS COMPLÉMENTAIRES TERMINÉES. VOUS AVEZ L’AUTORISATION DE PROCÉDER À L’OPÉRATION. BONNE CHANCE.

Plus tard, dans la nuit, j’apprends la nouvelle : un agent de la CIA a été tué dans une attaque suicide à la frontière afghane. On voulait donc s’assurer que la voie était sûre avant de me laisser assister à mon rendez-vous après-demain. Je leur aurais moi-même demandé de le faire si j’avais été au courant de l’attentat. J’ai du mal à dormir. Je pense aux morts et aux enfants qui devront grandir sans eux. Les agents avec leurs beignets derrière leurs bureaux doivent s’en mordre les doigts. J’ai eu raison de les laisser faire leur boulot.

L’aube se lève au Pakistan. Le jour s’insinue par le store en une myriade de lames orange, accompagné des coups de klaxon, du bruit des moteurs et des odeurs de cuisine qui montent déjà de la rue. Aujourd’hui, mon travail

est de repérer le carrefour que m'a indiqué Jakab, où est censé se produire l'attentat. Puis, demain, de me rendre à mon rendez-vous, une fois que j'aurai déterminé la cible visée. J'étale sur le lit la carte touristique que je me suis procurée à l'aéroport et trace avec mon doigt un itinéraire à pied. Chaque fois que je dois changer de direction, je me donne l'occasion de jeter un regard derrière moi – juste un coup d'œil au moment de traverser la rue pour repérer un éventuel pisteur, une personne que j'aurais déjà aperçue ailleurs dans la ville au cours de mes pérégrinations.

Si je suis surveillée, il faut que mon trajet paraisse naturel – des zigzags pour aller d'une boutique à l'autre, ou d'un centre d'intérêt à l'autre. D'ordinaire, ces jalons sont repérés au préalable, mais comme j'ai perdu un jour entier, je n'ai pas le temps de me rendre sur place. Je dois donc me fier à ma seule carte. Les lieux touristiques de Karachi y sont indiqués sous forme de petits dessins. J'en choisis quelques-uns que je suppose ouverts au public, afin d'emprunter entre chacun d'eux un dédale de petites rues, conformément au b.a.-ba de la contre-surveillance. La plage de Clifton, le zoo, retour vers le bazar Jodia jusqu'au carrefour de Abdullah Haroon et Sarwar Shaheed où doit avoir lieu l'attentat.

*

Mon parcours commence tranquillement. Les boutiques de luxe et les restaurants chinois de Clifton me conduisent peu à peu vers le bord de mer. La plage est grande, une succession d'arcs sablonneux que vient lécher la mer d'Oman. Les familles pataugent sur le rivage, leurs salwars tachés de sel et gorgés d'eau au niveau des chevilles, et les enfants sont ravis de s'ébattre dans les vagues malgré leurs lourds vêtements mouillés. Les adolescents vont et viennent sur leurs motocyclettes, leurs petits moteurs de 70 cm^3 peinant dans le sable. Je choisis un bar doté d'un double accès, côté rue et côté plage, pour contraindre mon pisteur, s'il y en a un, à y entrer aussi. Mais personne ne me suit. Je commande un jus de fruits et reste assise un moment à contempler le ressac, les gamins qui font voler leurs cerfs-volants.

Toujours aucune surveillance. Personne ne m'observe depuis la plage. Personne ne me suit quand je prends un taxi pour me rendre au zoo. Une fois arrivée là-bas, je m'arrête devant l'enclos en ciment du lion. Sa crinière

miteuse pend de part et d’autre de sa tête, comme des restes d’une vieille peluche. Je me demande s’il a abandonné son envie de lutter, ou s’il y a encore en lui un souvenir de liberté.

Du coin de l’œil, il me semble voir quelqu’un prendre une photo avec un téléphone portable. D’ordinaire, cela aurait fait passer au rouge mes voyants d’alerte, mais les zoos sont des lieux touristiques. Sans doute est-ce juste une personne prenant un cliché pour son album de vacances. Pauvre vieux lion. Une vie de captivité au milieu du ciment c’est déjà un supplice. Mais être en plus mitraillé par ceux qui sont libres…

Je déambule parmi les autres enclos – des éléphants, des zèbres, et même une troupe de gazelles qui doivent encore rêver de savane. L’endroit est sinistre, un parc de cages en béton. De retour dans la cacophonie de Nishtar Road, je saute dans un rickshaw. L’après-midi est chaud et les fumées suffocantes, mais pour la fin de mon périple, je ne veux pas me retrouver enfermée dans un taxi ou un bus.

Le chauffeur paraît lui aussi vouloir fuir les lieux. Il vire d’un coup à droite pour quitter la grande rue et s’élance dans un enchevêtrement de ruelles. Nous sinuons entre les étals de nourriture et les buffles, les engins de chantier et les parties de basket en pleine rue. Les motos filent de part et d’autre de nous, les bouteilles de verre se brisent sous nos roues. J’ai l’impression de me retrouver dans un wagonnet du M. Toad’s Wild Ride de Disneyland, sauf qu’il n’y a pas de ceinture de sécurité mais un véritable danger de mort.

Autrefois, lorsqu’on était en opération dans un pays hostile, ne pas boucler sa ceinture était une mesure de sécurité standard, pour pouvoir fuir en cas d’attaque surprise. Cependant les chiffres ont montré que nous perdions davantage d’agents dans des accidents de la route que dans des embuscades terroristes. Alors nous sommes redevenus fidèles au bon vieux slogan : « Un petit clic vaut mieux qu’un grand choc. » Songeant à Zoe, j’indique au chauffeur que je vais descendre au prochain carrefour. Nous sommes au bord du bazar Jodia. Je peux faire le reste du chemin à pied.

Les échoppes autour de moi vendent en majorité des épices ; les sacs de curry et de cumin emplissent l’air de senteurs délicieuses.

Tandis que je traverse la zone des marchands de légumes, je remarque quelqu’un derrière moi. Une fois, et une fois encore à l’angle d’une allée, et une troisième dans un autre secteur du marché. L’algorithme qui se met en

branle dans mon cerveau m’informe que c’est la même silhouette que le photographe du zoo. Et maintenant, il est ici, à l’autre bout de la ville. Un grand type maigre, avec une tête de cheval.

*

Avant même que M. Tête-de-cheval achève de composer son numéro devant le Club de la presse de Karachi, je cherche à me mettre à couvert. La plupart des dispositifs explosifs sont déclenchés par un téléphone, et nous nous trouvons à l’endroit prévu pour un attentat d’Al-Qaida. Jakab se serait-il trompé de jour ? Suis-je tombée dans un piège ? Pas question d’attendre pour le savoir, surtout le lendemain du jour où un camarade s’est fait tuer de l’autre côté de la frontière.

Il y a des plots de bétons à ma gauche. Les autorités pakistanaises s’en servent autant pour stopper les véhicules bourrés d’explosifs dans les zones sensibles que pour réguler la circulation ordinaire. Ils offrent une bonne protection en cas d’explosion et je m’apprête à plonger derrière. Mais une vibration dans ma poche suspend mon geste.

Mon téléphone ! Je le sors, appuie sur le bouton vert pour prendre la communication et le colle à mon oreille.

— Bienvenue à Karachi, dit une voix.

Je vois les lèvres de Tête-de-cheval bouger de l’autre côté de la place. Il a cet accent anglais de l’ancien Raj.

— Je me demandais, poursuit-il, si l’on pouvait avancer notre rendez-vous à ce soir.

J’ai fait le même coup à Jakab à Lyon ! Changer le planning de la rencontre pour reprendre la main. Bien joué, Tête-de-cheval. 1-0.

Après un rapide tour d’horizon des questions de sécurité, cela me semble jouable pour ce soir. J’ai déjà établi que personne, hormis lui, ne me suivait. Refaire un parcours de sécurité demain ne s’impose pas. En outre, une nuit de plus dans ce pays ne fait qu’augmenter le risque d’être découverte. Et les laisser croire qu’ils ont un avantage stratégique les rendra moins nerveux quand j’aborderai le sujet de l’attentat.

En revanche, le HQS ne saura pas où je suis, et ne surveillera pas mes arrières comme ils sont censés le faire demain. Mais demain tout sera fini. Sauf si ça tourne mal ce soir, et là personne ne s'inquiétera de mon sort.

Daniel était-il dans cet état d'esprit quand il est sorti de ce restaurant pour monter dans cette voiture ? Il l'avait répété cent fois : dire la vérité, c'était prendre des risques. Il avait raison ! Est-ce que je dois faire le même choix, au nom du dialogue : y aller les yeux fermés ?

— Il se trouve que cela me convient parfaitement, réponds-je à Tête-de-Cheval qui me fait un petit signe de tête avant de raccrocher.

Je m'approche et je remarque ses sandales rouges et vertes. C'est le premier des signes prévus pour me confirmer qu'il s'agit de la bonne personne. Le second est censé être une canette de Coca-Cola dans sa main gauche. Il sort une bouteille de son sac et la lève, comme s'il voulait porter un toast. Il a un petit sourire en coin, comme pour me montrer qu'il peut suivre les règles à condition que je m'adapte aux siennes.

Maintenant que la décision est prise, le mieux, me semble-t-il, est de suivre le scénario qui était prévu pour demain. Je lui montre à mon tour patte blanche – une phrase que mon contact doit reconnaître et y répondre pour confirmer son identité :

— Excusez-moi, savez-vous où se trouve le musée d'art ?

C'est une formalité un peu idiote, puisque l'on vient de se téléphoner. Il y a peu de risque que ce ne soit pas le bon gars. Mais cela nous ramène sur les rails, et il joue le jeu :

— Le musée est fermé aujourd'hui, répond-il. Mais si vous voulez, je peux vous faire visiter le théâtre.

J'acquiesce, puis le suis dans un dédale de ruelles, tentant de mémoriser mon trajet au cas où je devrais quitter les lieux précipitamment. Nous passons devant un gamin des rues assis sur une couverture crasseuse, qui nous tend la main. Tête-de-cheval lui donne son Coca, avant de bifurquer dans une autre allée où il s'arrête devant une porte.

Je dois rencontrer trois représentants de groupes djihadistes, affiliés à Al-Qaida ou aux talibans, opérant dans une zone allant de Karachi à Peshawar. Notre intermédiaire leur a expliqué que j'avais « des relations » avec Washington. À nous, il a déclaré qu'ils avaient « accès » aux cadres d'Al-Qaida. Ces groupes, m'a-t-on dit, nous ont déjà approchés par le passé pour

nous proposer des informations si nous limitions les frappes des drones sur leur territoire. Langley a ouvert le dialogue avec précaution, évaluant discrètement leur crédibilité tout en continuant à les faire parler le plus possible. Aujourd'hui, il faut trancher dans le vif et entrer dans les détails.

L'attaque va tuer plus de musulmans que d'Américains, et je sais que ces trois-là considèrent qu'une telle action est *haram*, interdite par la loi islamique. Après l'attentat d'hier, je ne suis guère d'humeur à entamer une discussion théologique. Il n'empêche, nous avons besoin d'eux. Je dois les convaincre d'annuler cette attaque. C'est notre seule option.

Je ne peux m'empêcher de penser que c'est dans cette même ville que Danny a été enlevé, et que les auteurs de sa décapitation sont à une ou deux poignées de main des hommes que je m'apprête à rencontrer. Et qu'un collègue est mort hier suite à l'acte d'un kamikaze forcément proche de ces groupes. Je suis seule, dans le ventre de la bête. À mesure que je gravis les marches de cet escalier qui mène l'étage, la peur me gagne et je resserre ma cuirasse. Surtout ne rien montrer !

Nous arrivons sur un palier de bois poussiéreux, la peinture marron se desquame, laissant apparaître dessous une précédente couche verte. L'homme que j'ai suivi frappe à la porte et articule le mot « mère » – un titre honorifique, qu'on emploie à l'intention des vieilles dames pour marquer son respect. Une silhouette se présente sur le seuil, couverte d'une burqa autrefois mauve qui a viré au gris. Au moment où je la salue, en portant ma main sur mon cœur, je ne distingue que l'ombre de ses sourcils. Elle me demande mon téléphone, puis me palpe, fouille mon sac. Ensuite, elle passe autour de moi un détecteur d'appareils radio, pour s'assurer que je ne porte pas de mouchard, un protocole plutôt classique. Nous accomplissons chaque étape avec précision et respect. Elle reste un moment plantée devant moi. Je suppose qu'elle sonde mon regard, mais je n'en sais rien puisque je ne peux voir ses yeux. Enfin, elle articule simplement « *Ii* », qui signifie « oui » en arabe mésopotamien, et l'homme ouvre la porte donnant à accès à un petit appartement. Le premier détail qui me saute aux yeux, ce sont les livres. Il y en a partout sur les murs. Le deuxième, c'est le bébé. Et le troisième, c'est que l'homme barbu aux yeux étincelants qui porte le bébé dans les bras est le chef que je dois rencontrer. Un djihadiste craint et respecté. Aucune enquête, aucun renseignement, rien dans ses précédents contacts avec l'Agence ne laissait entendre qu'il était père.

— Quel âge a-t-il ?

— Quatre mois, répond-il avec une douceur qui pourrait être de la tendresse.

— C’est le vôtre ?

Il acquiesce brièvement.

Le bébé tousse. Je perçois un sifflement rauque dans sa respiration. Il y a deux autres hommes dans la pièce. Des hommes que j’ai déjà rencontrés. Je les salue chacun d’un signe de tête. Le messager et la femme ont disparu derrière un rideau qui ferme le couloir. Un M4 est adossé contre la fenêtre. L’air sent la poussière.

Je prends un siège et commence la série de questions que tout agent opérationnel est censé poser au début de chaque entretien. Mon STIDL.

— Y a-t-il un problème de sécurité imminente dont nous devons parler ?

— Oui.

Malgré moi, je sens l’adrénaline monter dans ma poitrine.

— Très bien. Que pouvez-vous me dire sur le sujet ?

— Il y a des drones dans le ciel qui tirent sur notre peuple comme dans un jeu vidéo.

Je manque de laisser échapper un soupir de soulagement. Il savait, bien sûr, que je faisais allusion à un danger venant d’une tierce partie. Comme il sait que je ne vais pas relever son trait d’humour noir. Je n’ai pas d’autre choix que de poursuivre :

— Hormis les dangers venant des États-Unis et des forces de la coalition… (Je marque un silence et nous échangeons un regard entendu.) Y a-t-il une autre menace dont je devrais avoir connaissance avant que nous n’allions plus loin ?

Il secoue lentement la tête. La respiration du bébé se fait de nouveau sifflante.

— Combien de temps avons-nous ?

Autre mouvement de tête qui semble dire « C’est moi qui déciderai ».

La femme réapparaît avec un plateau : une théière, des tasses en verre avec des anses de métal et des morceaux de sucre dans un bol.

Je décris la menace qui m’amène ici.

— La plupart des victimes seront vos frères et vos sœurs.

Je sors la carte touristique de mon sac, lentement pour que personne ne s'inquiète. Je la déroule sur la table et me sers de ma tasse pour la coincer.

— Il y a des barrières ici et là, reprends-je, ça signifie que le camion va sans doute exploser ici, au plus près du Club de la presse ou de la banque. Ce bâtiment est un centre communautaire. Ici, c'est une mosquée. Là et là, ce sont deux écoles. Et ça, c'est un dispensaire.

— Et ça, m'interrompt-il, en désignant du doigt sur la carte l'emplacement d'une petite boutique à côté de Club de la presse, c'est le fleuriste. (Il esquisse un sourire résigné.) Je connais bien ce quartier. Pourquoi venez-vous me dire ça ?

— Parce que je sais que vous êtes un homme d'honneur. Un homme de foi. Et vous ne croyez pas qu'il soit acceptable aux yeux de Dieu de tuer des innocents et des fidèles de l'islam.

— C'est la vérité. Mais si je m'oppose à cette attaque pour sauver des frères musulmans, ils choisiront une autre cible. Où les morts seront exclusivement américains. Vous préférez ça ?

— Non. Je préférais qu'il n'y ait pas de cible.

— Et vous feriez de même ?

— Comment ça ?

— Vous aussi, vous n'attaqueriez plus personne ?

Le bébé continue de respirer bruyamment.

— Uniquement les cibles légitimes, réponds-je.

— Et quelles sont-elles ?

— Les lieux où sont préparés les bombardements.

— Donc nous pouvons nous aussi attaquer les endroits où vous préparez vos bombardements.

— Non, nous nous pouvons. Pas vous.

Il y a un silence. Seuls les bruits de la circulation dans la rue sont perceptibles. Et le souffle rauque du nourrisson.

— Pourquoi ?

— Vous comme moi savons que vous ne pouvez pas vous approcher des endroits où nous préparons nos attaques. Pour les atteindre, vous devriez tuer des civils.

En pensée, je ne peux m'empêcher d'ajouter : « Comme tu l'as fait hier, salopard, quand tu as fait sauter plein d'Afghans pour atteindre l'un de mes amis ! »

— C'est ce que font aussi vos drones, répond-il. Demandez à ma femme.

Ce n'est pas très clair. Est-ce à dire que sa femme est morte à cause d'un de nos engins ? ou quelqu'un qui lui était proche ?

— On n'accepte bien trop de victimes collatérales, dans les deux camps, concédé-je.

— La différence, c'est que nous acceptons la mort de civils pour vous chasser de notre pays. Tandis que vous, vous en acceptez pour pouvoir rester ici.

Nouveau silence. Je sens que sa femme et mes amis et les milliers d'autres victimes, mortes par représailles, sont avec nous dans cette pièce. Je regarde le bébé, sa petite poitrine qui se soulève spasmodiquement à la recherche d'air à travers le bouchon de mucus qui obstrue le fond de sa gorge. Je perçois aussi la présence de Zoe au fond de moi.

— C'est de l'asthme ? (Il acquiesce.) Moi aussi, j'ai un petit bout de chou. On habite en Chine.

Sa posture change imperceptiblement. Il me lance un regard compatissant, de parent à parent, victime du laxisme des gouvernements concernant la pureté de l'air.

— Elle a des problèmes pour respirer parfois, reprends-je. Vous avez essayé l'essence de clou de girofle ?

Il secoue la tête.

Le clou de girofle a toujours bien fonctionné quand Zoe commençait à tousser. Il se trouve que j'en ai dans mon sac. Je prends toujours un flacon avec moi quand je suis en opération parce que cela permet de fabriquer certaines encres, si j'ai besoin de modifier des documents sur le terrain. Et comme c'est un antibactérien doublé d'un répulsif d'insectes, cela n'a rien de suspect d'en avoir sur moi.

Tel un apothicaire du temps de Shakespeare, je lui présente la petite fiole noire.

— Il faut la diluer, parce que c'est très fort. Mettez quelques gouttes dans de l'eau chaude et faites-lui respirer la vapeur.

Le flacon dans ma main reste en suspens ; il ne semble pas prêt à le prendre. Je mesure ce que je lui demande. Me faire confiance, à moi, un émissaire du pays qui a tenté de le tuer à plusieurs reprises. Laisser son enfant inhaler le contenu inconnu de ma bouteille, dans le cas improbable où je serais sincère. Je débouche la fiole, la porte à mon nez et inspire ostensiblement pour montrer qu'il n'y a pas de danger. Puis je revisse le bouchon et pose le flacon sur la table.

Il me dévisage, en plissant les yeux, l'air pensif. D'un coup, la pièce devient une illusion d'optique, comme ces vieux dessins où l'on peut voir soit un vase, soit deux visages de profil. Nous sommes face à face. Deux agents en mission luttant dans des camps opposés. Deux parents aussi, qui sont du même côté, à vouloir le bien-être de leurs enfants. Et nous avons un choix à faire. Un choix suscité par ce flacon d'huile essentielle : soit nous sommes deux visages opposés, soit un seul et même vase.

La femme réapparaît et dépose devant l'homme un rameau de petites fleurs blanches. Quelque chose dans sa gestuelle me laisse à penser qu'elle pourrait être sa mère. Et sa supérieure aussi.

— C'est de l'alysse, annonce-t-il, en détachant une à une les fleurs pour en faire un petit tas sur la carte. Cela a le goût du brocoli.

Il sourit et avale une fleur, un geste réciproque pour me rassurer.

— Contre l'asthme ? dis-je.

Il acquiesce.

— On fait l'échange ?

Je ramasse une fleur et il hume mon flacon, tous les deux avec prudence, comme deux enfants goûtant de nouveaux plats. Lentement, le rire s'empare de nous. Les deux autres hommes restent de marbre.

— D'accord, dis-je, vous avez raison. Ils vont choisir une autre cible. C'est ce que nous ferions tous. On ne peut sauver tout le monde. Mais nous pouvons sauver la jeune femme qui se sera arrêtée devant cet étal de fleurs. Sauver les enfants qui jouent dans ces cours d'école, les mêmes enfants que

deviendront nos bébés. Le Coran dit que sauver la vie d'un seul innocent, c'est sauver toute l'humanité. Et si on essayait aujourd'hui de sauver l'humanité ? Même si elle se détruit toute seule demain ?

Il y a un long silence. Puis il hoche imperceptiblement la tête. Les deux autres combattants se mettent à parler en ourdou à toute allure. L'un s'empare de son arme, l'autre fait un pas vers moi, l'air mauvais. Je veux m'enfuir à toutes jambes, mais je me retiens. Au contraire, je ne lâche pas leur chef du regard et pose ma main sur mon cœur en signe de respect. Il lève légèrement son doigt et les deux hommes s'arrêtent net. Je roule la carte autour des fleurs blanches, glisse le tube dans mon sac, tout mon corps, chaque fibre de mes muscles, a conscience du M4 dans les mains d'un des hommes celui au fond de la pièce. Montrer que j'ai peur qu'il tire laisserait supposer qu'il ne respecte pas son chef – ce qui serait perçu comme une insulte pour l'un et l'autre, et le meilleur moyen pour moi de me retrouver otage dans une combinaison orange au milieu du désert. Alors je prends tout mon temps pour fermer la glissière de mon sac et termine mon thé. À la périphérie de mon champ de vision, je sens que les deux combattants se détendent. Leur chef plisse légèrement les yeux, comme en réaction à une petite blague entre eux.

— L'alysse est bonne aussi contre le stress, ajoute-t-il avec un petit sourire quand je me lève pour partir.

— Et l'huile de clou de girofle est bonne aussi pour les poussées dentaires.

Je ne dis pas ça au hasard. Je veux que nous nous quittions comme des parents de jeunes enfants, pas comme des agents ennemis. Un accord silencieux pour qu'aujourd'hui s'impose l'image d'un vase unique et non de deux visages qui se font face.

Tandis que je me dirige vers la porte, mon doigt effleure la peinture marron qui se desquame, laissant apparaître le vert d'origine sous les fragments. Je pense à ma grand-mère qui retirait les couches brunes et mortes des tiges des rosiers pour retrouver le vert tendre dessous, plein de vie. Je pense aux parcs de Hanoï, Berlin, Tokyo où l'air est autrefois devenu un déluge de feu. Et je me souviens du petit panneau dressé devant la maison de mes voisins quand j'étais enfant : « Planter un jardin, c'est croire en demain. »

*

C’est seulement de retour à Shanghai, quand j’écoute *Pierre et le loup* avec Zoe, que je découvre que les petites graines ont germé. Le jour présumé de l’attaque, je reçois une dépêche : R.A.S CET APRÈS-MIDI. ATTENTAT REMIS À PLUS TARD OU REPORT VERS UNE AUTRE CIBLE. BRAVO. Je pense à cette pièce avec cette poussière en suspension, à ce bébé asthmatique, à ses narines palpitantes cherchant de l’air. Je pense à son père, faisant des choix pour protéger son enfant – de la pollution, des attaques aériennes et des drones. Tout le monde pense être le gentil dans l’histoire. Et en réalité, selon le point de vue de chacun, nous le sommes tous.

— Bonne nouvelle ! Ça fera une centaine de familles de moins qui auront une raison de te haïr, dis-je à l’oreille de Zoe en l’emmenant dans la cuisine pour préparer à dîner.

19.

En 2009, alors que j’ai vingt-huit ans et Zoe pas tout à fait un, nous rentrons à Washington pour que Dean puisse participer à un entraînement approfondi au parcours de sécurité, la même formation que j’ai suivie pendant son séjour en Afghanistan. Je déjeune avec Jon, mon patron, dans la cour du HQS, à côté de la grande sculpture en métal aux fameuses inscriptions cryptées. Il me raconte les négociations compliquées que mène son équipe avec un État du Moyen-Orient :

— Ils vont nous transmettre plein de conneries – des trucs dont on se contrefout. Mais ils ne nous fileront jamais le seul tuyau qui nous importe si on ne leur en donne pas davantage.

— Pourquoi vous ne leur lâchez rien ? réponds-je.

— Parce qu’on n’a rien d’autre, petite futée ! Mais, ça, on ne risque pas de leur dire ! Ils nous pensent pleins aux as. S’ils nous découvrent aussi démunis là-bas, ils vont nous écraser. Ou nous planter comme des merdes.

Je lâche un petit rire.

— Donc tu piques une crise parce qu’on ne t’offre pas ce qui compte réellement pour toi alors que tu as dit avoir tout ce qu’il faut à ton bonheur.

— On croirait entendre ma conseillère matrimoniale ! réplique-t-il en me donnant un coup de coude.

Plus tard, par texto, il m’invite à boire un verre.

— Gourouji ! me lance-t-il à mon arrivée en forçant sur l’accent indien. J’ai suivi ton conseil et je leur ai dit ce qu’on voulait.

Je ne peux m’empêcher de sourire parce qu’à son ton je sais déjà que ça s’est bien terminé.

— Et ?

Il lâche un shot plein dans sa Guinness, avale vite une lampée et reprend :

— Et ils nous l’ont donné.

Je fais signe au serveur pour commander à boire et m’esclaffe :

— Comme c’est bizarre !

Jon rit aussi, mais je perçois sa tristesse.

— Dommage qu’on n’ait pas pensé à Confucius et ses machins quand tout ce bordel a commencé. Cela aurait évité du boulot à Tim.

Tim, c’est le gars qui grave les étoiles sur le mur.

Je rentre à la maison et trouve Dean endormi. Demain matin, il commence tôt l’entraînement. Zoe dort également sous la couverture que Dean a rapportée d’Afghanistan. Des cartes et des plans sont étalés sur le bureau et par terre. Je suis le tracé des instructeurs, une ligne contournée, une calligraphie savante du mot « paranoïa ». J’arrange les piles de chapeaux, perruques et chemises posées devant la porte qui lui serviront à changer rapidement d’apparence. Je ferme la serrure supplémentaire, reste une minute immobile dans notre forteresse de faux-semblants – je m’y sens plus en danger que dehors.

Quand j’entends Zoe s’agiter, je l’emmitoufle dans le patou afghan, tire les verrous et l’emmène voir les étoiles.

— Là, c’est le Collier de perles, lui dis-je pendant qu’elle se rendort.

En entendant les grillons dans la nuit, je souris en pensant à Mahmoud, de l’autre côté de la planète. Et ses paroles, prononcées il y a tant d’années, me reviennent aux oreilles : « Nous sommes moins différents que nous prétendons l’être. »

*

Après le ciel opaque de Shanghai, les matins en Virginie semblent limpides. Les drapeaux américains, qui flottent aux façades des bâtiments alors que je roule vers Langley, me rappellent que mon pays est encore tout

jeune et qu'il n'a pas abandonné sa quête : avoir « un gouvernement du peuple, par le peuple et pour le peuple ». Parfois, nous nous égarons, certes. Mais après avoir vécu dans un État qui censure internet, emprisonne des familles parce qu'elles vont à l'église, je suis emplie de gratitude envers notre nation qui poursuit ses efforts, et continue son chemin vers la liberté.

Mon frère Ben vient me rendre visite et nous nous promenons dans les mêmes rues de notre enfance. Il a trouvé sa voie : il s'occupe de vieillards en fin de vie dans un hospice, les accompagne pour leurs derniers jours sur terre.

— Et qu'est-ce que tu leur dis ?

— Je leur demande de me considérer comme un coffre où ils peuvent déposer tous leurs souvenirs. Pour que leur histoire soit conservée quand ils seront partis.

Après les tourments qu'il a connus dans sa jeunesse, son empathie pour le genre humain est miraculeuse.

— Merci d'être mon grand frère, lui dis-je, alors que nous passons devant les mûriers où enfant on récupérait des feuilles pour nourrir ses vers à soie.

Mes sœurs se préparent, chacune de leur côté, à occuper un rôle crucial dans la communauté. Elles font encore leurs études ; Antonia veut devenir éducatrice pour la petite enfance et Catherine assistante sociale. Et tout ça, c'est l'œuvre de ma mère. Elle a donné à ce monde tant de couleurs que tous ses enfants, chacun à sa façon, désirent aujourd'hui rendre notre société plus sûre, plus heureuse, plus humaine et plus sage.

Même mon père vient me voir de temps en temps. Il a plein d'anecdotes à me raconter sur son travail. Il participe à l'électrification de pays en voie de développement, afin que, partout, la lumière repousse l'obscurité. Il m'a fallu du temps pour le voir à nouveau comme mon père, après qu'il a abandonné ma mère brisée, nous laissant soin, à nous ses enfants, de ramasser les morceaux. Mais le temps a fait son œuvre et la nuance grise de l'âge adulte a remplacé les jugements blancs ou noirs de l'enfance. Maman est heureuse maintenant, et en l'entendant à nouveau rire, j'ai fini par pardonner à mon père et, pour la première fois depuis des années, je m'autorise à l'aimer sans réserve.

Être de retour parmi les miens a un effet cathartique. Je mesure combien j'ai changé depuis que je suis entrée à l'Agence emportée par le tourbillon

de l’après-11 Septembre, où tout était si évident, où la terreur était reine. Je commence à digérer les leçons apprises sur le terrain : à savoir que pour faire la paix, il faut écouter et reconnaître ses faiblesses. Car c’est là la véritable force. Je pense au kung-fu d’Emmett et à l’autocollant dans le taxi de Karachi : « Souviens-toi que l’autre c’est toi. »

Alors que les missions s’immiscent à nouveau dans nos vies, Dean perçoit le changement en moi, et se raidit quand je laisse entendre qu’une situation peut être plus complexe qu’elle ne le paraît de prime abord. Les attaques de drones, et les interrogatoires musclés me font horreur quand nous organisons en tandem une opération. Chaque fois que j’opte pour une approche différente, il le prend pour une critique de ses méthodes, un rejet de son mode de vie, une traîtrise, un abandon. Je considère qu’il est plus productif d’instaurer la confiance que de faire une démonstration de force, qu’il vaut mieux emprisonner que tuer. Ce sont des décisions pragmatiques – qu’est-ce qui est le plus rapide, le moins cher, le plus sûr pour épargner des vies et éviter des attentats ? Mais Dean interprète ça comme des condamnations de toutes ces nuits sans lune passées en Afghanistan, où il tirait sur des silhouettes pour les empêcher de tirer les premières. Il entend ça comme un jugement à son encontre, parce qu’il a infligé de la souffrance, parce qu’il a utilisé la mort comme contre-feu.

Il commence à se dire qu’il a perdu sa seule alliée, la fille qui lui écrivait des lettres d’amour quand il était au milieu d’un monde de terreur. Et cela l’emplit de colère. Il cogne alors des choses – d’abord les tableaux de bord et les tables, puis les placards et les murs. Jamais Zoe ou moi. Mais plus le désespoir le gagne, plus il est violent. Un jour, il frappe la cloison tellement fort que son poing passe au travers. Il s’en va, fou de rage, et revient en pleurs. Il demande pardon, se roule en boule sur le sol, en position fœtale, à l’agonie. Alors je m’allonge derrière lui, me love contre lui, tâchant d’invoquer notre passé sur le sol dur et froid. Je voudrais tant l’aider, mais j’ai l’impression que ne rien dire du tout c’est encore ce qu’il y a de mieux. Nous nous renfermons dans le silence. Et lorsque nous parlons, c’est pour nous adresser à notre fille, ou alors – même si on ne le fait jamais ensemble – pour nous adresser à Dieu.

Un jour, je nous sers du thé dans des tasses que ma mère a rapportées d’un magasin d’articles de jardin – des tasses épaisses, rustiques, avec un décor champêtre. Sur l’une, il est inscrit « amour » et sur l’autre, « paix ».

Mais le lettrage étant discret, de la même couleur que les mugs, je donne sans le faire exprès la tasse marquée « Paix » à Dean. Je ne m'en rends compte que lorsqu'il la jette contre le mur. Le mug explose. Le thé gicle et ruisselle jusqu'au sol. Il soulève Zoe de sa chaise bébé, vrille ses yeux dans les siens et déclare :

— Ta mère est une vraie connasse, tu sais ça ?

Elle est trop jeune pour comprendre le mot. Et moi trop vieille pour ne pas entendre la détresse derrière. Je n'aurais pas dû lui donner cette tasse, j'aurais dû savoir que c'était comme nier tous les sacrifices qu'il a consentis pour nous, nier tout ce qu'il a accompli. En cet instant, l'un comme l'autre savons que nous ne pouvons plus nous comprendre, ni nous aider. Je tends les bras vers lui, juste pour reprendre ma fille. Il me la donne. Je vois déjà le regret dans son regard. Je pleure. Lui aussi. Nous nous tenons l'un en face de l'autre pendant une minute entière, le temps de bien nous montrer notre chagrin.

Puis il hoche la tête. Et je m'en vais avec Zoe.

*

Quand Dean est envoyé en opération, je ne pars pas avec lui. Cela prend du temps pour annuler un mariage à l'Agence, mais il est terminé pour moi dès lors que son avion a décollé du terminal privé. Il retourne au combat dans les montagnes afghanes, pour son pays, pour ses principes, et pour sa fille. Je songe à tout ce qui s'est passé depuis notre rencontre sous le kiosque à la Ferme. Jour après jour, la responsabilité des vies que nous tenions entre les mains nous a usés, le stress de savoir qu'un mauvais choix de notre part peut signifier la mort – la nôtre ou celle de quelqu'un d'autre. Je me demande quelle aurait été notre relation dans un monde normal, sans nos sacrifices qui nous ont rapprochés dans un premier temps, puis nous ont séparés. Nous n'avons pas toujours été d'accord sur le meilleur moyen d'arrêter cette guerre, mais nous nous sommes évertués de toutes nos forces, ensemble ou séparément, d'empêcher les massacres.

Je m'assois à l'avant dans ma vieille Jeep, face à la piste, avec Zoe qui dort sur mon épaule, et je contemple le tube de métal qui emporte son père prendre son envol. Je sais qu'il fera tout pour nous protéger. Ma fille a de la

chance de l’avoir comme père. L’avion monte dans le ciel, s’éloigne et finit par disparaître. Nous sommes désormais seules, à l’exception d’un oiseau qui saute de branche en branche dans l’arbre à côté de nous. J’ai cette même sensation de vide que lorsque la sirène à la Ferme avait retenti pour annoncer la fin de la formation : l’impression de me trouver dans un décor entre deux pièces de théâtre. La scène est immuable. Mais ce sont nos dialogues, nos conflits et nos drames qui s’y jouent.

— Nous sommes les acteurs, et le choix nous appartient, tu ne crois pas ? dis-je tout haut à ma fille endormie avant de la rattacher sur son siège-auto et de prendre le chemin de la maison.

On m’envoie à mon tour en opération, cette fois avec de fausses identités pour moi comme pour ma fille. « Elle est trop jeune pour s’en souvenir », m’a assuré le psy à l’Agence. C’est la vérité, mais cela m’ennuie quand même. Je touche mon collier avec la lettre Z, pour Zoe, pour la vie. Je m’imagine l’ôter, ainsi que les autres attributs de mon vrai moi, et devoir apprendre à mon enfant à réagir à un autre nom. Je suis les briefings, évalue la méthode d’approche. Cela paraît sans danger. Ils ont raison. Nous pouvons gagner cette bataille en trompant l’autre camp. Mais je ne peux m’empêcher de penser que ça ne s’arrêtera pas là. Assise dans cette salle de réunion avec mes collègues, devant un tableau blanc, j’ai l’impression de me trouver dans un jeu de miroirs, nos reflets se répétant à l’infini, avec derrière nous toutes les duperies passées qui nous ont amenés à cet instant présent, et devant nous, toutes celles à venir que cette opération d’aujourd’hui rendra nécessaires. Une succession infinie de tableaux blancs, noircis de mensonges pour la bonne cause.

— Il faut que j’aille aux toilettes, leur dis-je.

Quand je reviens, Jon m’arrête dans le couloir.

— Je ne te sens pas à fond avec nous sur ce coup.

— Ah bon ? réponds-je en riant. C’est juste une impression. On n’en est qu’aux préparatifs.

— Non. Les préparatifs c’est déjà ta mission.

Je baisse les yeux. Il doit se dire que je me suis ramollie depuis que j’ai un enfant. Et il a raison. Mais ce qu’il ne comprend pas encore, c’est que cette douceur fonctionne. C’est par la méthode douce qu’on mettra fin à cette guerre. L’Agence m’a appris à combattre le terrorisme en faisant

croire à l’ennemi que nous sommes terrifiants. Zoe, elle, m’a appris à me battre en tombant les masques et en montrant à l’ennemi que je suis humaine. Dans ce couloir, cernée par toutes ces portes blindées qui protègent nos chambres fortes du secret, je sais que les deux voies mènent, l’une comme l’autre, à la sécurité, mais que seule la voie de Zoe conduit à la paix.

— Tu nous as donné dix ans de ta vie, reprend-il. Tu as collectionné les récompenses, les honneurs et tout le tralala. Tu as permis de sauver des tas de gens. Ça m’emmerderait de perdre un bon élément comme toi, évidemment ! Mais la CIA, c’est comme une piscine. Peu importe la place que tu occupes quand tu es dedans, l’eau comble aussitôt le vide dès que tu sors du bassin et personne ne s’aperçoit de ton absence. (Tandis que je le regarde en silence, il poursuit :) OK, c’est une façon un peu rude de te dire : « Tu as fait du bon boulot. Ton pays t’en est très reconnaissant. C’est normal que tu veuilles passer à autre chose. »

Je sors et m’assois près du pan de mur de Berlin tandis que le soleil disparaît derrière les arbres. L’Agence a été mon monde depuis mes vingt-deux ans. Ma réalité cachée au fil des batailles et des opérations. Mais dans mon cœur, je sais que Langley et moi on s’est tout donnés. Je ne m’adresse pas à Dieu directement, mais c’est bien à Son intention que je murmure toute seule : « Vas-y. Rends-moi utile. Indique-moi ma nouvelle mission. »

Ce soir-là, Zoe dépose un livre sur mes genoux. C’est *Le Lapin de velours.* Alors que je lui lis l’histoire, mes yeux s’emplissent de larmes : « Ça ne se produit pas tout d’un coup. On le devient. Cela prend beaucoup de temps. C’est pourquoi ça n’arrive pas souvent aux jouets qui se brisent trop facilement, qui ont des bords coupants, ou qui demandent beaucoup trop de soins. En général, au moment où l’on devient Réel, la plupart de nos poils ont disparu, nos yeux tombent, et l’on est tout désarticulé. Mais ces choses-là n’ont pas d’importance, parce qu’une fois qu’on est Réel, on ne peut pas être laid, sauf pour ceux qui ne comprennent rien à tout ça. »

J’ignore encore quel sera mon prochain travail en ce monde, mais cette fois, je dois le faire sans fards, sans faux-semblants. Ça, j’en suis certaine. Je rédige ma lettre de démission et entame une semaine déchirante de dernières fois : ma dernière contribution au mémo quotidien pour le président des États-Unis, ma dernière pinte avec mes frères d’armes, la dernière fois que j’insère mon badge dans la machine et sors par les portes

côté est, sous le chant des cigales qui me lancent un dernier salut dans la touffeur de l'été. Je quitte le site en direction de la Route 123, dépasse les gardes et les herses, sachant qu'il n'y aura pas de retour possible, hormis par l'entrée des visiteurs. Je tourne à gauche, rejoins la Rock Creek Parkway, et roule vers la maison.

Il y a un bouchon sur le Key Bridge. Le Lincoln Memorial est à ma droite, la base nautique de Georgetown à ma gauche. Dans le silence de ma voiture, je m'examine dans le rétroviseur. Je touche ma joue. J'ai porté un masque pendant près de dix ans. Mon vrai visage m'apparaît blême et inachevé, comme une nouvelle peau sous un bandage. Le feu au bout du pont passe au vert et les voitures redémarrent. Zoe m'attend. J'enclenche la marche avant et, lentement, me mets à rouler vers l'autre rive.

20.

Je déménage en Californie pour me rapprocher de ma mère et de son nouveau mari, qui rénove une ancienne demeure sur les hauteurs de Santa Barbara. À l'abri dans une petite maison de bois, pas très loin de la mer, j'entreprends de retirer mes déguisements, couche après couche, tel un oignon. Je dépose à mes pieds ma témérité, mon culot, et ma force. J'apprends à dire « je ne sais pas ». Je découvre que devenir « réelle » n'est pas aussi simple que de quitter le parking de Langley. Il ne s'agit plus seulement de gérer les mensonges des espions. Ici, tous les gens mentent, que ce soit sur les réseaux sociaux comme à leur amoureux, ou à leur patron. Au début, je suis perdue. Pourquoi mentent-ils alors qu'ils n'y sont pas obligés ? Où est l'enjeu ? Ça me met en colère ; ces personnes me déçoivent certes, mais je suis encore plus déçue par moi-même, parce que je ne me sens pas plus réelle en Californie qu'à Shanghai !

Un jour, ma mère m'écrit une lettre. Je la lis devant l'océan Pacifique. Elle voit que je lutte, et elle comprend le chemin que je veux parcourir : retrouver qui je suis vraiment. Les gens, dans le monde réel, font autant semblant que dans celui des espions, me dit-elle. Ils font semblant parce qu'au fond le risque est le même : la peur d'être blessé. Bien sûr, dans mon ancien univers, le danger était une tête nucléaire déposée à Times Square, mais qui me dit que le mépris d'un amant ne peut pas être une arme aussi destructrice ? Et le prix de cette armure est le même : l'insécurité qu'engendre une relation fondée sur le mensonge, sur une illusion de solidité.

Je pense à mon ancien chef et à ses négociations avec le Moyen-Orient : je lui avais demandé comment nos alliés pouvaient nous donner quelque

chose alors que nous ne leur disions pas que nous en avions besoin. C'est pareil avec les amis. Avec les conjoints. Et les mères.

Que ce soit en amour, poursuit-elle dans sa lettre, ou pour créer un mouvement politique, négocier avec un collègue, construire l'OTAN, jouer un rôle nous donne l'impression d'être fort. En relations humaines ou géopolitiques, c'est le même besoin : se croire à l'abri. Mais le mensonge ne peut être une base pour la paix ou l'exercice du pouvoir. Elle n'est plus cette jeune mère inquiète, me dit-elle, cette femme qui avait peur de parler ou d'agir selon son cœur. L'honnêteté, la reconnaissance de ses failles l'ont rendue paradoxalement plus forte. Et cette force, cette Réalité, a cimenté ses amitiés et son second mariage bien plus solidement que les faux-semblants de sa jeunesse. Je regarde les vagues s'écraser sur la jetée et remercie le ciel de m'avoir donné cette mère, mon roc, mon phare. J'entrevois cette force… S'ouvrir, se montrer sans cuirasse. Pas seulement à Karachi, Falloujah ou Alep, mais ici aussi, chez moi.

Lentement, je commence à m'impliquer dans la vie locale – les prisons, les foyers pour sans-abri – et travaille avec les membres des gangs pour tisser une relation de confiance, en utilisant la même approche qu'avec mes contacts dans les villes du Moyen-Orient. J'écris à Jon pour lui annoncer que j'ai trouvé ma voie, celle que Zoe et ma mère ont ouverte pour moi, celle pour laquelle j'ai quitté l'Agence : arrêter les conflits par l'aveu de ses faiblesses, par des échanges humains fondés sur l'honnêteté. Je travaille avec des gens violents, je les prépare à rencontrer leurs victimes. Je retourne en Irak, en Jordanie, en Turquie, et mène avec des miliciens chiites et sunnites le même programme de réconciliation dans des camps de réfugiés toujours plus grands. Assise à côté des armes couchées au sol, j'observe ces hommes habitués à se tirer dessus partager leur thé et leurs larmes. Chaque fois, durant ces moments de sincérité entre deux ennemis, j'ai l'impression d'assister à la fin d'une malédiction, les guerriers, libérés d'un sortilège, se réveillent, battent des paupières dans la lumière, comme s'ils distinguaient pour la première fois l'humain en l'autre. Alors ils passent leur premier accord : déclarer la trêve dans les camps qu'ils dirigent. Et je vois leurs enfants aller ensemble à l'école, en sécurité.

Un jour, Jon m'appelle au téléphone :

— Tu crois qu'un vieux chien comme moi pourrait apprendre ces nouveaux tours ? me demande-t-il.

— Enfin ! Tu te décides !

Désormais à la retraite, il m'accompagne pour mon voyage suivant en Irak, et nous nous retrouvons assis en tailleur en compagnie d'adolescentes sunnites et chiites. Dans ce groupe, chaque fille d'un camp a perdu des proches tués par les parents des filles de l'autre camp, et toutes sont rassemblées ici, en cercle. Il n'y a pas si longtemps, il y avait la guerre ici. Aujourd'hui, l'air est encore lourd du chagrin et de la souffrance. À la fin de l'après-midi, Jon évoque le moment où il a compris que c'était gagné :

— Quand j'ai vu cette ado prendre les mains de cette gamine… alors que le père de cette gosse avait tué son propre frère et qu'elle a dit « Si l'on veut honorer la mémoire de nos parents, nous ne devons pas répéter leurs erreurs », ça m'a fait un effet…

Ne trouvant pas les mots, il porte les mains à son cœur.

— Espérons que nos enfants nous honoreront de la même manière ! réponds-je en riant.

Le vieux guerrier et son ancienne novice sont satisfaits d'avoir entrevu un avenir meilleur que leur présent, et remontent ensemble la longue allée poussiéreuse pour quitter le camp de réfugiés.

*

De retour à la maison, je commence à me construire une vie, avec des amis qui connaissent mon passé. Le soir, Zoe et moi préparons le repas dans la cuisine de notre petite maison puis allons manger sur le toit tout en admirant les étoiles. Ensuite nous nous écroulons sur mon grand lit, avec l'océan immuable et toujours changeant, pas loin de nous. Il y a l'infini dans notre petite vie – une flamme qui se révèle quand rien ne bouge. Et plus je sens sa présence, plus j'ai peur que la folie du monde pénètre notre cocon.

Un jour, on m'invite à parler en public de mon travail, mon corps se révolte, comme si j'approchais la main d'un fourneau brûlant.

— Je comprends, plaisante le journaliste. Vous voulez garder pour vous tout ce que vous avez appris ! Vous ne voulez pas en faire profiter les autres.

— Non, c’est juste que j’ai peur de…

— Peur de quoi ?…

Tout ce qu’on m’a enseigné, tous mes réflexes acquis durant mes années d’entraînements s’opposent à ce moment. Que va-t-il se passer si je révèle la vérité au monde ? Avouer le plus grand des secrets : que tous ces soldats et ces espions, toutes ces vitupérations et ce fracas assourdissant de la guerre, tous ces groupes terroristes et ces États voyous ne sont que pure posture. Nous faisons semblant, les uns comme les autres, d’être féroces et terribles pour cacher que nous sommes tous rongés par la peur. Que se passera-t-il si je prononce ces mots à voix haute ? Va-t-on s’en prendre à moi ? À Zoe ? Notre existence va-t-elle être réduite en charpie ? Mais je vois ma fille en pensée, elle me regarde et rit. Je pense aux fleurs blanches sur la table à Karachi et à ces jeunes filles assises en cercle dans ce camp de réfugiés aux environs de Mossoul. Aux prisonniers ici, demandant pardon aux victimes et à eux-mêmes. Aux membres des gangs qui se font retirer leur tatouage. Je pense à mon frère tenant la main des mourants.

— Non, je n’ai peur de rien, réponds-je.

Et au lieu de me cacher, je fais face à la caméra et révèle au monde la vérité.

C’est indescriptible. Après une vie de conventions sociales, de jeux de guerres et de stratégies. C’est si exaltant, si libérateur de parler sans le filtre de la peur. Et apparemment, ce sentiment est partagé. Mes paroles se propagent. Un million, puis dix millions, puis cent millions de gens regardent ces images. Bientôt, je reçois des e-mails de vétérans de guerre des quatre coins du monde – Américains, Afghans, Russes, Égyptiens. Tel le magicien d’Oz, caché derrière ses tentures, chacun d’eux vociférait. C’était à celui qui criait le plus fort sur l’autre. Et finalement, tous ont trouvé le courage, à travers ces messages fébriles et hésitants, de lever le rideau, de se montrer des humains et des êtres libres.

Je lis ces e-mails tous les matins, je mets en relation les auteurs les uns avec les autres, et lettres à lettres, regrets à regrets, une toile de paix se tisse, de plus en plus grande. Pendant que je consulte ce courrier, je jette souvent un coup d’œil à la pièce de monnaie et à son inscription usée comme une vieille boussole qui a essuyé toutes les tempêtes mais qui désigne toujours le nord. Elle reste toujours sur mon bureau. Et aujourd’hui, ces mots ont

pour moi une signification bien différente que lorsque, jeune recrue de la CIA, je les avais lus pour la première fois :

« Et vous connaîtrez la vérité et la vérité vous rendra libres. »

Remerciements

Merci aux femmes et hommes de la CIA, votre travail est difficile, et le plus souvent sous-estimé. Chaque jour, vous devez vous débattre avec l'éthique, la loi, la vie et la mort. Vous êtes en première ligne, personne derrière qui vous cacher. Vous travaillez dans l'ombre, pour éviter des catastrophes, et autant d'apocalypses qui détruiraient des vies humaines et des rêves. Vous avez fait allégeance au drapeau, à la constitution, ou à une force supérieure – qu'on la nomme Dieu ou Amour. J'ai grandi parmi vous. J'ai mûri dans la tradition de l'Agence, avec ce sens du devoir que vous m'avez inculqué. Merci pour la femme que je suis devenue.

Lisa, tu ne fais pas semblant quand tu dis aux gens que tu les aimes. Tu leur apportes de la soupe quand ils sont malades. Tu gardes leurs secrets. Tu es leur béquille quand il le faut. J'ai l'impression de t'avoir connue toute ma vie. À ton côté, j'ai appris l'amitié. Merci pour la femme que je suis devenue.

Min Zin et Daryl, vous œuvrez pour la démocratie aux dépens de votre confort de vie et de votre sécurité. Vous dites la vérité alors que le monde est encore sourd à vos mises en garde, ou incapable de les entendre. Vous vous tenez aux côtés de ceux qui souffrent pour défendre la liberté et chez vous les paroles ne sont pas que des mots. Dans votre sillage, j'ai découvert la capacité des individus à changer le monde. Merci pour la femme que je suis devenue.

Emmett, tu perçois la valeur des gens, même s'ils ne la voient pas eux-mêmes. Tu donnes ton temps pour que les autres trouvent leur propre voie. Tu vois le monde pour son devenir, et tu lui offres plus que ta part pour son

évolution. À travers les continents et une myriade d'adresses e-mails, j'ai appris. Appris grâce à tes mots, et grâce aussi à ceux que je t'envoyais. En toi, j'ai trouvé la preuve que les hommes peuvent être à la fois sympathiques et profonds. Et j'ai vu les bénéfices que peut distribuer l'introspection. J'admire l'homme que tu es. Merci pour la femme que je suis devenue.

Anthony, tu as consacré ton esprit et tout ton être à exprimer la vérité par l'art. Tu es un être doux et loyal. Brillant sans être jamais mesquin. Tu es le premier homme dont je suis tombée amoureuse et le premier que j'ai blessé dans sa chair. Tu m'as montré tout le chemin qui me restait à parcourir. Et qu'il était de mon devoir de le suivre sans blesser personne. Tes conseils avisés m'ont accompagnée pendant ces deux décennies. Merci pour la femme que je suis devenue.

Jon, toi tu es un trésor national, même si la plupart des gens que tu croises l'ignorent. Tu as passé des dizaines d'années au service de ton pays qui ne peut pas t'exprimer sa reconnaissance parce qu'on ne connaît pas ton nom. Tu es le plus doué des officiers opérationnels que je connaisse. Et un professeur de légende. Tu m'as donné l'espace pour échouer et fourbir mes armes. Je m'incline avec respect devant toi, mon mentor, mon ami. Merci pour la femme que je suis devenue.

Dean, toi, tu es un patriote. Un ami. Et un père exceptionnel ! Le monde est plus sûr grâce à ton travail sur le terrain et notre enfant est devenue une jeune fille pleine d'assurance grâce à toi. Nous avons connu des tempêtes tous les deux. À ton côté, j'ai appris à me taire et à écouter. J'ai appris aussi à faire passer la mission avant le confort. J'ai découvert tous les visages que l'amour peut revêtir. Merci pour la femme que je suis devenue.

Meg, Dr Platt, père Davies, vous êtes à l'intersection de deux mondes, le spirituel et le terrestre. Vous êtes en accès direct avec Dieu. Vous m'avez accompagnée sur mon chemin de la foi. Vous m'avez questionnée et avez répondu à mes interrogations – sur le courage, sur mes buts ultimes. Vous m'avez révélé l'essence de l'existence, sa miraculeuse exception. Vous m'avez montré mon rôle sur cette terre. Merci pour la femme que je suis devenue.

Jordan, Erin, Anna, Michael, Lynette, Brie, par vos histoires, vous donnez corps au monde de demain, parce que chacun de vos récits est un moment d'humanité. Vous amplifiez les voix de l'espoir. Vous offrez aux

hommes une raison de croire. Je ne saurais imaginer meilleurs modèles à suivre. Je veux partager avec vous ce livre, parce que sans vous il n'aurait jamais vu le jour. Merci pour la femme que je suis devenue.

James, Dani, Clare, Kate et Chris, vous m'avez montré la voie de l'amour absolu. Vous m'avez tant offert, tant pardonné sans jamais rien demander en retour. Vous m'avez appris à montrer mes failles. Vous m'avez montré le chemin du bonheur. Et surtout comment être moi-même – enfin ! Merci pour la femme que je suis devenue.

Maman, Steven, Papa, Luda, Ben, Eva, Antonia, Sasha, Catherine, vous êtes ma terre natale, mon pays. Vous me connaissez comme personne. Au sein de notre petit cercle, j'ai appris qui j'étais. Vous m'avez aimée quand je ne le méritais pas – particulièrement durant ces moments. Vous êtes dans mon cœur, un sceau indélébile. Merci pour la femme que je suis devenue.

Zoe, Bobcat, vous êtes mes exemples avant toute chose. Vous êtes drôles et valeureuses. Vous êtes si aimantes. En vous deux, je vois les échos de ma mère. Vous êtes la preuve de notre immortalité. J'ai si hâte de vous voir tracer votre route. Et je marcherais toujours dans vos pas. Merci pour la femme que je suis devenue.

Bobby, tu es l'homme qui a vu toute la profondeur de l'univers, et chaque jour tu la révèles au monde. Tu places la famille, les amis, et l'art au-dessus des biens matériels. Tu ouvres la voie avec humilité. Tu excelles dans la discrétion. Tu n'attends pas de reconnaissance. Tu es ma muse, mon modèle, mon havre. Tu reconnaîtrais mon âme par-delà le cosmos. Que ton esprit demeure. Mon partenaire en tout, dans la création comme dans l'invention, merci d'avoir ainsi empli mon cœur.

Table

Couverture

Page de titre

Page de copyright

Dédicace

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Remerciements

This file was downloaded from Z-Library project

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.se singlelogin.re go-to-zlibrary.se single-login.ru

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library